

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

SCHILLER

GUILLAUME TELL

DRAME

PÈRE AUBERT

TRADUIT AVEC UNE INTRODUCTION, UNE ANALYSE LITTÉRAIRE  
ET DES NOTES CHRONOLOGIQUES, HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

PAR TH. SIX

PARIS

LEBLANC HACHETTE ET C<sup>o</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

8<sup>o</sup>Yh

6gg

**GUILLAUME TELL**

A LA MÊME LIBRAIRIE

**Schiller** : *Guillaume Tell*. Traduction française par M. Th. Fix, avec le texte allemand. 1 vol. in-16, broché. . . . 2 fr. 50

**Schiller** : *Guillaume Tell* expliqué par deux traductions françaises, l'une littérale et *justalinéaire* présentant le mot à mot français en regard des mots allemands correspondants, l'autre correcte et précédée du texte allemand, avec des notes, par M. Th. Fix. 1 vol. in-16, broché . . . . . 5 fr.

SCHILLER

# GUILLAUME TELL



DRAME

TEXTE ALLEMAND

PUBLIÉ AVEC UNE INTRODUCTION, UNE ANALYSE LITTÉRAIRE  
ET DES NOTES GRAMMATICALES, HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

PAR TH. FIX



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1900

---

## INTRODUCTION.

---

### OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'HISTOIRE DE GUILLAUME TELL.

---

Au commencement du xiv<sup>e</sup> siècle, la Suisse, dont la plus grande partie autrefois avait obéi aux rois de Bourgogne, était devenue province immédiate de l'Empire, et se trouvait partagée en une multitude d'États. Zurich, Bâle, Berne, etc., étaient alors villes impériales; les cantons d'Uri, de Schwytz, d'Unterwald avaient pour gouverneurs des avoyers ou baillis, nommés par l'Empereur. Albert d'Autriche, comte de Habsbourg, possédait en Helvétie des domaines considérables; il voulut étendre encore sa domination dans le pays et en faire un État pour un de ses fils. Les cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald se révoltèrent contre cette prétention; ils chassèrent les baillis autrichiens et formèrent une ligue pour la défense de leurs libertés, tout en réservant les droits de l'Empire (1308). Albert marcha contre eux; mais il fut assassiné par son neveu, Jean le Parricide, dont il détenait injustement l'héritage. Les Autrichiens furent ensuite vaincus à la bataille de Morgarten, et la liberté de l'Helvétie fut dès lors assurée.

Voilà ce que nous apprend l'histoire.

La tradition ajoute que Walther Furst, Werner Stauffacher et Arnold de Melchthal furent les instigateurs de l'insurrection dans

les trois cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden. Tandis que cette conspiration se tramait, un gouverneur d'Uri, nommé Gessler, s'avisait d'un genre de tyrannie ridicule et horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ses bonnets au haut d'une perche dans la place d'Altorf, et ordonna qu'on saluât le bonnet sous peine de la vie. Un des conjurés, nommé Guillaume Tell, ne salua point le bonnet. Le gouverneur le condamna à être pendu, et ne lui donna sa grâce qu'à condition que le coupable, qui passait pour archer très-adroit, abattrait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Le père tremblant tira, et fut assez heureux pour abattre la pomme. Gessler, apercevant une seconde flèche sous l'habit de Tell, demanda ce qu'il en prétendait faire. « Elle t'était destinée, dit le Suisse, si j'avais blessé mon fils. »

« Il faut convenir, ajoute Voltaire <sup>1</sup>, que l'histoire de la pomme est bien suspecte. Il semble qu'on ait cru devoir orner d'une fable le berceau de la liberté helvétique; mais on tient pour constant que Tell, ayant été mis aux fers, tua ensuite le gouverneur d'un coup de flèche; que ce fut le signal des conjurés; que les peuples démolirent les forteresses. »

Il n'est point de nom plus populaire que celui de Guillaume Tell, point d'histoire plus connue que la sienne dans les fastes de la liberté. La poésie et les arts en ont fait à l'envi l'objet de leurs compositions. Des monuments nombreux en Suisse en rappellent les différents traits.

On a prétendu néanmoins que toute cette histoire n'est qu'un conte, et l'existence même de Tell est devenue problématique.

Un certain François Guillimann, auteur d'un ouvrage, *de Rebus Helveticis*, qui parut sur la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, est le premier qui ait envisagé l'histoire du héros suisse comme un mélange de fictions et de faits probables, ou plutôt comme une vérité de convention qui ne supporte pas l'examen.

Dans une lettre adressée à un de ses amis, il s'exprime ainsi :

« Vous me demandez ce que je pense de l'histoire de Guillaume Tell. Voici ma réponse. Quoique dans mes *Antiquités helvétiques* je me sois conformé à la foi populaire en rapportant certains détails, cependant, à vrai dire, quand j'y regarde de près, tout ce récit me

<sup>1</sup> *Essai sur les Mœurs.*

paraît une pure fable. Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que jusqu'ici je n'ai rencontré aucun écrivain, aucune chronique antérieure au *xvi<sup>e</sup>* siècle, qui fasse mention de cet événement. On dirait que tous ces détails ont été inventés dans le but de fomenter la haine contre l'Autriche.

« ... Les Uraniens eux-mêmes ne sont pas d'accord entre eux sur l'endroit qu'habitait leur prétendu héros ; ils ne sauraient donner aucun renseignement sur sa famille, ni sur sa postérité, tandis que la plupart des autres familles de ce temps-là existent encore. Je pourrais alléguer d'autres raisons qui rendent cette histoire suspecte. Mais à quoi bon vous arrêter en pareille matière ? »

Quelques années plus tard, le compilateur Grasser fit remarquer, le premier peut-être, certains traits de ressemblance entre Tell et Toko, héros scandinave, dont un ancien historien danois, Saxo Grammaticus, mort vers l'an 1204, raconte ainsi l'aventure :

« Un certain Toko, attaché depuis quelque temps au service du roi Harald, avait excité, par sa valeur et ses exploits, la jalousie de ses compagnons d'armes. Un jour qu'à table la conversation était fort animée, Toko se vanta qu'il abattrait de loin, du premier coup de flèche, une pomme, si petite qu'elle fût, placée sur une perche. Ses envieux le rapportèrent au roi : celui-ci, homme méchant, ordonna à Toko de prendre pour but une pomme placée sur la tête de son fils, et jura que, s'il ne l'abattait du premier coup, sa vanité lui coûterait la vie. Le guerrier se voyait ainsi contraint de faire une chose à laquelle il ne s'était point engagé. Ses ennemis, pour le perdre, avaient saisi une parole échappée dans l'ivresse d'un festin, et le roi, prêtant à cette parole un sens qu'elle n'avait pas, força Toko de se signaler par un coup de maître. Il conserva cette force d'âme qui surmonte les obstacles, et la grandeur du péril fortifia son courage. Ayant donc placé son enfant, il lui recommanda de rester immobile au sifflement de la flèche, et de détourner la tête, pour ne pas voir le trait que son père allait diriger contre lui. Toko prit ensuite trois flèches ; il en mit une sur son arbalète, et enleva la pomme du premier coup. S'il avait eu le malheur de blesser son fils, il aurait expié par le supplice l'erreur du trait fatal. — Le roi ayant demandé à Toko ce qu'il avait prétendu faire des deux autres flèches, puisqu'il ne pouvait éprouver la fortune qu'une seule fois, l'adroit archer lui répondit : « Elles t'étaient destinées, si j'avais manqué le but. Plus

« tôt que de subir un supplice non mérité, je me serais vengé de la violence que tu as exercée envers moi. »

Toko s'était à peine tiré de cette aventure, qu'il s'exposa à un nouveau péril. Harald ayant vanté son adresse à glisser avec des patins, Toko prétendit qu'il ne le céderait pas au roi dans cet art. Harald aussitôt obligea son rival à faire preuve de son talent sur le rocher Kolla, en Scanie. L'imprudent Toko, se fiant dans sa force et son adresse, gravit, à l'aide d'un bâton, jusqu'à la cime du rocher, il attache ses patins, et se met à glisser avec une extrême vitesse. Bien que, dans ce voyage rapide, il lui arrivât de heurter contre des pointes de rocher, il resta ferme sur ses pieds : rien ne put étonner son courage, ni lui faire perdre l'équilibre. Le vertige eût saisi tout autre, dont la vue aurait plongé du haut de ce rocher dans les précipices qui le bordaient. Enfin, ses patins s'étant brisés, il tomba, et il eût trouvé la mort dans les flots, si son bon génie n'eût veillé sur lui. En se cramponnant aux fentes du rocher, Toko réussit à descendre jusqu'à la mer, où des pêcheurs le recueillirent. Le roi le crut mort, et des fragments de patins, qu'on avait retirés de l'eau, le confirmèrent dans cette opinion. Toko, maudissant Harald, qui, au lieu de le récompenser, le poussait à de si périlleuses aventures, se retira auprès de Svend, fils d'Harald, qui armait en ce moment contre son père. Un jour, ayant surpris Harald derrière un buisson, près de Helgehavn, Toko se vengea des outrages qu'il en avait reçus, en lui lançant une flèche qui le blessa mortellement. Le prince fut transporté à Julin, où bientôt il expira. »

Entre ce récit et l'histoire de Tell il se trouve, on le voit, une assez grande analogie, pour qu'on ait pu soupçonner que l'une était, au moins dans certains points, une copie, une réminiscence de l'autre.

La querelle s'engagea bientôt à ce sujet entre les érudits. Elle se montra surtout ardente et passionnée vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Si l'in vraisemblance de quelques détails rapportés dans l'histoire de Tell avait déjà frappé Guillimann plus de cent ans auparavant, la même cause, encore fortifiée par la ressemblance que présentaient les aventures merveilleuses du héros suisse et du héros scandinave, devait, à plus forte raison, exciter l'esprit d'examen et de critique à une époque où la philosophie de Wolff et de Leibnitz opérait une révolution dans le monde de l'intelligence et de la pensée.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des discussions et des haines, des violences même et des persécutions, que fit naître alors cette question. Rappelons seulement, pour caractériser l'acharnement qui passionnait le débat, qu'une brochure célèbre, ayant paru d'abord sous le titre de *Fable de Tell*, puis sous celui de *Guillaume Tell, fable danoise*, en 1760, œuvre d'Uriel Freudenberger, pasteur de Gléresse, mais attribuée quelque temps à G.-E. de Haller, fut, par arrêt des magistrats du canton d'Uri, brûlée par la main du bourreau, et qu'elle attira à son auteur supposé de foudroyants anathèmes.

Un peu plus tard, le monument élevé par J. de Muller à la gloire de son pays, réhabilita, par le prestige d'un beau talent, l'histoire de Guillaume Tell. Cependant, en y regardant de près, on a cru remarquer, à cet égard, dans le récit de l'historien, une certaine hésitation, indice du doute et de l'incertitude. On voit aussi que le sort de la *Fable danoise* était présent à sa pensée.

En somme, Muller, en revêtant l'histoire de Tell de l'autorité d'un grand nom, ne la mit pourtant pas à l'abri de toute critique; car il laissait subsister dans toute leur force les principales objections de ceux qui l'avaient rejetée.

La discussion ne tarda pas à se ranimer. Elle a été de nos jours habilement résumée par M. J.-J. Hisely, professeur à l'académie de Lausanne. L'examen approfondi auquel il s'est livré, montre clairement qu'il existe aujourd'hui quatre systèmes sur la tradition de Guillaume Tell. Le premier admet cette tradition dans tous ses détails, comme on la croit dans le pays d'Uri, avec une foi implicite. Le second admet l'existence de Tell, son refus de saluer le chapeau, sa navigation sur le lac, et la fin tragique de Gessler; mais il rejette l'histoire de la pomme. Selon le troisième système, Guillaume Tell aurait existé; il se serait probablement fait remarquer dans le pays par quelque action hardie, mais du reste insignifiante, en ce qu'elle ne se rattacherait par aucun lien au plan des conjurés, et que, par conséquent, elle n'aurait exercé aucune influence sur la formation de la confédération suisse. Enfin, dans le quatrième système, la tradition de Guillaume Tell serait une pure fable, composée après coup.

Ce qui paraît bien certain, c'est que les plus anciennes chroniques qui fassent mention de Guillaume Tell et des traits qui con-

posent son histoire, ne remontent pas au delà de la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Le héros suisse n'avait été, antérieurement, célébré que dans des ballades, des légendes, et des chants populaires; et c'est à ces sources que les chroniqueurs suisses ont puisé l'histoire de Guillaume Tell. C'est ce que dit expressément, pour son compte, Melchior Russ, le plus ancien écrivain qui ait enregistré l'aventure du héros d'Uri.

La chronique de Tschudi, dont Schiller a surtout fait usage pour la composition de son drame, n'a été rédigée que dans la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle.

Ce qui est encore plus certain, c'est que le trait de la pomme est celui qui a le plus compromis l'authenticité de la tradition. Plusieurs l'ont rejeté comme impossible.

Cependant l'histoire nous a transmis le souvenir de plusieurs archers qui se sont signalés par des traits d'adresse non moins surprenants que celui que le peuple des Alpes attribue à son héros. Cambyse, quelque pris de vin, perça d'un trait, comme il l'avait prédit, le cœur du fils de Prexaspès, à une assez grande distance. Alcon, de Crète, avait la main si sûre, qu'un jour un serpent ayant enveloppé son fils Phalère de ses longs replis, il tua le monstre d'un coup de flèche sans blesser l'enfant. Le Macédonien Catènes abattait les oiseaux au vol. On se rappelle la funeste expérience que Philippe de Macédoine fit un jour de l'adresse d'Aster, qui, des murs de Méthone, lui décocha un trait avec cette inscription : « A l'œil droit de Philippe. » L'empereur Domitien plaçait un enfant à une grande distance, lui ordonnait de tendre une main, qui devait servir de but, et faisait voler des traits entre chacun des doigts, sans en toucher un seul. Sous le règne d'Adrien, un Batave nommé Soranus décochait une flèche, et avant qu'elle retombât il la fendait en l'air d'un second trait. — Un tireur américain s'est signalé de nos jours par une adresse prodigieuse. Cet homme, nommé Lathrop Baldwin, de Ridgbourg en Pensylvanie, abattait avec une carabine, à la distance de dix-huit aunes, une pomme placée sur la tête d'un autre homme, appelé Thomas Foy. Aucune coiffure ne protégeait la tête de ce dernier; ses cheveux étaient lisses, et la pomme était fort petite.

Ce n'est donc point l'impossibilité du fait en lui-même, c'est plutôt l'analogie qu'il présente avec une légende venue du Nord, qui

autoriserait à considérer comme un mythe le trait d'adresse attribué par la tradition suisse à Guillaume Tell.

La légende de la pomme remonte en effet aux temps mythiques de la Scandinavie, où elle s'était conservée dans les chants populaires. Elle n'est ni suisse, ni danoise, ni norvégienne; à proprement parler, elle appartient à tous les peuples du Nord ou qui sont venus des contrées septentrionales. Elle reparait çà et là sous les mêmes formes et accompagnée d'accessoires plus ou moins variés. On la retrouve, en différentes contrées, des Alpes jusqu'en Islande, des bords de la Tamise jusqu'aux rivages de la Baltique, et peut-être a-t-elle franchi ces limites.

Le héros de cette légende appartient lui-même à des époques diverses. On nous saura gré peut-être de rassembler ici ces traditions, qui toutes rappellent l'histoire de Guillaume Tell.

Nous parlerons d'abord de l'aventure de Puncler. Elle est tirée d'un livre de sortilèges et d'exorcismes, intitulé *Malleus maleficarum*, composé en 1489.

#### AVENTURE DE PUNCLER.

Un certain comte du Rhin, surnommé le Barbu, ayant entrepris le siège du château de *Lendenbrunnen*, dont les habitants infestaient la contrée, réussit à s'en emparer, grâce à l'adresse d'un archer qu'il avait à son service. Cet archer, nommé Puncler, qui avait sa demeure à *Rorbach*, dans le diocèse de Worms, était si habile qu'il abattit à coups de flèches tous les gens du château, à l'exception d'un seul homme. Jamais ce sorcier ne visait à faux. Avait-il décidé la perte d'un individu, celui-ci ne pouvait échapper au trait fatal.

Or, un jour, un des seigneurs de la cour du prince, voulant s'assurer de l'adresse infallible de Puncler, élève de Satan, lui ordonna de prendre pour but un denier placé sur le bonnet de son jeune fils. « Je le ferais, dit le sorcier, mais difficilement; j'aimerais mieux m'en dispenser, de crainte que, trompé par le Diable, je ne sois l'auteur de ma mort. » On lui avait donné à entendre qu'il y allait de sa vie. Toutefois, vivement pressé par le prince, il cacha une flèche dans son pourpoint, en mit une autre sur son arbalète, et enleva le denier sans blesser l'enfant. Le prince ayant demandé ce qu'il prétendait

faire de la seconde flèche : « Je vous en aurais frappé pour venger ma mort, dit Puncier, si le Diable eût dirigé le premier trait contre mon enfant. »

AVENTURE DE WILLIAM DE CLOUDESLY.

LES grandes forêts d'Angleterre furent longtemps redoutables aux Normands. Elles étaient habitées par les derniers restes des bandes de Saxons armés, qui, reniant encore la conquête, persistaient à repousser la loi de l'étranger. Partout chassés, poursuivis, traqués comme des bêtes fauves, c'est là seulement, qu'à la faveur des lieux, ils avaient pu se maintenir en nombre, et sous une sorte d'organisation militaire qui leur donnait un caractère plus respectable que celui de voleurs de grands chemins.

Parmi les chefs de partisans et d'outlaws, ou de bandits saxons, que les ordonnances royales avaient mis hors la loi, Adam Bel, Clyn of the Clough ou Clément de la Vallée et William of Cloudesly ne sont pas les moins célèbres. Ces trois hommes étaient, à ce qu'il paraît, natifs de la province de Cumberland. Suivant une ancienne ballade, ils auraient été contemporains de Robln Hood, c'est-à-dire qu'ils auraient vécu sous le règne de Henri II, dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Les aventures surprenantes de ces trois archers sont le sujet d'une longue romance composée au XV<sup>e</sup> siècle, et divisée en trois parties, ou en trois chants, dont le dernier comprend l'histoire de la pomme.

Adam Bel, Clément de la Vallée et William de Cloudesly s'étant rendus tous les trois coupables du délit de chasse, furent mis hors la loi normande, et obligés de s'enfuir pour sauver leur vie. Réunis par le même sort, ils se jurèrent fraternité, suivant la coutume du siècle, et s'en allèrent ensemble habiter la forêt d'Inglewood, que la vieille romance nomme Englyshewood, entre Carlisle et Penrith. Adam et Clément n'étaient point mariés; mais William avait une femme et trois enfants qu'il avait laissés à Carlisle. Un jour il résolut d'aller les visiter, il partit malgré le conseil de ses compagnons et arriva de nuit dans la ville; mais, reconnu par une vieille femme à laquelle il avait fait du bien, il fut dénoncé au juge et au schériff, qui cernèrent sa maison, le prirent, et, joyeux de cette capture, firent dresser sur

la place du marché un gibet tout neuf pour l'y pendre. On allait exécuter la sentence qui le condamnait à une mort ignominieuse, lorsque Adam et Clément, qu'un jeune porcher avait instruits du sort de leur frère d'armes, parurent tout à coup. Ils tuèrent les justiciers royaux et engagèrent une lutte sanglante, qui se termina par la délivrance du prisonnier.

Cependant, les trois héros, fatigués de leur résistance à l'autorité royale, se décidèrent à faire leur soumission au roi et lui demandèrent une charte de paix. Ils arrivent à Londres avec le fils aîné de William, entrent dans le palais sans dire mot à personne, s'avancent dans la salle ; et mettent un genou en terre en levant la main. « Sire, disent-ils, veuillez nous faire grâce, nous sommes coupables du délit de chasse. » — « Comment vous appelez-vous ? » demanda le roi. — « Adam Bel, Clément de la Vallée et William de Cloudesly. » — « Êtes-vous ces brigands dont on m'a parlé ? Je jure devant Dieu que vous serez pendus tous les trois. » — Aussitôt le roi les fit arrêter. Mais la reine, touchée du sort des trois frères qui étaient venus volontairement faire acte de soumission, intercédait pour eux. Elle rappela au roi la promesse qu'il lui avait faite en l'épousant, de lui accorder la première faveur qu'elle demanderait, et elle obtint leur pardon. En ce moment arrivèrent du Nord des messagers : ils remirent au roi une lettre qui l'informa qu'Adam Bel, Clément de la Vallée et William de Cloudesly avaient fait un grand carnage des gens de justice et des officiers royaux de Carlisle, qu'ils avaient à eux seuls tué le juge, le schériff, le maire, les constables, les sergents, abattu plus de trois cents hommes, et de plus, dépeuplé le parc. Le roi ayant lu cette lettre, éprouva une vive douleur. Il se repentit d'avoir promis la vie sauve à ces brigands. Mais, curieux de voir des chasseurs si redoutables exercer leur adresse, il appela ses meilleurs archers, ceux de la reine, et les trois frères d'armes. Ceux-ci, après quelques heureux essais, plantèrent dans un champ deux baguettes de coudrier à vingt fois vingt pas de distance. « Je tiendrai pour un habile archer, dit William, celui qui à une pareille distance fendra l'une de ces baguettes. » — « Aucun de mes hommes d'armes, dit le roi, ne saurait toucher ce but. » — « J'essayerai, » reprit William. Il tendit son arc, et visa si juste que la flèche fendit la baguette. — « Tu es le meilleur archer que j'aie jamais vu, » dit le roi étonné. — « Pour plaire à mon seigneur, dit William, je ferais un

coup plus surprenant. J'ai un fils âgé de sept ans : j'aime ce fils avec tendresse. Je le lierai à un pieu, en présence de tout le monde, je poserai une pomme sur sa tête, et à la distance de cent vingt pas je parlerai la pomme avec une flèche sans blesser l'enfant. » — « Je te prends au mot, dit le roi ; mais si tu la manques, tu seras pendu. Si tu touches la tête ou le corps de l'enfant, je jure par tous les saints du paradis que vous serez peudus tous les trois. » — « Ce que j'ai promis, répliqua William, je le tiendrai. » — Il planta un pieu en terre, y lia son fils aîné, auquel il recommanda la plus grande immobilité, et lui ayant fait détourner la tête, il y posa la pomme. Après avoir pris ces précautions, William se plaça à la distance de cent vingt pas, tendit son arc, pria les personnes présentes d'observer le silence, et décocha le trait, qui traversa la pomme sans toucher l'enfant. — « Dieu me préserve de jamais te servir de but ! » s'écria le roi.

L'habile archer, ses frères, sa femme et ses enfants furent conduits à la cour, où le roi et la reine les comblèrent de faveurs et de bienfaits.

Le coup d'adresse de William de Cloudesly s'est longtemps conservé dans la mémoire du peuple. Plusieurs poètes anglais font allusion à ce fait prodigieux. L'ancienne ballade anglaise a fourni à Walter Scott plusieurs traits de la belle scène du jeu de l'arc, dans *Ivanhoe* (ch. XIII).

#### AVENTURES DE HEMING.

Harald Haardraade, roi de Norvège (1047-1066), alla visiter Aslak, riche paysan de l'île de Torg, laquelle fait partie du groupe d'îles de Halogaland (Helgoland), et lia connaissance avec Heming, fils de l'opulent insulaire.

Aslak, qui se méfiait de son hôte, entreprit de l'éloigner. Il s'avança et dit que le vaisseau du roi était prêt à faire voile. Le rince lui répondit qu'il avait l'intention de passer la journée dans l'île ; puis il gagna la forêt, pour y disputer à Heming l'honneur de la victoire au tir de l'arbalète. Mais, bien que Harald fût un habile archer, il ne put égaler son rival. Pour venger son affront, il lui ordoana, sous peine de la vie, d'abattre d'un coup de flèche, une

noisette posée sur la tête de son frère Biærn. D'abord Heming refusa d'obéir à un ordre si barbare ; mais enfin, cédant aux invitations de son frère, il pria le roi de se placer à côté de Biærn, afin de s'assurer de la réussite du coup. Harald y plaça Odd Ofseigsœn, et se tint auprès de Heming. Celui-ci, ayant fait le signe de la croix et appelé la vengeance du Ciel sur l'oppresseur, au cas où il ferait couler le sang innocent, décocha le trait et enleva la noisette posée sur la tête de Biærn. La-dessus, le roi alla se coucher. Au point du jour, Aslak dit encore à Harald que son vaisseau n'attendait que lui et le signal du départ. Le roi dit, comme la veille, qu'il passerait la journée dans l'île. Après avoir bu, Harald descendit au rivage. Il invita d'abord Haldor Snorresœn, puis Baudvar Eldjarnsœn, à défier Heming à la nage. Ceux-ci s'étant excusés, Nicolas Thorbergsœn, parent du roi, montra plus de complaisance. Les deux rivaux nagèrent fort loin ; mais à la fin, Nicolas Thorbergsœn, fatigué à l'excès, pria Heming de le porter au rivage. Personne ne voulut engager une nouvelle lutte avec Heming. Le roi ne put voir sans jalousie et sans dépit le triomphe de cet habile nageur. Il ôta ses vêtements et s'élança dans la mer. Aslak conseilla à son fils de se réfugier dans la forêt. « L'aigle lutte contre l'aigle, » répondit Heming en suivant le roi. Harald le saisit et le plongea dans l'abîme.

L'aube couvrait nos deux nageurs. La nuit étendait son voile sur l'horizon, en sorte que bientôt il fut impossible de distinguer les objets. Cependant le roi prit terre, et il demanda ses vêtements. Personne ne douta qu'Heming n'eût trouvé la mort dans les flots. Un triste silence régnait autour de la table où étaient les convives ; mais lorsqu'on eut apporté de la lumière et que le roi se fut assis sur son siège, tout à coup Heming entra dans la salle et vint offrir à Harald un couteau que l'on avait remarqué à la ceinture du roi. Les assistants conclurent de là qu'Heming avait désarmé son rival dans la mer. Le lendemain Aslak demanda au roi s'il était disposé à partir ? — « Oui, dit-il, mais je désire qu'Heming fasse la traversée avec moi. » — Ils abordèrent au pied d'une montagne escarpée : un sentier étroit, pratiqué dans le flanc de la montagne, conduisait à un plateau qui s'avancait en saillie et dont la surface offrait si peu d'étendue qu'un cheval eût eu de la peine à s'y tenir. Le roi ordonna à Heming de glisser avec des patins sur ce petit espace. Heming objecta vainement que la terre était durcie et dépourvue de

neige. Contraint de se rendre à la volonté du roi, il se mit à glisser deçà et delà, avec une adresse qui surprit les spectateurs. Heming sollicita le roi de se borner à cet essai et de ne pas le soumettre à de nouvelles épreuves. Mais Harald lui dit de fournir encore une carrière, en glissant de haut en bas, à partir du sommet de la montagne. — « Autant vaut me mettre à mort, » dit Heming. — « En effet, reprit le roi, si tu refuses d'obéir, tu es un homme mort. » Alors Aslak offrit tous ses biens pour sauver la vie de son fils; mais, Harald lui ayant répondu qu'il se souciait peu de ses biens, l'intrépide Heming pria les personnes présentes de ne pas intercéder pour lui. Il se retira un moment, et reçut d'Odd Ofeigsen le linceul de Saint-Étienne, lequel, dit-on, a la vertu d'arracher au péril de mort tout être vivant qui le porte. Cependant le roi, accompagné de sa suite, venait de gravir sur le rocher plat dont nous avons parlé. Il avait jeté légèrement son manteau rouge sur ses épaules. Il planta sa lance en terre et se fit tenir à dos par son parent Thorbergsen, qui, à son tour, était retenu par un de ses compagnons, et ainsi de suite, en sorte que les courtisans, se soutenant l'un l'autre, formaient une file le long de l'étroit sentier. Heming lia ses patins et se mit à glisser du haut de la montagne. Les courtisans le considéraient avec étonnement. Il faisait les sauts les plus hardis sans perdre ses patins. Lorsqu'il fut arrivé près de l'espace restreint où il avait d'abord glissé, il se débarrassa de ses patins par un mouvement adroit, et s'élança d'un bond sur la plate-forme où était le roi, qu'il saisit par son manteau. Mais le perfide Harald lâcha son manteau, et Heming fut précipité dans l'abîme.

Telle est la tradition scandinave. Nous supprimons le récit de la lutte qu'Harald eut à soutenir contre les Islandais que sa tyrannie avait excités à la révolte. Il suffit d'ajouter que, suivant la *Saga*, Heming fut recueilli par des pêcheurs, qu'en 1066 il prit part, dans l'armée des Anglais, à la bataille de *Standforbridge*, et qu'une flèche, par lui lancée, désigna si bien Harald Haardraade, qu'un autre archer le reconnut et le frappa mortellement.

Au reste, le roi norvégien dont il est question dans ce récit était Harald, fils de Sigurd, qui, au premier choc des deux armées, devant les murs d'York, reçut un coup de flèche qui lui traversa la gorge.

L'entreprise hasardeuse de Heming, sur la montagne, était le sujet.

d'une ballade qui circulait encore au temps de l'historien Thormod Torfæus (né en Islande en 1636, mort à Copenhague en 1719) : *de quo oda adhuc superstes circumfertur*, dit-il.

AVENTURE D'ENDRIDE ILBREID (en latin *Pansa*, c'est-à-d're *aus* pieds larges) EN NORVÈGE.

L'histoire que nous allons rapporter se trouve au chapitre cccxxvi de la *Saga d'Olaf Tryggvesøn*. C'est le récit de la visite que ce roi fit à Endride Ilbreid, jeune païen de condition, qu'il voulait convertir au christianisme.

Le roi Olaf Tryggvesøn et Endride, ayant ôté leurs vêtements, se mirent à nager et jouèrent d'abord ensemble. Ils se plongeant mutuellement ; mais enfin ils restèrent si longtemps sous l'eau, qu'on désespéra de jamais les revoir. Cependant, le roi Olaf reparut à la surface de l'eau ; il gagna le rivage, et s'y reposa de ses fatigues, sans se revêtir de ses habits. On ignorait ce qu'Endride était devenu, et personne n'osait interroger le roi. Après quelques moments d'inquiétude, on crut apercevoir Endride, qui s'avancait en nageant d'une façon toute particulière. Il avait eu l'adresse de se procurer une monture. Il était assis sur un gros chien de mer, le tenait des deux côtés par la barbe et le dirigeait ainsi vers la côte. Près d'atteindre le rivage, il lâcha l'animal. Aussitôt le roi se leva pour nager à la rencontre d'Endride. Il l'entraîna sous l'eau, et l'y retint longtemps. Cependant l'un et l'autre reparurent à la surface, et le roi prit terre. Quant à Endride, il était si fatigué qu'il eût péri si le roi ne fût allé à son secours. Lorsque Endride eut repris ses sens et que les deux rivaux se furent habillés, le vainqueur dit au vaincu : « Tu es un nageur habile, Endride, mais rends gloire à Dieu, sans moi tu périssais ; car tu es le plus faible de nous deux, j'en prends à témoin ceux qui nous ont observés. » — « Il te plaît d'en juger ainsi, » reprit Endride. — « Pourquoi, demanda Olaf, as-tu lâché le chien marin, au lieu de le tuer et de le traîner au rivage ? » — « Parce que vous auriez dit que je l'avais trouvé mort, » répliqua Endride.

La nuit fut consacrée au repos. Le lendemain, le roi proposa un nouveau défi à Endride. Il s'agissait de voir qui des deux était l'archer le plus adroit. -- « Monseigneur, dit Endride, il me semble que

l'expérience de la veille devait vous suffire. A quoi bon m'engager dans une entreprise hasardeuse qui m'offre encore moins de chance de succès que la première? — « Je voudrais qu'il en fût ainsi, reprit le roi. Je tiens à ce que tu tires de l'arc avec moi, et que tu t'avones vaincu. » — « J'y consens, dit Endride, puisqu'il vous plaît de voir combien votre adresse est supérieure à la mienne. » — Ils allèrent dans une forêt voisine de la cour. Le roi ayant ôté son manteau, planta en terre un éclat de bois, qui, à une distance considérable, devait servir de but aux deux archers. Ensuite, il tendit son arc, et visa si bien que le trait frappa le sommet du copeau et s'y fixa. Les spectateurs s'accordèrent à dire qu'il était impossible de tirer plus juste. Endride, à son tour, vanta l'adresse du roi, et dit que, pour lui, après un coup pareil, il pouvait se dispenser de tirer. Le roi lui laissa l'alternative de faire un essai ou de reconnaître son infériorité dans l'art de manier l'arbalète. Endride se résolut à tirer. Sa flèche entra dans la coche de la flèche qu'Olaf avait lancée, en sorte qu'elles étaient comme enclâssées l'une dans l'autre. Le roi parla en ces termes : « En vérité, Endride, ton adresse est remarquable ; toutefois, ce coup n'est pas décisif. Qu'on amène ici l'aimable enfant sur lequel, disais-tu naguère, tu concentres toutes tes affections ; qu'il nous serve de but à la distance que je fixerai. » On amena l'enfant. Le roi le fit lier à un pieu, et ayant demandé une pièce d'un jeu d'échecs, il la fit placer sur la tête de l'enfant. « Nous allons, dit-il à son adversaire, nous allons abattre cette figure du sommet de la tête de ce jeune enfant sans le blesser. » — « Essayez, si tel est votre bon plaisir, répondit Endride ; mais si vous frappez l'enfant, je le vengerai. » — Le roi fit mettre autour du front de l'enfant un mouchoir, dont deux hommes devaient tenir les deux extrémités pour l'empêcher de se mouvoir lorsqu'il entendrait le sifflement de la flèche, puis il se plaça au lieu d'où il voulait tirer, se signa, et bénit la pointe de la flèche avant de la décocher. La rougeur se répandit sur le visage d'Endride. Le trait vola sous la pièce et l'enleva ; mais il avait effleuré la peau de la tête, qui saigna abondamment. Alors Olaf invita Endride à tirer à son tour ; mais la mère et la sœur d'Endride vinrent, et le prièrent, en versant des larmes, de renoncer à une entreprise si téméraire.

La *Saga* raconte ensuite que « le troisième jour, Olaf vainquit

son adversaire dans un combat singulier; qu'Endride, dont le roi avait captivé l'admiration par son adresse, se rendit à la volonté du vainqueur, se fit baptiser, et qu'après sa conversion il fut admis dans le cortège du roi. » Suivant la tradition, Endride aurait pris part à une expédition maritime sur le vaisseau *Orm-le-long*, et trouvé la mort dans la bataille de Svolder.

Olaf I, fils de Tryggve, roi de Norvège, se fit, vers la fin du x<sup>e</sup> siècle, l'apôtre de son peuple, dont il entreprit la conversion. Il fut vaincu l'an 1000 dans le combat naval de Svolder, que lui livrèrent les Danois et les Suédois. Cette bataille lui coûta son royaume.

Nous avons déjà rapporté l'aventure du héros danois Toko, qui, dans l'ordre chronologique, trouverait ici sa place.

#### AVENTURE D'ÉGIL.

Si de la Scandinavie nous passons en Islande, nous y retrouvons la légende de la pomme dans l'aventure d'Égil, dont la *Vilkinasaga* a conservé le souvenir.

Un jour le roi de Nidung, à qui l'on avait plusieurs fois vanté l'adresse d'Égil, voulut s'en assurer. Il fit placer une pomme sur la tête du fils d'Égil, et ordonna au célèbre archer d'y viser de manière que le trait ne volât ni trop haut, ni trop bas, ni à côté du but, mais qu'il traversât la pomme. Le roi ne lui défendit pas de frapper son fils, sachant qu'il éviterait, si possible, de le blesser. Égil ne devait lancer qu'une seule flèche, néanmoins il en prit trois, les garnit de plumes, en appuya une sur la corde de l'arc, et perça la pomme, de façon que la flèche en enleva une moitié et que le reste tomba à terre. Ce coup d'adresse s'est conservé longtemps dans la mémoire du peuple. Il excita l'admiration du roi. Égil devint illustre parmi les hommes : on le surnomma Égil l'Archer. Le roi Nidung demanda à Égil pourquoi il avait pris trois flèches, tandis qu'il ne devait décocher qu'un seul trait. « Monseigneur, répondit Égil, je vous dirai la vérité. Ces deux flèches vous étaient destinées si j'avais eu le malheur de blesser mon enfant. » Le roi ne s'offensa point de cette réponse. Tous les assistants jugèrent qu'Égil avait parlé en homme de cœur.

La légende du père visant à la tête de son enfant caché, sans doute, sous une enveloppe merveilleuse, un fond de vérité. Pour appuyer cette opinion, rappelons, en terminant, deux faits bien connus, appartenant à l'histoire ancienne.

Nous lisons le premier dans Hérodote :

« On raconte qu'un jour Cambyse dit à son ministre Prexaspès, dont le fils était échanson du roi : « Prexaspès, que dit-on de moi, et quel homme pensent les Perses que je suis ? » — « Maître, répondit Prexaspès, de toutes choses ils te louent, si ce n'est qu'ils te croient trop adonné au vin. » Le roi reprit en courroux : « Les Perses me lisent trop adonné au vin ; ils me croient insensé, privé de jugement ? Tu vas tout à l'heure connaître s'ils disent vrai ou si, parlant ainsi, ce sont eux qui, au contraire, ont perdu le sens ; car avec ce trait, si je frappe au milieu du cœur de ton fils que voilà là-bas devant ma porte, les Perses, sans doute, sont menteurs. » Cela dit, il tend son arc, et du trait frappe l'enfant ; lequel étant tombé, il commanda de l'ouvrir et regarder le coup, et en effet, le fer était au milieu du cœur. Sur quoi, transporté d'aise et éclatant de rire, il dit au père : « Tu le vois, Prexaspès, je ne suis pas fou... Vis-tu jamais, dis-moi, archer aussi sûr comme je suis ? » Prexaspès le voyant hors de sens, et craignant pour soi, répondit : « Maître, le dieu ne tirerait pas plus juste. »

Voici maintenant ce que raconte un ancien poète grec :

« Alcon voyant son fils étreint par un affreux serpent, tendit son arc d'une main tremblante. Il ne manqua pas le reptile. La flèche, rasant la tête de l'enfant, pénétra dans la gueule du monstre. Renonçant désormais à faire usage de son arme meurtrière, l'heureux père suspendit au chêne (d'où le serpent s'était élancé sur Phalère) son carquois, en mémoire de son adresse et de son bonheur. »

C'est apparemment du mélange ou de la combinaison de ces deux récits qu'est née la légende de la pomme. Le premier était connu en Grèce par Hérodote, en Italie par Sénèque le philosophe, et peut-être par quelque autre écrivain plus ancien. Le second a été souvent répété : il a été répandu jusque dans les régions lointaines du Nord où le nom du célèbre archer de Crète était parvenu, sans doute avec celui d'Hercule, son compagnon. D'ailleurs, on retrouve dans ces régions des traces de fables dont le berceau fut l'Italie, la Grèce, ou l'Orient. Des découvertes récentes ont prouvé que les Grecs et les

Romains avaient établi, sinon par terre, du moins par eau, des relations de commerce avec les peuples du Nord. Ils y importaient leurs traditions. C'est indubitablement dans la Scandinavie que la légende de la pomme est née d'un élément étranger, dans les temps héroïques de cette contrée si froide et pourtant si féconde en ingénieuses fictions. Elle s'est développée et perfectionnée dans le Nord. Les Angles et les Saxons, ou plutôt les Normands l'ont transportée dans la Grande-Bretagne. Des hommes venus des bords de la Baltique l'ont introduite dans les Alpes, où ils cherchèrent une nouvelle patrie. Observons que, suivant une tradition constante, les premiers habitants des Waldstetten étaient originaires de la Scandinavie; que la légende suisse a une analogie si frappante avec celle de Toko, qu'il serait difficile d'en méconnaître l'origine septentrionale. Quand par quelle voie? de quelle manière s'est-elle introduite dans les Alpes? c'est là ce qu'on ne saurait dire avec certitude. Suivant un écrit remarquable sur ce sujet, lors d'une nouvelle invasion des Normands, sous la conduite de Godefroi et de Sigefroi, qui en 881 s'avancèrent jusqu'au Rhin, une peuplade du Nord, accompagnée des fils de Ragnard Lodbrok, aurait remonté ce fleuve, pénétré dans les Alpes, et fondé une colonie dans les vallons de ces montagnes. M. Schiern, rejetant cette hypothèse, la remplace par une autre, qui paraît mieux fondée. Suivant cet écrivain, les colons qui s'établirent dans les Waldstetten auraient fait partie des Goths qui, sortis de la Scandinavie, traversèrent la Mésie, envahirent l'Italie, et fondèrent un empire qui embrassa, outre ce pays, l'Illyrie, la Pannonie, le Norique et la Rhétie, ou le pays des Grisons, où l'on voit des vestiges d'une ancienne voie militaire des Romains, que suivirent les nouveaux conquérants. La légende scandinave aurait donc suivi la route par laquelle les Goths se rendirent en Italie, et de là, par la Rhétie, dans les Alpes. Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter que la légende de la pomme n'ait été introduite en Suisse par une colonie venue du Nord.

# ANALYSE LITTÉRAIRE

DE

## GUILLAUME TELL

DRAME DE SCHILLER.

En transportant du domaine de l'histoire et de la critique sur la scène dramatique l'aventure de Guillaume Tell, Schiller, plus que personne, a popularisé en Europe l'épisode le plus héroïque, le plus célèbre de l'histoire des Suisses.

Chose étrange ! Schiller n'avait jamais vu la Suisse, et cependant il a su imprimer à son œuvre, avec une admirable perfection, le caractère et la physionomie helvétique. On dirait qu'il a pris la nature sur le fait. La simplicité des touches, la fraîcheur du coloris, l'exactitude des détails topographiques, la fidélité du pinceau dans l'expression des caractères, une étonnante précision dans la peinture des mœurs, tout cela donne à sa poésie une réalité, un air de vérité historique et de nationalité suisse, bien capable de décourager les efforts tentés par la science pour désenchanter la tradition.

Grâce surtout aux prestiges de la muse, le mythe est devenu une vérité.

Nous sommes tout d'abord transportés par Schiller au milieu des Alpes.

La première scène de *Guillaume Tell* se passe dans le canton d'Uri, sur le bord occidental du lac des Quatre-Cantons, vis-à-vis du canton de Schwytz. Vers midi, au moment où apparaissent tous les signes d'un orage prochain, se présente Baumgarten, du canton d'Unterwald. Il arrive hors d'haleine, poursuivi par les cavaliers du bailli Wolfenschiessen. Plein d'effroi et d'anxiété, il supplie qu'on le passe sans retard de l'autre côté du lac ; mais ceux auxquels il s'adresse sont curieux de connaître le motif de sa fuite, et pendant qu'on détache la barque du rivage, Baumgarten se laisse aller à leur raconter comment il a vengé, par la mort du bailli d'Unterwald, l'injure faite à sa femme et à son honneur.

Cependant les premiers coups de tonnerre se font entendre, l'orage éclate, le lac est en fureur, et le pêcheur n'ose alors entreprendre de transporter le fugitif de l'autre côté. Tell paraît en ce moment, armé de son arbalète. Il s'annonce tout d'abord comme un homme d'action et de dévouement : « Quel est, dit-il, cet homme qui demande secours ? » Et c'est lui qui se charge de le sauver. A peine ont-ils quitté le rivage, que les cavaliers arrivent : furieux qu'on leur ait dérobé leur proie, ils s'en vengent sur la chaumière et les troupeaux. On voit là une image de la tyrannie sous laquelle gémissait alors la contrée.

Le poëte nous transporte ensuite à Steinen, dans le canton de Schwytz, où nous assistons à une scène d'une grande beauté entre Werner Stauffacher et sa femme. Cette scène rappelle celle de Brutus et de Portia dans le *César* de Shakspeare, que Schiller lisait alors. — La femme de Stauffacher décide son mari à visiter ses amis et à s'entendre avec eux pour secouer enfin le joug qui opprime la Suisse. Au moment où il va partir, arrivent Tell et Baumgarten. Baumgarten restera caché chez Stauffacher, qui se met en route avec Tell, pour se rendre à Altorf. C'est là que nous les retrouvons. Ils y voient le fort élevé par la tyrannie pour tenir en respect les habitants du pays ; ils y sont témoins de la plantation de cette perche au haut de laquelle un bonnet était exposé à la vénération et aux révérences du peuple. Tous ces monuments de la tyrannie excitent à un égal degré l'indignation de Stauffacher et de Tell ; mais, chez ce dernier, elle éclate moins en paroles, et il refuse d'entrer dans une conjuration. Malgré les instances de Stauffacher, il le quitte pour retourner auprès de sa famille. « Quelque chose que vous résolviez, dit-il à Stauffacher, ne m'appellez pas au conseil... mais si vous avez besoin de moi pour une action déterminée, alors appelez Tell ! Ce n'est pas moi qui vous ferai défaut. »

A la quatrième scène, nous sommes dans la demeure de Waither Furst, où se tient caché un autre proscrit, le jeune Arnold de Melchthal, que sa révolte contre un acte de tyrannie a forcé de s'éloigner de son vieux père, dont le sort l'inquiète : Il attend avec anxiété de ses nouvelles, quand arrive Stauffacher, de la bouche duquel il apprend que, pour punir le vieillard de ce que son fils s'est soustrait à leur persécution, les barbares, avec un fer brûlant, l'ont privé de la vue et dépouillé de son bien. On comprend le désespoir et la rage

du jeune homme. Sa douleur s'exprime avec une éloquence souvent attendrissante ; mais on doit regretter que certains traits d'une déclamation un peu affectée viennent çà et là en affaiblir l'effet et en déparer le naturel. — Walther Furst, Stauffacher et Melchthal posent alors les premières bases de la conjuration ; ils conviennent de préparer la révolte , et se donnent rendez-vous au Rutli.

Le second acte nous transporte tour à tour, d'abord, dans la matinée, au manoir du vieux baron d'Attinghausen, au-dessus d'Altorf, sur la rive gauche de la Reuss; puis, au milieu de la nuit, sur le Rutli, à la limite des cantons d'Uri et d'Unterwald, au bord du lac des Quatre-Cantons. Pendant l'intervalle qui sépare le premier du second acte, on doit supposer que les trois principaux conjurés se sont occupés à recruter des adhérents.

La première scène du deuxième acte nous initie aux dispositions de la noblesse suisse au moment de la conjuration. Nous voyons ici le vieux baron d'Attinghausen, grande et noble figure, personnifiant en lui les sentiments patriotiques et les mœurs patriarcales. — Son neveu, Rudenz, est, au contraire, l'expression de cette partie de la noblesse qui, séduite par l'amour des nouveautés et par les attrait du plaisir, penchait pour l'Autriche. Rudenz, par sa défection, espère d'ailleurs obtenir la main de Bertha de Bruneck, riche héritière, dont il est amoureux, et c'est en vain que le vieillard essaye de rattacher le jeune homme à la cause nationale.

La deuxième scène nous fait assister à l'assemblée et à la conjuration du Rutli. Dans cette scène imposante, sinon dramatique, tous les traits sont réunis pour produire une complète illusion, et la couleur locale et l'exacte observance des us et coutumes, et le langage des conjurés et les nuances qui distinguent leurs caractères. Tout est ici nature et vérité. Seulement, on s'étonne que les conjurés, dans leur plan, abandonnent au hasard le soin de les délivrer de Gessler, celui de tous les baillis qui leur semble à eux-mêmes le plus redoutable : « Le temps porte conseil, dit l'un des conjurés. Attendons patiemment. Il faut laisser quelque chose à la fortune. »

Le poète, lui, savait bien que Gessler deviendrait, par le cours des événements, une victime dévouée à la vengeance de Tell ; à la bonne heure ! Mais les autres l'ignoraient, et ils auraient dû s'en préoccuper davantage. — Tell d'ailleurs, ne paraît point à cette

assemblée. Son nom seulement y est prononcé par Baumgarten, auquel il a sauvé la vie, et qui s'étonne de son absence.

Le troisième acte et le quatrième sont consacrés presque exclusivement au héros du drame, à l'action principale de l'histoire et de la pièce.

La première scène du troisième acte, espèce d'idylle de la vie domestique, nous montre Tell au milieu de sa famille. Ainsi qu'il avait déjà fait dans *Wallenstein*, à l'homme fort, le poète a associé une faible femme : Hedwig est tout entière à l'amour conjugal, à l'amour maternel, et l'expression de ces sentiments a chez elle une nuance de délicatesse et de recherche presque au-dessus de sa condition. Ainsi, quand Tell, sur le point de se rendre à Altorf avec un de ses fils, essaye de calmer les pressentiments inquiets de sa femme, et lui demande pourquoi elle se tourmente ainsi sans sujet : « C'est précisément, dit-elle, parce qu'il n'y a point de sujet. — Tell! reste avec nous! »

Le contraste entre le mari et la femme est reproduit dans leurs deux enfants : l'un, plus semblable à sa mère, gardera avec elle la maison ; l'autre, que son caractère résolu fait ressembler davantage à son père, l'accompagne et se rend avec lui à Altorf.

Après l'idylle de la vie domestique, vient l'idylle du cœur. Rudenz profite d'une partie de chasse pour déclarer son amour à Bertha, qui convertit son amant à la cause de la patrie ; car Bertha est une vraie fille de la Suisse, et son âme ne respire qu'après l'affranchissement de ce malheureux peuple : on peut s'étonner qu'elle ait cru nécessaire d'attirer son amant dans une contrée sauvage et solitaire, pour lui dévoiler des sentiments qu'il était si facile de lui découvrir partout ailleurs ; on peut s'étonner que Rudenz les eût jusqu'à cette heure si complètement ignorés ou méconnus : comment avait-il pu croire qu'en trahissant la cause de sa patrie, il s'acquerrait des droits sur le cœur de celle qu'il aime ?

La fameuse scène de la pomme est assurément l'une des plus saisissantes et des mieux conduites que nous offre le théâtre allemand. Tell, en passant avec son fils devant la perche surmontée du bonnet autrichien, a négligé, non à dessein, mais uniquement par inadvertance, de se découvrir ; les gardes veulent l'arrêter et le faire conduire en prison ; aux cris de l'enfant, la foule accourt, et, dans cette foule, nous ne sommes pas peu surpris de reconnaître parmi

Digitized by Google

plusieurs conjurés du Rutili, outre Walther Furst, le beau-père de Guillaume Tell, Stauffacher, venu, sans qu'on sache pourquoi, de Schwytz à Uri, et qui sur le Rutili avait conseillé à ses compagnons de se livrer en paix, chez eux, aux travaux domestiques, en attendant que le moment d'agir fût venu; et surtout Melchthal, qui, avec tant de motifs de se soustraire aux regards des tyrans et de leurs satellites, ose bien ici se montrer devant Gessler.

Gessler, en effet, se présente à cheval, un faucon sur le poing, accompagné, entre autres, de Rudenz et de Bertha. Aigri déjà précédemment contre Guillaume Tell, devant lequel il a tremblé, et qui a épargné sa vie, Gessler, pour punir ce qu'il appelle la désobéissance de Tell, lui impose l'obligation d'abattre, d'un coup de flèche, à une grande distance, une pomme placée sur la tête de son jeune enfant. Ni les murmures et l'indignation de la foule, ni les représentations et les prières de Stauffacher, de Walther Furst et de Bertha, ni les emportements et les menaces de Rudenz, non plus que les tortures dont est déchiré le cœur de Tell, non plus que le langage héroïque du jeune enfant, rien ne peut obliger le tyran à révoquer son ordre. Après bien des angoisses et des hésitations, Tell, enfin, a tendu son arc... la pomme tombe, et l'enfant la rapporte triomphant à son père, qui succombe à ses émotions, en serrant son fils entre ses bras. Les compagnons de Tell le relèvent et veulent l'emmener; mais Gessler avait vu Tell, au moment de viser la pomme, cacher une autre flèche dans sa ceinture; il s'approche et lui demande ce qu'il a prétendu faire de cette seconde flèche. En apprenant bientôt que c'est à lui qu'elle était destinée, si Tell eût frappé son fils, Gessler ordonne qu'il soit chargé de chaînes. Son intention est de l'emmener avec lui sur la barque qui doit le conduire lui-même de l'autre côté du lac de Lucerne, pour se rendre ensuite à Kussnacht, et de le jeter en prison; mais, durant la traversée, un orage éclate, et, dans le péril qui le menace, Gessler, pour échapper au naufrage, a recours à l'expérience de son prisonnier: le gouvernail est confié à sa direction. Tell parvient à s'approcher des rochers de la côte: il s'élançait adroitement sur l'un d'eux, et, d'un coup de pied, il renvoie la barque aux flots irrités. — Le récit de cet événement commence le quatrième acte.

Dans ce même acte, nous assistons aux derniers moments du vieux baron d'Attinghausen, et tous les personnages, toutes les circon-

stanres réunis par le poète dans cette scène en font un tableau plein d'intérêt et d'attendrissement, malgré quelques invraisemblances de situation et de caractère.

Cependant Tell est tout entier à ses pensées de vengeance ; ce n'est pas tant qu'il ait pour but d'affranchir son pays du joug étranger, ce n'est pas qu'il conteste précisément à l'Autriche le droit de gouverner la Suisse ; il ne sait, il ne comprend guère qu'une chose : c'est qu'un homme a été injuste et cruel envers un autre homme ; c'est qu'un père a été forcé de menacer le cœur de son enfant, et que l'auteur d'un tel forfait doit périr.

Son monologue dans le chemin creux qui conduit à Kussnacht, où il est allé attendre Gessler, est d'une grande beauté de sentiment et d'expression.

Gessler, au moment où il se montre descendant de la montagne, achève de se rendre odieux aux yeux du spectateur. Une malheureuse femme, dont il fait languir le mari dans les prisons, se jette à ses pieds et le conjure de lui rendre le père de ses enfants ; il la méprise et la repousse ; elle insiste encore ; elle saisit la bride de son cheval et lui demande de l'écraser sous ses pas ou d'exaucer sa prière. Gessler, irrité de ses plaintes, se reproche de laisser encore trop de liberté au peuple suisse. « Je veux, dit-il, briser leur résistance opiniâtre ; je veux courber leur audacieux esprit d'indépendance ; je veux publier une loi nouvelle dans ce pays ; je veux... » Comme il prononce ce mot, la flèche mortelle l'atteint ; il tombe en s'écriant : « C'est le trait de Tell. » — « Tu dois le reconnaître, » s'écrie Tell du haut du rocher. Les acclamations du peuple se font bientôt entendre, et les libérateurs de la Suisse accomplissent le serment qu'ils avaient fait de s'affranchir du joug de l'Autriche.

« Il semble, ajoute madame de Staël, que la pièce devrait finir naturellement là, comme celle de *Marie Stuart* à sa mort, mais, dans l'une et l'autre, Schiller a ajouté une espèce d'appendice ou d'explication, qu'on ne peut plus écouter quand la catastrophe principale est terminée, Elisabeth reparait après l'exécution de Marie ; on est témoin de son trouble et de sa douleur en apprenant le départ de Leicester pour la France. Cette justice poétique doit se supposer et non se représenter ; le spectateur ne soutient pas la vue d'Élisabeth après avoir été témoin des derniers moments de Marie. Dans *Guillaume Tell* au cinquième acte, Jean le Parricide, qui assassina son oncle, l'empereur Albert,

parce qu'il lui refusait son héritage, vient, déguisé en moine, demander un asile à Tell ; il se persuade que leurs actions sont pareilles, et Tell le repousse avec horreur, en lui montrant combien leurs motifs sont différents. C'est une idée juste et ingénieuse que de mettre en opposition ces deux hommes ; toutefois, ce contraste, qui plait à la lecture, ne réussit point au théâtre. L'esprit est de très-peu de chose dans les effets dramatiques, il en faut pour les préparer ; mais s'il en fallait pour les sentir, le public même le plus spirituel s'y refuserait. »

*Guillaume Tell* fut représenté, pour la première fois, à Weimar, en 1804. Ce fut le dernier chef-d'œuvre dramatique de Schiller : c'est aussi, de l'avis d'un juge compétent, Guillaume Schlegel, le plus parfait de tous.

Schiller mourut l'année suivante, le 9 mai 1805, dans la quarante-sixième année de son âge, et dans toute la vigueur et la beauté de son génie.

---

## Persones.

Hermann Gessler, Reichsvogt in Schwyz und Uri<sup>1</sup>.  
Werner, Freiherr v. Attinghausen<sup>2</sup>, Bannerherr.  
Ulrich von Rudenz<sup>3</sup>, sein Neffe.  
Werner Stauffacher<sup>4</sup>,  
Konrad Hunn<sup>5</sup>,  
Stel Reding<sup>6</sup>, } Landleute aus Schwyz.

1. Hermann Gessler, de la famille de Brunegg ou Bruneck, du canton d'Argovie, était, d'après le récit des annalistes suisses, bailli impérial dans les pays d'Uri et de Schwytz, au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle. Si l'on en croit le chroniqueur Tschudi, que Jean de Muller a suivi, Gessler aurait exercé contre les Suisses, au nom de l'empereur Albert I<sup>er</sup>, fils de Rodolphe de Habsbourg, une tyrannie pleine de vexations et de cruautés. De nos jours on a révoqué en doute jusqu'à l'existence même de ce personnage comme bailli ou avoué impérial dans les deux cantons nommés. La tradition le fait périr par la main de Guillaume Tell.

2. Attinghausen, petit village situé sur la rive gauche de la Reuss, vis-à-vis d'Aldorf.

3. Ulrich von Rudenz, personnage fictif. Muller, *Histoire des Suisses*, cite parmi les conjurés du Rudi un nommé Rudenz, neveu de Stauffacher.

4. Werner Stauffacher, de Schwytz, jeta, en 1307, avec Walther Furst et Arnold Melchthal, les premiers fondements de la confédération suisse.

5. Konrad Hunn fut député, en 1275, vers le roi Rodolphe, qui le connaissait et l'estimait à cause de sa bravoure et de sa haute capacité.

6. Stel Reding, de Biberack, d'une famille déjà illustre à cette époque, et qui, dans plusieurs circonstances, avait bien mérité de la patrie. C'est par les sages conseils d'itel Reding que les Suisses gagnèrent, en 1315, la bataille de Morgarten.

Hans auf der Mauer,  
Jörg im Hofe,  
Ulrich der Schmidt<sup>1</sup>, } Handleute aus Schwyz.  
Jost von Weiler,  
Walther Fürst<sup>2</sup>,  
Wilhelm Tell<sup>3</sup>,  
Höfelmann, der Pfarrer,  
Petermann, der Sigrift<sup>4</sup>, } aus Uri.  
Kuoni<sup>5</sup>, der Hirt,  
Werni, der Jäger,  
Kucbi, der Fischer,  
Arnold vom Melchtal,  
Konrad Baumgarten,  
Meier von Sarnen,  
Struth von Winkelried, } aus Unterwalden.  
Klaus von der Flüe<sup>6</sup>,  
Burkhard am Büchel,  
Arnold von Sema,  
Weiffen von Luzern.

1. Ulrich der Schmidt. En Suisse, à l'époque où se forma la confédération, les gens de la basse classe n'avaient pas un nom qui leur fût propre; ils le tiraient souvent de la profession qu'ils exerçaient, ou du lieu qu'ils habitaient, ou d'un emploi, ou enfin de quelque circonstance accidentelle. La liste des noms qui suivent en fournit des exemples.

2. Walther Fürst, d'Attinghausen. Voyez pag. 1, not. 4.

3. Wilhelm Tell, gendre de Walther Furst, était né à Burglen, dans le canton d'Uri. Il tenait du couvent de Notre-Dame de Zurich, comme sief, la charge de maire à Burglen. En tuant Gessler, il donna le signal de la révolte heureuse qui délivra les trois cantons du joug de l'étranger. De nos jours, son existence a été révoquée en doute, non sans quelque apparence de raison.

4. Sigrift, sacristain, appelé, en haut allemand, Küster.

5. Kuoni, Werni, Kucbi, ainsi que Jenni, Seppi, Uly, Walto, Anni, sont les diminutifs suisses pour Kunz ou Konrad, Werner, Rudolph (Rodolphe), Johann (Jean), Joseph, Ulrich, Walther (Gauthier), Arnold.

6. Klaus von der Flüe. Ce nom célèbre est emprunté à une époque beaucoup plus récente de l'histoire suisse.

Kunz von Gerjan.  
Zenni, Fischerknabe.  
Seppi, Hirtenknabe.  
Gertrud<sup>1</sup>, Stauffachers Gattin.  
Hedwig, Zells Gattin, Fürsts Tochter.  
Bertha von Brunet, eine reiche Erbin.  
Armgar, }  
Mechthild<sup>2</sup>, } Bäuerinnen.  
Elsbeth, }  
Hildegard, }  
Walthar, } Zells Knaben.  
Wilhelm, }  
Friedrich, } Söldner.  
Leuthold, }  
Rudolph der Sarraz, Geflers Stallmeister.  
Johannes Parricida<sup>3</sup>, Herzog von Schwaben.  
Stüssi, der Flurschütz.  
Der Stier von Uri<sup>4</sup>.  
Ein Reichsbote.  
Frohnvogt.  
Meister Steinmetz, Gesellen und Handlanger.

1. Gertrud. Selon le chroniqueur Tschudi, l'épouse de Stauffacher s'appelait Marguerite Herioniz.

2. Mechthild pour Mathilde, comme Elisabeth pour Elisabeth.

3. Johannes Parricida. Jean, duc de Souabe, surnommé le Parricide, était neveu de l'empereur Albert. Son oncle lui ayant retenu injustement son héritage, il le tua sur les bords de la Reuss, dans l'Argovie, non loin de Brugg. (Voy. acte V, sc. 1.) Après cet assassinat, il s'enfuit en Italie, et mourut, à ce que l'on croit, dans un couvent à Pise. Selon une autre tradition, Jean aurait atteint un âge avancé, caché dans une de ses terres près de Königsfelden, en Argovie.

4. Der Stier von Uri, litt. le taureau d'Uri, c.-à-d. l'homme qui sonne de la trompe, quand les Uriens marchent au combat. Les armoiries du canton d'Uri renferment, comme on sait, une tête de taureau noir en champ d'or, et le nom d'Uri lui-même vient du mot Ur, taureau sauvage, parce qu'à l'époque de l'arrivée des nouveaux habitants le pays était rempli de bûches.

Öeffentliche Ausrufer.  
Barmherzige Brüder<sup>1</sup>.  
Gesslerische und Landenbergische<sup>2</sup> Retter.  
Wilde Landleute, Männer und Weiber aus den Wald-  
städten<sup>3</sup>.

1. Barmherzige Brüder. L'ordre des frères de la Charité ne fut fondé que beaucoup plus tard, en 1540, par saint Jean-de-Dieu, en Espagne.

2. BÉRENGER DE LANDENBERG fut envoyé dans les trois cantons, avec Gessler, en qualité de bailli. Il fixa sa résidence au château de Sarnen, dans le canton d'Unterwalden.

3. On appelait Waldstetten, ou moins bien Waldstädte (*cités forestières*), d'abord les trois cantons primitifs d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden. Ensuite, après l'accession de Lucerne à la ligue, on comprit les quatre cantons sous ce nom. C'est des trois premiers qu'il est question dans cette pièce.

# Erster Aufzug.

## Erste Scene.

Hohes Felsenufer des Vierwaldstättersees<sup>1</sup>, Schwyz gegenüber.

Der See macht eine Bucht ins Land, eine Hütte ist unweit dem Ufer, Fischerknabe fährt sich in einem Kahn. Ueber den See hinweg<sup>2</sup> steht man die grünen Matten, Dörfer und Höfe von Schwyz im hellen Sonnenschein liegen. Zur Linken des Zuschauers zeigen sich die Spitzen des Saten<sup>3</sup>, mit Wolken umgeben; zur Rechten im fernem Hintergrund steht man die Eisgebirge. Noch ehe der Vorhang aufgeht, hört man den Kuhreihen<sup>4</sup> und das harmonische Geläute der Heerdenglocken, welches sich auch bei eröffneter Scene noch eine Zeitlang fortsetzt.

Fischerknabe (singt im Kahn).

(Vielodie des Kuhreihens.)

Es lächelt der See<sup>5</sup>, er ladet zum Bade,  
Der Knabe schlief ein am grünen Gestade,

1. Des Vierwaldstättersees, *du lac des quatre cantons*, ainsi appelé parce qu'il est au centre des quatre cantons primitifs. Ce lac, qu'on nomme aussi *lac de Lucerne*, est un des plus beaux, mais aussi, en temps d'orage, un des plus dangereux de toute la Suisse.

2. Ueber den See hinweg, *par delà le lac*. *hinweg* indique le mouvement qui part du lieu où l'on se place en esprit, par-dessus les parties intermédiaires, vers un point éloigné où s'arrête l'action du verbe.

3. Der Saten, nom d'une montagne qui s'élève, au N. E. du bourg de Schwytz, à environ 1600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce mot signifie proprement *croc*.

4. Der Kuhreihen, *le ranz des vaches*; c'est ainsi qu'on appelle un air célèbre parmi les Suisses, et que les pâtres des montagnes jouent sur la trompe des Alpes, en gardant leurs troupeaux.

5. Es lächelt der See, *le lac sourit* (*rident undæ*, *Lucretia*; à 16-

Da hört er ein Klingen,  
Wie Flöten' so süß,  
Wie Stimmen der Engel  
Im Paradies.

Und wie er erwachet in seliger Luft,  
Da spülen die Wasser ihm um die Brust,  
Und es ruft' aus den Tiefen :  
Lieb' Knabe, bist' mein!  
Ich locke den Schläfer,  
Ich zieh' ihn herein.

μαρο; κορημὸς γελᾷ, tragique). Dans cette tournure, propre à l'allemand, le verbe prend la principale force, et s'accorde toujours avec le sujet qui suit, et que le pronom *es* ne fait qu'annoncer. — Scheuchzer, dans son *Histoire naturelle de la Suisse*, raconte, t. 1, p. 314, que sur la montagne d'Aros il se trouve un petit lac très-profond appelé *Calandari*, qui a, dit-il, la propriété d'attirer au fond des eaux les personnes endormies sur son bord. C'est cette légende qui a fourni à Schiller le sujet de la chanson de l'enfant pêcheur. Elle rappelle la fable d'Hylas, enlevé par les nymphes sur le bord d'une fontaine.

1. Flöten est le substantif, et non pas le verbe. *Il entend des sons doux comme des sons de flûte.*

2. *Es ruft*, une voix sortant des profondeurs appelle (littéralement : *cela*, quelque chose, appelle). On emploie souvent *es* en allemand, lorsque le sujet qui fait l'action est vague et indéterminé. Ainsi nous lisons dans cette même scène :

Von Gurer Gahet kehrt sich's nicht immer wieder :

*On ne revient pas toujours de vos excursions. Et au IV<sup>e</sup> acte :*

*Es stürzt ihn mitten in der Bahn :*

*Ça le renverse, c.-à-d. il est renversé, au milieu de sa carrière.*

3. *Lieb Knabe*, poétique et populaire pour *lieber Knabe*. Le retranchement de la terminaison générique est plus usité au neutre.

4. *Bist*, pour *du bist*. Comme plus loin, p. 10 : *Bin nit so reich*, pour *ich bin nicht so reich*. Même scène : *Gehst nicht*, pour *es gehst nicht*. Et ailleurs : *Ist bald gefagt*, pour *das ist b. g.* Acte III, sc. 3 : *Kam (et kam) jußt von einem Kranken her*. Cette suppression du pronom est propre au style familier. En poésie, elle donne souvent plus de force à la pensée, en déterminant un changement dans l'ordre des mots, témoin cet exemple : *Nicht grauet dem Schützen*, le chasseur ne frémit pas..

Hirt (singt auf dem Berge).  
(Variation des Rufens.)

Ihr Matten<sup>1</sup>, lebt wohl,  
Ihr sonnige Weiden!  
Der Senne<sup>1</sup> muß scheiden,  
Der Sommer ist hin<sup>2</sup>.  
Wir fahren zu Berg, wir kommen wieder<sup>3</sup>,  
Wenn der Ruf ruft, wenn erwachen die Lieder  
Wenn mit Blumen die Erde sich kleidet neu,  
Wenn die Brunnlein fließen im lieblichen Mai<sup>4</sup>.  
Ihr Matten, lebt wohl,  
Ihr sonnige Weiden!  
Der Senne muß scheiden;  
Der Sommer ist hin.

#### Alpenjäger

(erscheint gegenüber auf der Höhe des Felsens)  
(Zweite Variation.)

Es donnern<sup>5</sup> die Höhen, es zittert der Steg,

1. Matten, *prairies*, Senne, *vacher*, drei termes qui appartiennent à la langue du midi de l'Allemagne. — Lebt wohl, *vivez bien*, *portez-vous bien*, *adieu*. Comparez le latin *valet*.

2. Ist hin, *est passé*, *a sui*, expression concise qui rappelle la manière dont les Grecs employaient souvent les prépositions *πάρα*, *ἐν*, *ἐν*, *ἐν*, pour *πάρα*, *ἐν*, *ἐν*. Sc. 3 : Wo wollt Ihr hin (hinziehen)? Où voulez-vous aller? Acte III, fin : Nun ist Alles hin, *maintenant tout est perdu*.

3. Wir kommen wieder. Ces mots répètent la pensée de la phrase précédente, *Wir fahren zu Berg, nous ramènerons les troupeaux à la montagne et nous reviendrons...* Le présent est employé pour le futur. On sait que les pâtres des Alpes descendent, vers la fin de l'automne, dans les vallées où ils passent l'hiver, avec leurs troupeaux, (*überwintern* ou *wintern*) chez les paysans.

4. Mai. « Fontes majales, Maibrunnen, sind solche Wasser, welche nicht ordentlich durch das ganze Jahr hindurch fließen, sondern in dem Mai gemeinlich hervorgehen, und dann im Herbstmonat sich wieder verlieren. » Scheuchzer.

5. Es donnern die Höhen. Comparez acte III, sc. 3 : das sind die Gletscher, die des Nachts so donnern. Les avalanches qui tombent du haut des montagnes, le craquement des glaciers, la chute des torrents et des cascades, les pierres qui se détachent des rochers pro-

Nicht grauet dem Schützen auf schwindligem Weg;  
Er schreitet verwegen  
Auf Felsen von Eis;  
Da pranget kein Frühling,  
Da grünnet kein Reis;  
Und unter den Füßen ein nebliges Meer,  
Erkennt er die Städte der Menschen nicht mehr,  
Durch den Riß nur der Wolken  
Erblickt er die Welt,  
Tief unter den Wassern  
Das grünende Feld<sup>2</sup>.

(Die Landschaft verändert sich, man hört ein dumpfes Krachen von den Bergen; Schatten von Wolken laufen über die Gegend.)  
Nuodi, der Fischer, kommt aus der Hütte. Werni, der Jäger, steigt vom Felsen. Kuoni, der Hirt, kommt mit dem Melknopf auf der Schulter. Seppi, sein Handbub folgt ihm.

Nuodi.

Mach' hurtig, Jenni! Zieh' die Naue<sup>3</sup> ein!

duisent dans les Alpes un bruit continuel qu'on peut comparer au grondement du tonnerre. — Schwindlig, qui cause le vertige.

1. Meer. Sous-entendez habend : *ayant sous ses pieds une mer de brouillards*. Même ellipse plus loin :

So muß ich fallen in des Feindes Hand,  
Das nahe Rettungsufer im Gesicht!

Act. V, sc. 1 :

.... Als der Fürst... hinreitet,  
Die alte Festung Habsburg im Gesicht.

Et acte IV, sc. 3 : Den Falken auf der Faust.

2. Das Feld dépend, aussi bien que die Welt, du verbe *erblicken* Il n'aperçoit le monde qu'à travers les déchirures des nuages, et dans un fond lointain, au-dessous des eaux, les champs verdoyants. Tief unter den Wassern, litt. : *profondément au-dessous des eaux*. Il est question ici des torrents et des cascades si nombreuses sur toutes les hautes montagnes suisses. Schiller, dans une note manuscrite, nous donne lui-même l'explication de ce passage.

3. Naue (sansc. Nau, grec. ναύς, lat. *navis*), bâtiment plat et d'une forme allongée. — Einziehen tirer sur le bord.

Der graue Thalvogt<sup>1</sup> kommt, dumpf brüllt der Firn,  
Der Mythenstein<sup>2</sup> zieht seine Haube an,  
Und kalt her bläſ' t es aus dem Wetterloch<sup>3</sup>;  
Der Sturm, ich mein', wird da sein, eh' wir's denken.

Kuoni.

's kommt Regen, Fährmann. Meine Schafe fressen  
Mit Begierde Gras, und Wächter<sup>5</sup> scharrt die Erde.

Werni.

Die Fische springen, und das Wasserhuhn  
Taucht unter. Ein Gewitter ist im Anzug.

1. Der graue Thalvogt, *le gris bailli de la vallée*, métaphore populaire pour désigner les nuages qui portent avec eux l'orage. « In dem Gotteshaus Engelberg sehen sie einen Regen vor, wenn die Wolken um den Berg Schallstock behangen bleiben, oder, wenn andere Wolken von grauer Farb von Unterwalden her durch das Thal einmarschieren; da sie vane pflegen zu sagen, der Thalvogt, oder, der graue Thalvogt kommt. » SCHREUCHZER.

2. Der Firn, synonyme de Gletscher, *glacier*, signifie proprement la glace des années précédentes, la glace éternelle, de l'adj. firn.

3. Der Mythenstein, le Mythen (litt. le roc du Mythen) met son bonnet, c.-à-d. se couronne de nuages. Le Mythen est une montagne, voisine de Schwytz, et haute de près de deux mille mètres. — Partout on voit les habitants des montagnes attentifs à observer comment les nuages se groupent sur les hauteurs, pour en tirer des pronostics météorologiques, et le plus souvent ils savent traduire leurs observations d'une manière concise et pittoresque. Ainsi, dans le canton de Lucerne, lorsque les nuages enveloppent le sommet du mont Pilate, c'est un signe de beau temps; si, au contraire, ils s'étendent sur ses flancs, c'est un signe de pluie. C'est ce que le proverbe populaire exprime par les vers suivants :

Hat der Pilatus einen Degen,  
So giebt es Regen;  
Hat er einen Hut,  
So ist das Wetter gut.

A Fllisur, dans le canton des Grisons, on entend un pareil dicton parmi les paysans: « Quand le Stürwis met son bonnet, jette la faux et prend le rateau; » c.-à-d. mets en sûreté le foin coupé, avant que l'orage n'éclate.

4. Aus dem Wetterloch, *du trou des tempêtes*. Ser indique que l'action exprimée par le verbe part d'un point éloigné, et se dirige vers celui qui parle.

5. Wächter, gardien, nom du chien du berger.

Kuoni (zum Buben<sup>1)</sup>)

Lug<sup>2</sup>, Seppi, ob das Bieh sich nicht verlaufen.

Seppi.

Die braune Piefel<sup>3</sup> kem' ich am Geläut<sup>4</sup>.

Kuoni.

So fehlt uns keine mehr, die geht am weitsten.

Kuodi.

Ihr habt ein schön Geläute, Meister Hirt.

Werni.

Und schmuckes Bieh — Ist's Guer eignes, Landömann?

Kuoni.

Bin<sup>4</sup> nit so reich — 's ist meines gnäd'gen Herrn,  
Des Attinghäuser<sup>5</sup>, und mir zugezählt<sup>6</sup>.

Kuodi.

Wie schön der Kuh das Band zu Halße steht!

Kuoni.

Das weiß sie auch<sup>6</sup>, daß sie den Reihen führt  
Und nähm' ich ihr's, sie hörte auf zu freffen.

1. Buben, garçon, désigne ici en particulier le valet, Gaubbube.

2. Lug, d'où l'anglais look, vois, vieux pour sich. — Après verlaufen sous-ent. hat.

3. Die braune Piefel, la brune Lise. C'est ici le nom de la vache qui conduit le troupeau. La vache qui d'habitude s'éloigne le plus en broutant, porte au cou une grande clochette; et quand, le soir, elle est de retour, le berger salt d'avance que tout le troupeau se trouve réuni.

4. Bin nit, p. ich bin nicht. Nit est familier et populaire.

5. Zugezählt, il m'a été compté un par un, on me l'a compté après l'avoir compté. Kuoni n'est qu'un pauvre père, au service du baron d'Attinghausen. Virgile, Eclog., III :

Bisque die numerant ambo pecus alter et hædos.

6. Das weiß sie auch... Elle sait bien que c'est elle qui conduit le troupeau; car si je lui prenais le collier, elle cesserait de brouter.

Kuodi.

Ihr seid nicht Flug! Ein unvernünft'ges Vieh —

Werni.

Ist<sup>1</sup> bald gesagt. Das Thier hat auch Vernunft;  
Das wissen wir, die wir die Gemsen jagen.  
Die stellen Flug, wo sie zur Weide gehn,  
'ne Vorhut<sup>2</sup> aus; die spitzt das Ohr und warnet  
Mit heller Weise, wenn der Jäger naht.

Kuodi (zum Hirten).

Treibt Ihr jetzt heim<sup>3</sup>?

Kuoni.

Die Alp<sup>4</sup> ist abgeweidet.

Werni.

Glücksel'ge Heimkehr, Semn'!

Kuoni.

Die wünsch' ich Euch.

Von Eurer Fahrt kehrt sich's<sup>5</sup> nicht immer wieder.

« Quand on enlève à la vache qui marche en tête du troupeau sa grande clochette et ses ornements, elle ressent une telle douleur de cet affront qu'elle pousse des cris plaintifs, cesse de manger, et meurt bien vite. » Ebel, *Schilderung der Gebirgsvölker*.

1. (Es) Ist bald gesagt, *c'est bientôt dit*. Voy. p. 6, note 4.

2. 'ne Vorhut, pour une Vorhut, une *sentinelle avancée*. De même, dans la sc. 3 : über 'nander p. über einander. Et plus loin : Wir 'nen Sur verehren. — La sentinelle que les chamols, lorsqu'ils vont paître, placent en avant-garde pour les avertir de l'approche du chasseur, s'appelle Vorgetz ou Vorhüt. C'est toujours une femelle. Postée sur un endroit élevé, elle dresse les oreilles, regarde attentivement de tous côtés, et, lorsqu'elle aperçoit quelque chose de suspect, elle pousse en cri aigu. A ce signal tout le troupeau se sauve.

3. Heimtreiben, pousser (le troupeau) à la maison, c.-à-d. retourner chez soi. Scène 4 : So lang ein Hirte trieb auf diesen Bergen, depuis qu'un berger fait paître sur ces montagnes.

4. Die Alp, la montagne. Ce mot signifie proprement les pâturages entre les diverses chaînes de rochers qui forment les gradins des Alpes jusqu'à la ligne de neige. — Abgeweidet, tondu, rasé, épuisé, en parlant d'un pâturage.

5. Kehrt sich's... *On ne revient pas toujours*, c.-à-d. on n'a pas toujours le bonheur de revenir, de vos excursions.

Kuobi.

Dort kommt ein Mann in voller Hast gelaufen<sup>1</sup>.

Werni.

Woh kenn' ihn, 's ist der Baumgart von Alzellen<sup>2</sup>.

Konrad Baumgarten (athemlos hereinstürzend).

Baumgarten.

Um Gottes willen, Fährmann, Euren Kahn!

Kuobi.

Nun, nun, was gibt's<sup>3</sup> so eilig?

Baumgarten.

Bindet los!

Ihr rettet mich vom Tode! Setzt mich über!

Kuoni.

Landsmann, was habt Ihr?

Werni.

Wer verfolgt Euch denn?

Baumgarten (zum Fischer).

Eilt, eilt, sie sind mir dicht schon an den Fersen!

1. Kommt gelaufen, *vient en courant*. Même scène : Kommen angehengt, *viennent à bride abattue*. Scène 2 : Da kam... der Vogt... geritten, *vint à cheval*. Acte III, sc. 1 : Kommt der Schütze gezogen. *Ibid.* : Und sah mich dahergefahren kommen. Gr. παρῆν δραμών, προσελάσας, ἐφορησας, etc. Cet emploi du participe passé d'un verbe neutre ne se rencontre guère qu'après le verbe kommen.

2. Der Baumgart von Alzellen. Remarquez l'article placé devant le nom propre, ce qui a lieu lorsqu'il est question d'un personnage connu. — Alzellen, bourg du canton d'Unterwalden, près de Wolfenschiess.

3. Was gibt's ... *Qu'y a-t-il de si pressé?* Plus loin : Was hat's gegeben, *qu'est-il arrivé?* Was est à l'accusatif.

Des Landvogts<sup>1</sup> Reiter kommen hinter mir;  
Ich bin ein Mann des Todes<sup>2</sup>, wenn sie mich greifen.

Kuodi.

Warum verfolgen Euch die Reifigen<sup>3</sup>?

Baumgarten.

Erst rettet mich, und dann steh' ich Euch Rede<sup>4</sup>.

Werni.

Ihr seid mit Blut besleckt, was hat's gegeben?

Baumgarten.

Des Kaisers Burgvogt, der auf Rosßberg saß —

Kuoni.

Der Wolfenschleßen<sup>5</sup>? Läßt Euch der verfolgen<sup>6</sup>?

Baumgarten.

Der schadet nicht mehr; ich hab' ihn erschlagen.

Alle (fahren zurück).

Gott sei Euch gnädig! Was habt Ihr gethan!

Baumgarten.

Was jeder freie Mann an meinem Platz<sup>7</sup>!

1. Des Landvogts Reiter, *les cavaliers du bailli*, de Landenberg, bailli dans Unterwalden.

2. Ein Mann des Todes, *un homme de la mort, un homme mort*. Acte IV, sc. 3: Ihr seid ein Mann des Todes.

3. Die Reifigen, *les cavaliers*. Voyez p. 25, note 4.

4. Einem Rede stehen, *rendre compte* (de quelque chose) à quelqu'un, *raconter*. Propr.: *faire face pour le discours*.

5. Der Wolfenschleßen. Ce bailli appartenait à une famille noble d'Unterwalden. Devenu gouverneur impérial, il établit sa résidence dans le château de Rotsberg ou Rosßberg, près de Stanz, chef-lieu du canton d'Unterwalden. On voit aujourd'hui encore les ruines de ce château.

6. Läßt .. *Est-ce lui qui vous fait poursuivre?*

7. Platz, sous-ent. gethan hätte.

Mein gutes Hausrecht<sup>1</sup> hab' ich ausgeübt  
Am Schänder meiner Ehr' und meines Weibes.

Kuoni.

Hat Euch der Burgvogt an der Ehr' geschädigt<sup>2</sup>?

Baumgarten.

Daß er sein böß Gelüsten nicht vollbracht,  
Hat Gott und meine gute Art verhütet.

Werni.

Ihr habt ihm mit der Art den Kopf zerpalten?

Kuoni.

O, laßt uns alles hören, Ihr habt Zeit,  
Bis er den Kahn vom Ufer losgebunden.

Baumgarten.

Ich hatte Holz gefällt im Wald, da kommt  
Mein Weib gelaufen in der Angst des Todes :  
„ Der Burgvogt lieg'<sup>3</sup> in meinem Haus, er hab  
Ihr anbefohlen, ihm ein Bad zu rüsten.  
Drauf hab' er Ungebührliches von ihr  
Verlangt, sie sei entsprungen, mich zu suchen.“  
Da lief ich frisch<sup>4</sup> hinzu, so wie ich war,  
Und mit der Art hab' ich ihm 's Bad gesegnet<sup>5</sup>

Werni.

Ihr thatet wohl; kein Mensch kann Euch drum schelten.

1. Hausrecht, *droit-domestique, droit d'époux.*

2. Schädigen, *causer un dommage, faire du tort, vieux terme usité en Suisse, pour Schaden anstun.*

3. Liege, au subjonctif, parce que le narrateur rapporte les paroles d'une autre personne, *disant que le bailli était...*

4. Frisch, litt. : *fratichement, c.-à-d. promptement, tel que j'étais.*

5. Litt. : *je lui ai béni le bain avec ma hache.* Cette expression est empruntée au chroniqueur Tschudi, qui fait dire à Baumgarten : *ich will ihm das Bad gesegnen. — 's Bad, sam. pour das Bad.*

Kuoni.

Der Wätherich! Der hat nun seinen Lohn!  
Hat's<sup>1</sup> lang verdient um's Volk von Unterwalden.

Baumgarten.

Die L hat ward ruckbar; mir wird nachgesetzt<sup>2</sup> —  
Indem wir sprechen — Gott — verrinnt die Zeit —

(Es fängt an zu donnern.)

Kuoni.

Krisch, Fährmann — Schaff den Viebermann hinüber!

Kuoni.

Geh!<sup>3</sup> nicht. Ein schweres Ungewitter ist  
Im Anzug. Ihr müßt warten.

Baumgarten.

Heil'ger Gott!

Ich kann nicht warten. Jeder Aufschub tödtet —

Kuoni (zum Fischer).

Greif an mit Gott<sup>4</sup>! Dem Nächsten muß man helfen;  
Es kann uns allen Gleiches ja<sup>5</sup> begegnen. (Brausen und Donnern.)

1. (Er) Hat's ... *il l'a depuis longtemps mérité pour* (par sa conduite envers) *le peuple d'Unterwalden*. Construction qui rappelle le latin *mereri de*. Acte IV, sc. 2 : D, sie hat's verdient um's Land, Oh, elle l'a mérité par son amour pour le pays.

2. Mir wird nachgesetzt, *on me poursuit*.

3. (Es) Geh!<sup>3</sup> nicht, *cela ne va pas, c'est impossible*.

4. Mit Gott, *avec Dieu, avec le secours de Dieu, съв бгѣ*. Scène 4 : Laßt ihn mit Gott hinübergeden.

5. Ja. L'adverbe affirmatif ja est quelquefois intraduisible en français. Souvent on peut en rendre le sens, en donnant à la phrase la forme interrogative. Dans ce vers il signifie *certes, en effet*, et pourrait aussi se traduire par : *car enfin*. Acte III, sc. 3 : Der Vater trifft den Vogel ja im Flug : *mon père atteint bien l'oiseau au vol*. Ellail-leurs : Ei, Tell, du bist ja plöglisch so besonnen! Eh' mais, Tell, tu es tout d coup bien circonspect!

Kuodi.

Der Föhn<sup>1</sup> ist los; ihr seht, wie hoch der See geht,  
Ich kann nicht steuern gegen Sturm und Wellen.

Baumgarten (umfaßt seine Kniee).

So<sup>2</sup> helf' Euch Gott, wie Ihr euch mein erbarmet —

Werni.

's geht ums Leben. Sei barmherzig, Fährmann!

Kuoni.

's ist ein Hausvater, und hat Weib und Kinder!

(Wiederholte Donnerschläge.)

Kuodi.

Was? Ich hab' auch ein Leben zu verlieren,  
Hab' Weib und Kind daheim wie er — Seht hin,  
Wie's brandet<sup>3</sup>, wie es wogt und Wirbel zieht,  
Und alle Wasser aufrührt in der Tiefe.  
— Ich wollte gern den Biedermann retten;  
Doch es ist rein<sup>4</sup> unmöglich, Ihr seht selbst.

1. Der Föhn, vent du sud-ouest, qui rend la navigation du lac des Quatre cantons excessivement dangereuse. Sa violence est telle qu'autrefois les lois défendaient d'avoir du feu dans les maisons pendant qu'il soufflait, et qu'on doublait les gardes de nuit. Voir sc. 3, et Jean de Muller, *Histoire des Suisses*, t. I, ch. 18. Le nom Föhn vient, selon les uns, du goth. Fon, Fun, feu, parce que la chaleur de ce vent fait fondre subitement la neige; selon d'autres, du lat. *favonius*. A l'appui de cette dernière opinion, on peut rappeler une autre expression populaire, *Kulm*, *sommet d'une montagne*, venant du latin *culmen*.

2. So helf' ... *Que Dieu vous aide comme vous avez (aurez) pitié de moi! So, dans la mesure. Mein pour meiner. — Et geht .. il y va de la vie.*

3. Wie es brandet, *comme ça (comme le lac) salaise, comme ça roule des vagues, et tire (fait) des tournants, et soulève toutes les eaux au (du) fond.*

4. Rein, *purement absolument.*

Baumgarten (noch auf den Knieen).

So muß ich fallen in des Feindes Hand,  
Das nahe Rettungsufer im Gesichte!  
— Dort liegt's! Ich kann's erreichen mit den Augen,  
Hinüberbringen kann der Stimme Schall,  
Da ist der Kahn, der mich hinübertrüge,  
Und muß hier liegen, hilflos, und verzagen!

Kuoni.

Seht, wer da kommt!

Werni.

Es ist der Tell aus Bürglen<sup>1</sup>.

Tell (mit der Armbrust).

Tell.

Wer ist der Mann, der hier um Hilfe fleht?

Kuoni.

's ist ein Alzeller Mann<sup>2</sup>; er hat sein' Ehr'  
Vertheidigt, und den Wolfenschieß erschlagen,  
Des Königs Burgvogt, der auf Roßberg saß —  
Des Landvogts Reiter sind ihm auf den Fersen.  
Er fleht den Schiffer um die Ueberfahrt,  
Der fürcht't sich vor dem Sturm und will nicht fahren<sup>3</sup>.

Kuodi.

Da ist der Tell, er führt das Stuber auch;

1. Bürglen, village du canton d'Uri, situé à l'entrée de la vallée du Schwächen (voy. acte V, sc. 2), à une demi-lieue d'Altdorf.

2. Alzeller Mann, *homme d'Alzellen*. Des Königs, *du roi de Rome*. de l'empereur Albert I. Burgvogt, *Wolfenschleiss*. Des Landvogts, *de Landenberg*.

3. Will nicht fahren, *ne veut pas conduire la barque*, *ne veut pas risquer la traversée*.

Der soll mir's zeugen, ob die Fahrt zu wagen<sup>1</sup>.

Tell.

Wo's Noth thut, Fährmann, läßt sich alles wagen.

(Gefürchte Donnerschläge, der See rauscht auf.)

Ruodi.

Ich soll mich in den Höllenrachen stürzen?

Das thäte keiner, der bei Sinnen ist.

Tell.

Der brave Mann denkt an sich selbst zuletzt.

Bertrau' auf Gott und rette den Bedrängten!

Ruodi.

Vom sichern Bort läßt sich's gemächlich raten<sup>2</sup>!

Da ist der Kahn um dort der See! Versucht's!

Tell.

Der See kann sich, der Landvogt nicht erbarmen<sup>3</sup>.

Versuch' es, Fährmann!

Hirten und Jäger.

Rett' ihn! Rett' ihn! Rett' ihn!

Ruodi.

Und wär's mein Bruder und mein leiblich Kind,

Es kann nicht sein; 's ist heut Simons und Judä<sup>4</sup>:

Da ras't der See und will sein Opfer haben.

Tell.

Mit eitler Rede wird hier nichts geschafft;

1. Zu wagen, sous-ent. ist, si on peut risquer le voyage.

2. Läßt sich's g. raten, il est aisé de donner des conseils quand on est dans le port (lit. : il se laisse commodément donner des conseils au port sûr).

3. Construisen: Der See kann sich erbarmen, nicht der Landvogt.

4. Es ist heut...., c'est aujourd'hui jour de St. Simon et de St. Jude (fête qui tombe au 28 octobre). Judä est la forme latine du génitif de Judas. — Allusion à une croyance populaire.

Die Stunde dringt, dem Mann muß Hilfe werden!  
Sprich, Fährmann, willst du fahren?

Kuodi.

Nein, nicht ich!

Tell.

In Gottes Namen denn! Gib her den Kahn!  
Ich will's mit meiner schwachen Kraft versuchen.

Kuoni.

Ha, wacker Tell!

Werni.

Das gleicht dem Waldgesellen<sup>1</sup>!

Baumgarten.

Mein Retter seid Ihr und mein Engel, Tell!

Tell.

Wohl aus des Bogts Gewalt errett' ich Euch!  
Aus Sturmes Nothen muß ein andrer helfen.  
Doch besser ist's<sup>2</sup>, Ihr fallt in Gottes Hand,  
Als in der Menschen!

( Zu dem Hirten. )

Landsmann, tröstet Ihr

1. Hilfe werden, *il faut que cet homme soit sauvé* (lit. : *il faut que secours soit donné à cet h.*)

2. *Cela ressemble au chasseur, c'est-à-dire, cela est digne du chasseur!*

3. *Doch besser ist's, cependant il vaut mieux que vous tombiez en la main de Dieu qu'en celle des hommes. Après Menschen sous-ent. 6ms. Raclue:*

*Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,  
Ma fille.*

Comparez la note au IV<sup>e</sup> acte, sc. 1, fin.

Mein Weib, wenn mir was Menschliches<sup>1</sup> begegnet.  
Ich hab' gethan, was ich nicht lassen<sup>2</sup> konnte.

(Er springt in den Kahn.)

Kuoni (zum Fischer).

Ihr seid ein Meister Steuermann. Was sich  
Bei Tell getraut, das konntet Ihr nicht wagen?

Kuobi.

Wohl bessere<sup>3</sup> Männer thun's dem Tell nicht nach;  
Es gibt nicht zwei, wie der ist, im Gebirge.

Werni (ist auf den Fels gestiegen).

Er sitzt schon ab<sup>4</sup>. Gott helf' dir, braver Schwimmer!  
Sieh', wie das Schifflein auf den Wellen schwankt.

Kuoni (am Ufer).

Die Fluth geht drüber weg — Ich seh's nicht mehr.  
Doch halt', da ist es wieder! Kräftiglich  
Arbeitet sich der Wackre durch<sup>5</sup> die Brandung.

Seppi.

Des Landvogts Ketter kommen angesprengt.

1. Was (pour etwas) Menschliches, *quelque chose d'humain*, c.-à-d. un malheur, la mort. Schiller, *Guerre de trente ans*, liv. II: Wenn das Glück etwas Menschliches über ihn verhängen sollte, *si la fortune venait à décréter sa perte*. Cicéron: *Si quid mihi humanitus accidat*. C'est un euphémisme qu'on peut comparer avec la locution grecque *εὐκαίρως*.

2. Lassen, *laisser, omettre, ne pas faire*.

3. *Même de meilleurs hommes que moi n'imitent* (n'imiteraient) pas Tell.

4. Abstoßen, *pousser du rivage, s'éloigner*. — Geht drüber (pour bar-über) weg, *passe par-dessus*. Comp. acte II, sc. 2: Ein Nachen fährt draunter weg, *une nacelle passe dessous*. Acte IV, sc. 3: Mein Kees geht über dich hinweg.

5. Arbeitet sich durch, litt.: *se travaille à travers*, c.-à-d. passe à travers, à force de travail. Le verbe exprime ici à la fois et la manière dont l'action se fait et l'effet de cette action. De même sc. 2: Der Krieg brennt es nieder. Acte II, sc. 2: sich schlagend durch das deutsche Land.

Kuoni.

Weiß Gott! sie sind's! Das war Hülf' in der Noth.

Ein Trupp Vandenbergischer Reiter.

Erster Reiter.

Den Mörder gebt heraus, den Ihr verborgen!

Zweiter.

Des Wegs<sup>2</sup> kam er; umsonst verhehlt ihr ihn.

Kuoni und Kuobi.

Wen meint ihr, Reiter?

Erster Reiter (entdeckt den Mäcken).

Ha, was seh' ich! Teufel!

Werni (oben).

Ist's der im Mäcken, den ihr sucht? — Reit zu<sup>3</sup>!

Wenn ihr frisch beilegt, holt ihr ihn noch ein.

Zweiter.

Verwünscht! Er ist entwischt.

Erster (zum Hirten und Fischer).

Ihr habt ihn fortgeholfen<sup>4</sup>.

Ihr sollt uns büßen — Fallt in ihre Herde!

1. Dieu le sait (en effet), ce sont eux!

2. Des Wegs, par ce chemin. — Wen meint ihr, lit. : qui pensez-vous? de qui voulez-vous parler?

3. Reit (pour reitet) zu, poursuivez vivement; en avant. La préposition, comme dans zufahren, exprime l'idée de s'élaner en avant, de reprendre vivement un mouvement ralenti ou interrompu. — Beilegen, piquer des deus, en lat. subdere calcarea.

4. Fortgeholfen, aidé à s'éloigner. C'est un des avantages de la langue allemande de pouvoir joindre, pour ainsi dire, à toute espèce de verbe, des adverbes de mouvement qui expriment le but ou l'effet de l'attribut contenu dans le verbe. Plus haut: Schaß den Vierern im Hinüber, passe le brave homme de l'autre côté.

Die Hütte reißet ein, brennt und schlägt nieder!

(Allen fort).

Seppi (kürzt nach).

O meine Lämmer!

Kuoni (folgt).

Weh mir! meine Heerde!

Werni.

Die Wüthriche!

Kuodi (ringt die Hände).

Gerechtigkeit des Himmels,

Wann wird der Retter kommen diesem Lande?

(Folgt ihnen.)

### Zweite Scene.

(Zu Steinen<sup>1</sup> in Schwyz, eine Ende vor des Stauffachers Hauie an der Landstraße, zunächst bei der Brücke.)

Werner Stauffacher, Welffer von Luzern

(kommen im Gespräche.)

Welffer.

Ja, ja, Herr Stauffacher, wie ich Euch sagte,

Schwört nicht zu Destrreich<sup>2</sup>, wenn Ihr's könnt vermeiden!

1. Steinen, village à une lieue de Schwytz, non loin du lac de Lowerz.

2. Schwören zu ..., *prêter serment* à ... Selon l'opinion autrefois généralement admise, les habitants d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden formaient, de temps immémorial, des communautés indépendantes de tout seigneur et relevant directement de l'Empire qui les protégeait et faisait exercer la haute justice par des délégués. Mais il est aujourd'hui clairement établi, que ni Schwytz ni Unterwalden ne formaient, dans l'origine, des États constitués et indépendants; pendant longtemps ces pays ne comprirent qu'une faible partie de leur territoire actuel, et les libertés dont ils jouissaient se réduisaient à peu de chose. Uri seul, le plus ancien canton, était alors fief immédiat de l'Empire.

Halte fest am Reich und wacker, wie bisher!  
Gott schirme euch bei Eurer alten Freiheit!

(Drückt ihm herzlich die Hand und will gehen.)

Stauffacher.

bleibt doch, bis meine Wirthin' kommt — Ihr setz  
Mein Gast zu Schwyz, ich in Luzern der Cure.

Pfeiffer.

Viel Dank<sup>1</sup>! Muß heute Gersau<sup>2</sup> noch erreichen.  
— Was<sup>3</sup> Ihr auch Schweres mögt zu leiden haben  
Von Eurer Bdgte Geiz und Uebermuth,  
Tragt's in Geduld! Es kann sich ändern schnell;  
Ein andrer Kaiser kann ans Reich gelangen.  
Seid Ihr<sup>4</sup> erst Oesterreichs, seid Ihr's auf immer.

(Er geht ab. Stauffacher setzt sich kummervoll auf eine Bank unter  
der Linde. So findet ihn Gertrud, seine Frau, die sich neben ihn stellt,  
und ihn eine Zeit lang<sup>5</sup> schweigend betrachtet.)

Gertrud.

So ernst, mein Freund? Ich kenne dich nicht mehr.  
Schon viele Tage seh' ich's schweigend an,  
Wie finst'rer Trübßinn deine Stirne furcht.

1. Wirthin, *hôtesse, ménagère*, c.-à-d. épouse. Plus loin, Gertrude appelle son mari Gbewirth. Dans un contrat de vente de 1272 on lit: Gräfin Anna von Kyburg, Eberhard von Habsburgs eheliche Wirthin *hôtesse conjugale*.

2. Viel Dank, *grand merci* (lit. *beaucoup de remerciements*).  
— Muß p. ich muß.

3. Gersau, dans le canton de Schwytz, sur le lac des Quatre-Cantons, au pied du Rigi, formait jusqu'à la révolution de 1798 une petite république indépendante.

4. Was ihr ... *quoi que vous puissiez avoir à souffrir*.

5. Seid ihr erst ... *Une fois que vous appartenez à l'Autriche, vous lui appartenez pour toujours*. Pfeiffer qui donne à son ami cet avertissement, était de Lucerne, pays que Rodolphe de Habsbourg avait acquis à sa maison, en 1291, à prix d'argent.

6. Eine Zeit lang, lit. *un temps durant*, pendant quelques instants.

Auf deinem Herzen drückt ein still Gebrechen<sup>1</sup>.  
Vertrau' es mir; ich bin dein treues Weib  
Und meine Hälfte fordr' ich deines Grams.

(Stauffacher reicht ihr die Hand und schweigt.)

Was kann dein Herz bekennen, sag' es mir!  
Gefegnet ist dein Fleiß, dein Glücksstand blüht,  
Voll sind die Scheunen; und der Rinder Schaaren<sup>2</sup>,  
Der glatten Pferde<sup>3</sup> wohlgenährte Zucht  
Ist von den Bergen glücklich heimgelacht  
Zur Winterung<sup>4</sup> in den bequemen Ställen.  
— Da steht dein Haus, reich wie ein Edelitz;  
Von schönem Stammholz ist es neu gezimmert  
Und nach dem Richtmaß ordentlich gefügt;  
Von vielen Fenstern glänzt es wohnlich hell<sup>5</sup>;  
Mit bunten Wappenschildern ist's bemalt  
Und weisen Sprüchen, die der Wandersmann  
Verweilend liebt und ihren Sinn bewundert<sup>6</sup>.

1. Gebrechen, *chagrin, peine*, propr. *infirmité, défaut*, synonym. de Gebrechen, du vieux verbe brechen. Radical, brechen. Tschudi, au récit duquel est emprunté cet entretien entre Gertrude et Stauffacher, dit: Nun hätte sie (hätte sie) gern gewußt was im (ihm) doch gebreht (gebredet).

2. Le point et virgule qui dans la plupart des éditions se trouve après Schaaren, doit être porté après Scheunen.

3. Der glatten ... Zucht, périphrase poétique qui signifie littéralement la race bien nourrie des (de tes) chevaux au poil luisant.

4. Zur Winterung, pour l'hivernage, pour passer l'hiver dans les vallées.

5. Glänzt es wohnlich hell, litt. : par de nombreuses fenêtres ça brille habitablement et clairement, c.-à-d. de nombreuses fenêtres répandent une vive lumière qui rend cette habitation agréable. Comparez Muller, *Histoire des Suisses*, I, chap. 18 : "Als Gessler durch den Ort Steinen bei Stauffachers Hause vorbei ritt, und sah wie es, wo nicht steinern, von wohlgezimmerten Holz, nach eines reichen Landmanns Art, mit vielen Fenstern, mit Namen oder Sinnsprüchen bemalt, weitläufig und glänzend erbaut war." — Une lettre de la reine Agnès de 1318 prouve que les fenêtres en verre étaient déjà à cette époque en usage dans ce pays.

6. Et en admire le sens, au lieu de: et dont il admire le sens (und deren Sinn er bewundert). Ce changement de tournure, dans les phrases qui commencent par un relatif, est assez fréquent aussi en

Stauffacher.

Wohl! steht das Haus gezimmert und gefügt,  
Doch ach — es wankt der Grund, auf den wir bauten.

Gertrud.

Mein Werner, sage, wie verstehst du das?

Stauffacher.

Vor dieser Linde sah ich jüngst wie heut',  
Das schön Vollbrachte<sup>1</sup> freudig überdenkend;  
Da kam daher von Rüssnacht<sup>2</sup>, seiner Burg,  
Der Bogt mit seinen Reißigen<sup>3</sup> geritten.  
Vor diesem Hause hielt er wundernd an;  
Doch ich erhob mich schnell; und unterwürfig,  
Wie sich's gebührt, trat ich dem Herrn entgegen,  
Der uns des Kaisers richterliche Macht  
Vorstellt im Lande. Weßten ist das Haus?  
Fragt' er bößmeinend, denn er wußt' es wohl.  
Doch schnell besonnen ich entgegn'<sup>4</sup> ihm so :

grec et chez les poètes latins. La maison de Stauffacher est remplacée maintenant par une chapelle, appelée la *chapelle de la croix*, bâtie en 1400. Du reste, on rencontre aujourd'hui encore, dans plusieurs cantons de la Suisse, chez les campagnards aisés, des maisons peintes comme celle que le poète décrit ici.

1. Wohl, sans doute.

2. Das schön Vollbrachte ..., repassant dans mon esprit avec joie la chose bien achevée; c.-à-d. contemplant avec satisfaction l'œuvre menée à bonne fin.

3. Rüssnacht. On voit encore les ruines de ce château de Gessler, près du bourg de Küssnacht, dans le canton de Schwytz, sur le lac des Quatre-Cantons.

4. Der Reißige (de reifen), désigne proprement un homme équipé pour un voyage, pour une expédition; dans l'acception usuelle il s'entend d'un cavalier monté. C'est de reifen que dérive le français rêse, dans cette expression, droit de rêse, c.-à-d. droit de chevauchée.

5. Ich entgegne, tournure poétique pour entgegne ich. — Gutes, sous-ent. Haus. Tschudi fait dire à Stauffacher : Herr, das Haus ist mein Herr des Rünigs, und über, und min Lehen.

Dies Haus, Herr Vogt, ist meines Herrn des Kaisers  
Und Cures, und mein Leben — Da versetzt er :  
„ Ich bin Regent im Land an Kaisers Statt,  
Und will nicht, daß der Mauer Häuser baue  
Auf seine eigne Hand<sup>1</sup>, und also frei  
Sinleb<sup>2</sup>, als ob er Herr wär' in dem Lande;  
Ich werd' mich unterstehn, Euch das zu wehren.“  
Dies sagend ritt er trutziglich<sup>3</sup> von dannen;  
Ich aber blieb mit kummervoller Seele,  
Das Wort bedenkend, das der Böse sprach.

Gertrud.

Mein lieber Herr und Ghemirth<sup>4</sup>! Magst du  
Ein redlich Wort von deinem Weib vernehmen?  
Des edeln Iberg's Tochter rühm' ich mich<sup>5</sup>,  
Des vielerfahrenen Manns. Wir Schwestern<sup>6</sup> saßen,  
Die Wolle spinnend, in den langen Nächten,  
Wenn bei dem Vater sich des Volkes Häupter  
Versammelten, die Pergamente<sup>6</sup> lasen  
Der alten Kaiser, und des Landes Wohl  
Bedenken in vernünftigen Gespräch.

1. Auf seine eigne Hand, *de son chef, de son propre mouvement.*  
— Sinleben, *vivre sans s'inquiéter de rien, vivre dans une insouciance heureuse.*

2. Trutziglich, *torra tuens*, Virg.; ὑπόδρα ἰδών, Hom. „Das Weib fürcht' ich, nicht deiner Blide Trutz.“ *Fiancée de Messine.*

3. Ghemirth. Voir p. 23, note 1.

4. Rühm' ich mich. C'est ainsi que parlent les personnages dans Homère :

Ἱεραγῶ θυγάτηρ μὲν ἀγαθοῦ εὐχομαι εἶναι,  
ἥρωος πολυπείρου.

Schiller, sans doute, avait ici en vue Conrad d'Abenberg, landammann de Schwytz, en 1311.

5. Wir Schwestern, *nous sœurs*, c.-à-d. mes sœurs et moi.

6. Die Pergamente, *les chartes, les lettres de franchises*, que chaque empereur, à son avènement, avait coutume de confirmer. Voyez acte II, sc. 2.

Aufmerkend hört' ich da manch kluges Wort,  
Was<sup>1</sup> der Verstand'ge denkt, der Gute wünscht,  
Und still im Herzen hab' ich mir's bewahrt.  
So höre denn und acht' auf meine Rede!  
Denn was dich preßte, steh', das wußt' ich längst.  
— Dir grollt der Landvogt, möchte gern dir schaden;  
Denn du bist ihm ein Hinderniß, daß sich  
Der Schwyger nicht dem neuen Fürstenhaus<sup>2</sup>  
Will unterwerfen, sondern treu und fest  
Beim Reich beharren, wie die würdigen  
Altvordern<sup>3</sup> es gehalten und gethan. —  
Ist's nicht so, Werner? Sag' es, wenn ich lüge!

Stauffacher.

So ist's; das ist des Geflers Stoll auf mich.

Gertrud.

Er ist dir neidisch, weil du glücklich wohnst.  
Ein freier Mann auf deinem eignen Erbe  
— Denn er hat keins. Vom Kaiser selbst und Reich  
Trägst du dieß Haus zu Lehn; du darfst es zeigen,  
So gut der Reichsfürst seine Länder zeigt:  
Denn über dir erkennst du keinen Herrn,  
Als nur den Höchsten<sup>4</sup> in der Christenheit —  
Er ist ein jüngerer<sup>5</sup> Sohn nur seines Hauses;  
Nichts nennt er sein als seinen Rittermantel;

1. Was. Répétez: ich hörte (was).

2. Dem neuen Fürstenhaus, à la maison de Habsbourg, parvenue au trône impérial en 1273.

3. Altvordern, ancêtres, synonyme de Vorfahren.

4. Den Höchsten, le plus haut, le plus puissant de toute la chrétienté, c.-à-d. l'empereur d'Allemagne, l'héritier et le successeur de Charlemagne.

5. Jüngerer Sohn, (fils) cadet. Jean de Muller suppose que les bailles Landenberg et Gessler, qui ne possédaient pas de châteaux en propre, n'étaient que des cadets de famille.

Drum steht er jedes Niedermannes Glück  
Mit schelen Augen gift'ger Mißgunst an.  
Dir hat er längst den Untergang geschworen —  
Noch stehst du unverfehrt. — Willst du erwarten,  
Bis er die böse Lust an dir gebüßt?  
Der kluge Mann baut vor.

Stauffacher.

Was ist zu thun?

Gertrud (tritt näher).

So höre meinen Rath! Du weißt, wie hier  
Zu Schwoyz sich alle Redlichen beklagen  
Ob' dieses Landvogts Geiz und Wütherei.  
So zweifle nicht, daß sie dort drüben<sup>3</sup> auch  
In Unterwalden und im Urner-Land  
Des Dranges müd' sind und des harten Jochs —  
Denn wie der Gessler hier, so schafft es<sup>4</sup> frech  
Der Landenberger<sup>5</sup> drüben überm See —  
Es kommt kein Fischerkahn zu uns herüber,  
Der nicht ein neues Unheil und Gewalt-  
Beginnen<sup>6</sup> von den Vögten uns verkündet.

1. Bis er... gebüßt (hat)? *Jusqu'à ce qu'il ait satisfait sur toi ses méchantes intentions?*

2. Ob, vieux pour über, au sujet de.

3. Drüben (darüber), de l'autre côté du lac, là-bas. Plus loin: drüben überm See. — Urner-Land, pays des Uraniens, pays d'Uri.

4. Schafft es frech, fait la chose insolemment, agit, gouverne avec insolence. Même idiotisme plus loin: die es redlich meinen, qui le pensent bien; qui sont bien intentionnés. Scène 4: Es ist ohne Briviel, wie sie's treiben, comme ils mènent la chose; comme ils se conduisent.

5. Der Landenberger, familier et populaire p. Landenberg, comme plus haut (scène 1), Der Attinghäuser p. Attinghausen. Et act. V, sc. 1, die Brunederin, Berthe de Bruneck.

6. Gewaltbeginnen, entreprise violente. Schiller se permet souvent

Drum thät' <sup>1</sup> es gut, daß eurer etliche,  
Die's redlich meinen, still zu Rathe gungen<sup>2</sup>,  
Wie man des Drucks sich möcht' erledigen;  
So acht' ich wohl<sup>3</sup>, Gott würd' euch nicht verlassen  
Und der gerechten Sache gnädig sein —  
Hast du in Uri keinen Gastfreund, sprich,  
Dem du dein Herz magst redlich offenbaren?

Stauffacher.

Der wackern Männer kenn' ich viele dort,  
Und angesehen große Herrenleute<sup>4</sup>,  
Die mir geheim<sup>5</sup> sind und gar wohl vertraut.

(Er sieht auf.)

Frau, welchen Sturm gefährlicher Gedanken  
Wachst du mir in der stillen Brust! Mein Innerstes  
Kehrst du an's Licht des Tages mir entgegen<sup>6</sup>,  
Und, was ich mir zu denken still verbot,

de partager entre deux vers les deux parties d'un substantif composé.  
*Macbeth*, acte V, sc. 5 :

Ich will sechten  
Was mir das Fleisch von allen Knochen ab-  
gehakt ist.

1. Thät' es gut, *il serait bien, il serait bon.* — Eurer etliche, *quelques-uns de vous.* Dans cette tournure, le génitif du pronom personnel ou le génitif du substantif se place presque toujours avant le nom de nombre partitif. Acte IV, sc. 1: der Diener einer. Voyez une note, acte III, sc. 3.

2. Zu Rathe gehen, *aller à conseil*; c.-à-d. se réunir pour délibérer.

3. So acht' ich wohl, *de cette manière je pense bien que Dieu ne nous abandonnerait pas.* "So würd' ich (Guch) Gott one Zweifel nit verlassen." Tschudi.

4. Herrenleute, *gens riches, gens de bonne condition*, sans qu'ils fussent précisément nobles. À l'aisance se joignait chez eux la bien-saisance. Le terme est populaire.

5. Geheim, *intime*, sens qui a vieilli. Tschudi: "ich kenn' allda fürneme Herrenlüt, sie mir insunders geheim."

6. Litt.: Tu tournes mon intérieur à la lumière du jour en face de moi; c.-à-d. tu me découvres à moi-même mes pensées les plus intimes.

Du sprichst's mit leichter Junge festlich aus.  
— Hast du auch wohl bedacht, was du mir räthst?  
Die wilde Zwietracht und den Klang der Waffen  
Kufft du in dieses friedgewohnte Thal —  
Wir wagten es<sup>1</sup>, ein schwaches Volk der Hirten,  
In Kampf zu gehen mit dem Herrn der Welt?  
Der gute Schein<sup>2</sup> nur ist's, worauf sie warten,  
Um loszulassen auf dieß arme Land  
Die wilden Horden ihrer Kriegesmacht,  
Darin zu schalten mit des Siegers Rechten,  
Und unterm Schein gerechter Züchtigung  
Die alten Freiheitsbriefe zu vertilgen.

Gertrud.

Ihr seht auch Männer, wisset eure Art  
Zu führen; und dem Muthigen hilft Gott<sup>3</sup>!

Stauffacher.

O Weib! Ein furchtbar wüthend Schreckniß ist  
Der Krieg; die Herde schlägt er und den Hirten.

Gertrud.

Ertragen muß man, was der Himmel sendet;  
Unbilliges erträgt kein edles Herz.

1. Wir wagten (imp. subj.) es, nous osertons cela, savoir, d'entrer en lutte avec le maître du monde. Très-souvent le pronom es résume et annonce une proposition complémentaire. Comp. sc. 4<sup>e</sup> Wir sind's gewohnt, daß man uns gut begegnet.

2. Der gute Schein, la bonne apparence, un prétexte. « Si . . le peuple se fût soulevé (contre les vexations des baillis), le roi Albert aurait sans aucun doute anéanti les libertés de la Suisse, sous le prétexte d'une juste punition. » Muller, liv. I, ch. 18.

3. Dem Muthigen hilft Gott. C'est, en termes plus religieux, l'ancien adage: *Audaces fortuna juvat*, Virg. *Audentes forsque deusque juvat*, Ovid.

Stauffacher.

Dies Haus erfreut dich, das wir neu erbauten,  
Der Krieg, der ungeheure<sup>1</sup>, brennt es nieder<sup>2</sup>.

Gertrud.

Wißt' ich<sup>3</sup> mein Herz an zeitlich Gut gefesselt,  
Den Brand würf' ich hinein mit eigner Hand.

Stauffacher.

Du glaubst an Menschlichkeit! Es schont der Krieg  
Auch nicht das zarte Kindlein in der Wiege.

Gertrud.

Die Unschuld hat im Himmel einen Freund!  
— Sieh' vorwärts, Werner, und nicht hinter dich!

Stauffacher.

Wir Männer können tapfer fechtend sterben;  
Welch Schicksal aber wird das eure sein?

Gertrud.

Die letzte Wahl<sup>4</sup> steht auch dem Schwächsten offen;  
Ein Sprung von dieser Brücke macht mich frei.

Stauffacher (stürzt in ihre Arme).

Wer solch ein Herz an seinen Busen drückt,  
Der kann für Herd und Hof<sup>5</sup> mit Breuden fechten,

1. Der ungeheure, *l'atroce, la terrible guerre*. Ordinairement cet adjectif a le sens de *monstrueux, prodigieux, énorme*, et marque tout ce qui étonne ou effraie par sa grandeur et ses formes.

2. Brennt es nieder, *la brûle en bas*; c.-à-d. la réduit en cendres. Voy. p. 20, note 5.

3. Wüßte ich, pour wenn ich wüßte.

4. Die letzte Wahl, *le dernier choix, une dernière ressource* (celle de mourir), *reste ouvert même au plus faible*.

5. Für: Herd und Hof, litt. : *pour son foyer et sa cour* (c.-à-d. pour tout ce qui lui est cher), expression consacrée, qui répond au latin : *pro aris et focis*. Dans ces sortes de locutions populaires, l'allemand

Und keines Königs Heermacht fürchtet er —  
 Nach Uri fahr' <sup>1</sup> ich stehndes Fußes gleich.  
 Dort lebt ein Gastfreund mir, Herr Walther Fürst,  
 Der über diese Zeiten denkt wie ich.  
 Auch sind' ich dort den edeln Bannerherrn  
 Von Attinghaus — obgleich von hohem Stamm,  
 Liebt er das Volk und ehrt die alten Sitten.  
 Mit ihnen beiden pfleg' ich Rath's <sup>2</sup>, wie man  
 Der Landesfeinde muthig sich erwehrt —  
 Leb' wohl — und weil ich fern bin, führe du  
 Mit klugem Sinn das Regiment des Hauses —  
 Dem Pilger, der zum Gotteshause wallt,  
 Dem frommen Mönch, der für sein Kloster sammelt,  
 Gib reichlich und entlaß' ihn wohl gepflegt!  
 Stauffachers Haus verbirgt sich nicht. Zu äußerst  
 Nur offenen Heerweg <sup>3</sup> steht's, ein wirthlich Dach  
 Für alle Wandrer, die des Weges fahren <sup>4</sup>.

(Indem sie nach dem Hintergrund abgehen, tritt Wilhelm Tell mit Baumgarten  
 vorn auf die Scene.)

recherche presque toujours <sup>1</sup>allitération ou la rime. — Mit Freuden,  
 avec joie, au singulier; car les substantifs féminins se déclinaient  
 aussi au singulier anciennement. Il reste des traces de cette déclinaison  
 dans un petit nombre de substantifs précédés d'une préposition  
 sans article, tels que : in Gnaben, auf Erden, zu Gunsten. Schiller a  
 dit, même avec l'article, acte II, sc. 2 : an das Licht der Sonnen, pour  
 der Sonne. Et dans *la Pucelle* : Zerstreuet euch, ihr Lämmer auf der Hei-  
 den, pour Heide. Et Goethe : Köstlein, Köstlein, Köstlein roth, Köstlein auf  
 der Heiden.

1. Nach Uri fahre ich, *je m'embarque pour Uri*. Stehendes Fußes, *de ce pas*. Cette façon de parler n'est pas sans analogie avec le latin *statim*, qui vient de *stare*. REGNIER.

2. Rath's ou Rath pflegen, *délibérer*; litt. *s'occuper de conseil*.

3. Heerweg, *grande route*; proprement *route d'armée*.

4. Die des Weges fahren. Ici *fahren* est pris dans le sens populaire de  
 ziehen, reisen. De même sc. 4 : Die über Melkabszeli nach Welschland  
 jagen. Et sc. 1 : Wir fahren zu Berg.

Tell (zu Baumgarten).

Ihr habt jetzt meiner weiter nicht vonnöthen.  
Zu jenem Hause gehet ein; dort wohnt  
Der Stauffacher, ein Vater der Bedrängten.  
— Doch seht, da ist er selber — Folgt mir, kommt!  
(Gehen auf ihn zu; die Scene verwandelt sich.)

Dritte Scene.

Oeffentlicher Platz bei Altdorf<sup>1</sup>.

Auf einer Anhöhe im Hintergrund steht man eine Weste bauen, welche schon so weit gediehen<sup>2</sup>, daß sich die Form des Ganzen darstellt. Die hintere Seite ist fertig; an der vordern wird eben<sup>3</sup> gebaut, das Gerüste steht noch, an welchem die Werkleute auf und nieder steigen; auf dem höchsten Dache<sup>4</sup> hängt der Schieferdecker. — Alles ist in Bewegung und Arbeit.

Frohnvogt, Meister Steinmeg. Gefellen und  
Handlanger.

Frohnvogt<sup>5</sup>

(mit dem Stabe, treibt die Arbeiter).

Nicht lang gefeiert<sup>6</sup>, frisch! Die Mauersteine

1. Altdorf à un quart de lieue du lac des Quatre-Cantons, au pied du Bannberg (voy. acte III, sc. 3), est le chef-lieu du canton d'Uri. Ce bourg est connu depuis 744. On y voit aujourd'hui une fontaine à l'endroit où était, dit-on, le tilleul contre lequel on plaça le fils de Tell, quand son père abattit la pomme de dessus sa tête.

2. Gebeihen, propr. prospérer, réussir; puis, par extension, être avancé.

3. Eben, dans ce moment même, précisément.

4. Auf dem höchsten Dach, in summo tecto.

5. Frohnvogt, piqueur de la corvée.

6. Nicht lang gefeiert! non longtemps chômé! ne vous reposez pas si longtemps! Cette manière d'exprimer l'impératif par le participe passé, donne au commandement plus d'énergie. On suppose la chose que l'on ordonne déjà accomplie. Même tournure au vers suivant: Den Mörtel zugefahren! et dans la phrase: die Mauersteine herbei! Ici l'adverbe remplace un verbe au participe (herbeigefahren).

Herbei! Den Kalk, den Mürtel zugefahren,  
Wenn der Herr Landvogt kommt, daß er das Werk  
Gewachsen<sup>1</sup> sieht! — Das schlendert<sup>2</sup> wie die Schnecken.

(Zu zwei Handlangern, welche tragen.)

Heißt das geladen<sup>3</sup>? Gleich das Doppelte!  
Wie die Tagelöhne ihre Pflicht bestehlen!

Erster Gesell.

Das ist doch hart, daß wir die Steine selbst  
Zu unserm Zwing<sup>4</sup> und Kerker sollen fahren!

Frohnvogt.

Was murret Ihr? Das ist ein schlechtes Volk,  
Zu nichts anständig<sup>5</sup>, als das Vieh zu melken,  
Und faul herum zu schlendern auf den Bergen.

Alter Mann (ruft aus).

Ich kann nicht mehr.

Frohnvogt (schüttelt ihn).

Friß, Alter, an die Arbeit!

1. Gewachsen, *lit. cru, accru, c.-à-d. avancé. TITE-LIVE: Opus opinione celerius creverat.*

2. Das schlendert, *ça se traîne, ça va lentement, pour: ils vont lentement. Camp de Wallenstein: Das fürchtet sich vor den engen Stuben, ça a peur des chambres étroites. Même pièce: Nun, nun, das muß der Kaiser ernähren. Dans ce dernier exemple, ce qui est plus rare, das forme le régime.*

3. Heißt das geladen? *cela s'appelle-t-il chargé? appelle-t-on cela charger, une charge? Comme ces voleurs-de-leur-journée (ces fau-néants volent leur devoir! c.-à-d. dérobent une partie du temps qu'ils doivent consacrer au travail.*

4. Zwing (Zwing) signifie, comme Zwingen, donjon, prison fortifiée. Le verbe zwingen, contraindre, s'écrit, dans l'ancien haut allemand *zwingan, ihwingen. REENTEN.*

5. Bon à rien. Anständig, habillé, synonyme de *geklärt, brauchbar.*

Erster Gesell.

Habt Ihr denn gar kein Eingeweid<sup>1</sup>, daß Ihr  
Den Greis, der kaum sich selber schleppen kann,  
Zum harten Frohndienst treibt?

Meister Steinmetz und Gesellen.

's ist himmelschreiend<sup>2</sup>!

Frohndiener.

Sorgt ihr für euch<sup>3</sup>; ich thu', was meines Amts.

Zweiter Gesell.

Frohndiener, wie wird die Beste denn sich nennen,  
Die wir da bau'n?

Frohndiener.

Zwing Uri<sup>4</sup> soll sie heißen;  
Denn unter dieses Joch wird man euch beugen.

Gesellen.

Zwing Uri!

Frohndiener.

Nun, was gib't d'abei zu lachen?

Zweiter Gesell.

Mit diesem Häuslein wollt ihr Uri zwingen?

Erster Gesell.

Laß seh'n<sup>5</sup>, wie viel man solcher Maulwurfsbaufen

1. Eingeweide, nom collectif, exprime, comme entrailles en fran-  
ais, ονδάρυον en grec, le sentiment d'humanité, de compassion.

2. Cela crie au ciel, c.-à-d. cela crie vengeance.

3. Soignez pour vous (mêlez-vous de vos affaires); je fais ce qui  
est de ma charge (mon devoir). Acte III, sc. 3: Wir thun was unser  
mts.

4. Zwing Uri, servitude d'Uri. Cette forteresse, dit Tschudi, était  
bâtie dans le voisinage d'Altdorf, sur une petite colline appelée So-  
lothurm.

5. Laß (laßt) sehen, voyons; comme six vers plus bas, laßt uns  
weiter gehen, allons plus loin.

Muß über 'nander setzen, bis ein Berg  
Drauß wird wie der geringste nur in Uri!

(Großvogt geht nach dem Hintergrund.)

Meister Steinmeg.

Den Hammer werf' ich in den tiefsten See,  
Der mir gebient bei diesem Fluchgebäude!

Tell und Stauffacher kommen

Stauffacher.

O hätt' ich nie gelebt, um das zu schauen !

Tell.

Hier ist nicht gut sein. Laßt uns weiter gehn!

Stauffacher.

Bin ich zu Uri in der Freiheit Land?

Meister Steinmeg.

O Herr, wenn Ihr die Keller erst gesehn  
Unter den Thürmen! Ja, wer die bewohnt,  
Der wird den Hahn nicht fürder' krähen hören.

Stauffacher

O Gott!

Steinmeg.

Seht diese Flanken, dieie Strebepfeiler,  
Die stehn, wie für die Ewigkeit gebaut!

Tell.

Was Hände bauten, können Hände stürzen.

(Nach den Bergen zeigend.)

Das Haus der Freiheit hat uns Gott gegründet.

1. Fürder et fürderhin, populaires pour jenerhin, désormais.

(Man hört eine Trommel; es kommen Leute, die einen Hut auf einer Stange tragen, ein Ausrufer folgt ihnen, Weiber und Kinder bringen tumultuarisch nach.)

Erster Gefell.

Was will' die Trommel? Gebet Acht!

Meister Steinweg.

Was für

Ein Faschnachtsaufzug<sup>2</sup>, und was soll der Hut?

Ausrufer.

In des Kaisers Namen! Höret!

Gefellen.

Still doch! Höret!

Ausrufer.

Ihr sehet diesen Hut, Männer von Uri!  
Aufsrichten wird man ihn auf hoher Säule,  
Mitten in Altdorf, an dem höchsten Ort,  
Und dieses ist des Landvogts Will' und Meinung:  
Dem Hut soll gleiche Ehre wie ihm selbst geschēh'n.  
Man soll ihn mit gebognem Knie und mit  
Entblößtem Haupt verehren — Daran will  
Der König die Gehorsamen erkennen.  
Verfallen ist mit seinem Leib und Gut  
Dem Könige<sup>3</sup>, wer das Gebot verachtet.

(Das Volk lacht laut auf, die Trommel wird gerührt, sie gehen vorüber.)

1. Was will, et, au vers suivant, was soll, *que veut? que doit?*  
c.-à-d. que signifie? que veut dire?

2. Was für ein... *Quelle mascarade?* Faschnachtsaufzug, forme dialectique pour Faschnachtsaufzug, de Faschnacht, *carnaval*, proprement, *nuit de jeûne*, c.-à-d. la nuit qui précède le mercredi des Cendres.

3. Dem Könige..., *il appartient* (appartiendra) *corps et biens à l'Empereur, celui qui méprise* (méprisera) *l'ordre. Dem Könige, au roi de Rome, c.-à-d. à l'Empereur.*

Erster Gesell.

Welch neues Unerhörtes<sup>1</sup> hat der Vogt  
Sich ausgefonnen<sup>2</sup> Wir 'nen Gut verehren!  
Sagt! Hat man je vernommen von bergleichen<sup>3</sup>?

Meister Steinmez.

Wir unsre Kniee beugen einem Gut!  
Lreibt er<sup>4</sup> sein Spiel mit ernsthaft würd'gen Leuten?

Erster Gesell.

Wär's<sup>5</sup> noch die kaiserliche Kron'! So ist's  
Der Gut von Oesterreich; ich sah ihn hangen  
Ueber dem Thron, wo man die Lehen gibt<sup>6</sup>!

Meister Steinmez.

Der Gut von Oesterreich! Gebt Acht, es ist  
Ein Fallstrick, uns an Oestreich zu verrathen!

Gefellen.

Kein Ehrenmann wird sich der Schmach bequemen.

1. Unerhörtes, chose inouïe. En allemand, tous les adjectifs et participes, au neutre, peuvent être employés substantivement; tandis qu'en français, où le genre neutre ne se distingue pas du masculin, cet usage est restreint à un petit nombre de cas, comme p. ex. dans: le beau, l'infini, le vrai, etc. Sc. 4: Im ewig Finstern, dans d'éternelles ténèbres. Voy. plus haut, p. 25, Das schön Vollbrachte.

2. Ausgefonnen, excogitavit.

3. Von bergleichen, a-t-on jamais entendu parler de rien de pareil? Bergleichen est un adjectif indéclinable composé de gleich, égal, pareil, semblable, et de l'article.

4. Mène-t-il son jeu avec...? se joue-t-il de...?

5. Encore si c'était la couronne impériale! mais les choses étant ainsi, c'est (mais, vous voyez, c'est) le chapeau d'Autriche. Le chapeau ducal de l'Autriche était placé au milieu d'une couronne ornée de douze grandes perles et surmontée d'un globe.

6. Où l'on donne les fiefs, l'investiture des fiefs, et par suite, où l'on reçoit l'hommage. Comp. acte II, sc. 1: Um hinzugehn vor diesen neuen Lehenhof, und meine ehlen Güter... von Oestreich zu empfangen.

Meister Steinmey.

Kommt, laßt uns mit den andern Abred' nehmen!<sup>1</sup>

(Sie gehen nach der Kiste.)

Tell (zum Stauffacher).

Ihr wißet nun Bescheid<sup>2</sup>. Lebt wohl, Herr Werner!

Stauffacher.

Wo wollt Ihr hin? O, eilt nicht so von dannen!

Tell.

Mein Haus entbehrt des Vaters. Lebet wohl!

Stauffacher.

Mir ist das Herz so voll, mit Euch zu reden<sup>3</sup>.

Tell.

Das schwere Herz wird nicht durch Worte leicht.

Stauffacher.

Doch köunten Worte uns zu Thaten führen.

Tell.

Die einz'ge That ist jetzt Geduld und Schweigen.

Stauffacher.

Soll man ertragen, was unleidlich ist?

Tell.

Die schnellen Herrscher<sup>4</sup> sind's, die kurz regieren.

— Wenn sich der Föhn erhebt aus seinen Schlünden,

1. Abrede nehmen, se concerter.

2. Bescheid (information) wissen, être au fait, savoir d quoi s'en tenir.

3. Zu reden. Tradulsez :

\*H λήν κραδίη έμολ άχθεται, ώςτε φάσαι σοι...

4. Die schnellen Herrscher, les mattres prompts, violents.

Löscht man die Feuer aus, die Schiffe suchen  
Eilends den Hafen, und der mächt'ge Geist<sup>1</sup>  
Geht ohne Schaden spurlos über die Erde.  
Ein jeder lebe still bei sich daheim;  
Dem Friedlichen gewährt man gern den Frieden.

Stauffacher.

Meint Ihr?

TeII.

Die Schlange sticht nicht ungereizt  
Sie werden endlich doch von selbst ermüden,  
Wenn sie die Lande ruhig bleiben seh'n.

Stauffacher.

Wir könnten viel, wenn wir zusammen ständen.

TeII.

Beim Schiffbruch hilft der Einzelne sich leichter.

Stauffacher.

So kalt verlaßt Ihr die gemeine Sache?

TeII.

Ein jeder zählt nur sicher auf sich selbst.

Stauffacher.

Verbunden werden auch die Schwachen mächtig.

TeII.

Der Starke ist am mächtigsten allein<sup>2</sup>.

Stauffacher.

So kann das Vaterland auf Euch nicht zählen,  
Wenn es verzweiflungsvoll zur Nothwehr greift<sup>3</sup>?

1. Der mächtige Geist, *le puissant esprit, le puissant souffle.*

2. Allein. Traduisez :

*Oloç γὰρ ὧν, ἀπιοτό; ἐστιν ἀγαθόç.*

3. Zur Nothwehr greift, *se décide à la résistance, prend le parti*

Tell (gibt ihm die Hand).

Der Tell holt ein verlornes Lamm vom Abgrund.  
Und sollte seinen Freunden sich entziehen?<sup>1</sup>  
Doch was Ihr thut<sup>2</sup>, laßt mich aus Eurem Rath!  
Ich kann nicht lange prüfen oder wählen;  
Bedürft Ihr meiner zur bestimmten That,  
Dann ruft den Tell! Es soll an mir nicht fehlen<sup>3</sup>.

(Gehen ab zu verschiedenen Seiten. Ein plötzlicher Auflauf entsteht um das Gerüste.)

Meister Stelmehz (eilt hin).

Was gibt's?

Erster Gesell (kommt vor, rufend)

Der Schieferbedeckter ist vom Dach gestürzt.

Bertha (läuft herein). Befolge.

Ist er zerschmettert? Rennet<sup>4</sup>, rettet, helft —  
Wenn Hülfe möglich, rettet, hier ist Gold —

(Wirst ihr Geschmeide unter das Volk.)

*de résister. C'est une métaphore empruntée de la locution zu den Waffen greifen, prendre les armes. Greifen signifie proprement étendre la main... porter la main à... REGNIER.*

1. Sich entziehen, se dérober, faire défaut.

2. Was Ihr (auch) thut, quoi que vous fassiez. Sc. 4 : Wie schwer sie (auch) war, quelque sévère qu'elle (la peine) fût.

3. Je ne vous manquerai pas. Litt., il ne doit pas y avoir de manque en moi, c.-à-d. en ce qui me concerne. Sollen et Wollen s'emploient souvent comme verbes auxiliaires marquant le futur. — En terminant son entretien avec Stauffacher, Tell parle en vers à rimes croisées. C'est un moyen oratoire que Schiller emploie, à l'exemple de Shakspeare, pour faire ressortir la péroraison par un ton plus solennel et une intonation cadencée. Souvent, pour augmenter l'effet de cette tournure, Schiller cherche à faire tomber la rime sur des mots formant une antithèse, comme ici : Rath et That. Du reste, tel notre héros se peint ici lui-même, tel il paraît dans toute la pièce, c.-à-d. homme d'action, prompt à exécuter ce qu'il a une fois résolu; mais aimant peu délibérer. Aussi ne se trouve-t-il pas au nombre des conjurés du Rütli.

4. Rennet (quelques éditions donnent rettet), rettet, helft. Dans la chanson de la Cloche on lit : Allez rennet, rettet, flüchtet.

Meister.

Mit eurem Golde — Alles ist euch feil  
Um Gold! Wenn ihr den Vater von den Kindern  
Gerissen und den Mann von seinem Weibe,  
Und Jammer habt gebracht über die Welt,  
Denkt ihr's mit Golde zu vergüten — Geh! —  
Wir waren frohe Menschen, eh' ihr kamt;  
Mit euch ist die Verzweiflung eingezogen.

Bertha

(zu dem Frohnvogt, der zurückkommt).

Lebt er?

(Frohnvogt gibt ein Zeichen des Gegentheils<sup>1</sup>).

O unglücksel'ges Schloß, mit Flüchen  
Erbaut, und Flüche werden dich bewohnen!

(Geh ab.)

Vierte Scene.

(Walther Fürst's Wohnung<sup>2</sup>.)

Walther Fürst und Arnold vom Melchthal

treten zugleich ein von verschiedenen Seiten.

Melchthal.

Herr Walther Fürst —

Walther Fürst.

Wenn man uns überraschte!

Bleibt, wo Ihr seid. Wir sind umringt von Schwärmen.

Melchthal.

Bringt Ihr mir nichts von Unterwalben? nichts

1. *Un signe du contraire*, c.-à-d. un signe négatif.

2. Wohnung. Au village d'Attinghausen.

Von meinem Vater? Nicht ertrag' ich's länger.  
Als ein Gefangner müßig hier zu liegen.  
Was hab' ich denn so Sträfliches gethan,  
Um mich gleich einem Mörder zu verbergen?  
Dem frechen Buben, der die Ochsen mir,  
Das treffliche Gespann, vor meinen Augen  
Weg wollte treiben auf des Vogts Geheiß,  
Hab' ich den Finger mit dem Stab gebrochen<sup>1</sup>.

Walther Fürst.

Ihr seid zu rasch. Der Bube war des Vogts;  
Von Eurer Obrigkeit<sup>2</sup> war er gesendet.  
Ihr wart in Straf' gefallen, mußtet Euch,  
Wie schwer sie war, der Buße schweigend fügen<sup>3</sup>.

Melchtal.

Ertragen sollt' ich die leichtfert'ge Rede  
Des Unverschämten: „Wenn der Bauer Brod  
Wollt' essen, müß' er selbst am Pfluge zieh'n<sup>4</sup>!“  
In die Seele schnitt mir's<sup>5</sup>, als der Bub' die Ochsen,  
Die schönen Thiere, von dem Pfluge spannte;  
Dumpf brüllten sie, als<sup>6</sup> hätten sie Gefühl

1. Gebrochen, rompu, brisé, terme emprunté à Tschudi. — Des Vogts, de Landenberg.

2. Von Eurer Obrigkeit, par votre supérieur. L'abstrait pour le concret.

3. Euch... der Buße fügen, vous accommoder, vous soumettre à l'amende. Sc. 3: Sich der Schmach bequemen.

4. Möge er ... zieh'n, qu'il pourrait traîner. Discours indirect. Tschudi: « Die Puren (Bauern) sölltind (sollten) den Pflug selbs (selbst) ziehen.

5. Litt., ça me coupa dans l'âme, lorsque... c.-à-d. cela me déchira l'âme de voir que...

6. Als, comme si; als ob sie hätten. Le verbe prend la place de la conjonction supprimée ob.

Der Ungebühr, und stießen mit den Hörnern<sup>1</sup>;  
Da übernahm mich der gerechte Zorn,  
Und, meiner selbst nicht Herr, schlug ich den Boten.

Walther Fürst.

O, kaum bezwingen wir<sup>2</sup> das eigne Herz;  
Wie soll die rasche Jugend sich bezähmen!

Melchthal.

Mich jammert nur der Vater — Er bedarf  
So sehr der Pflege, und sein Sohn ist fern.  
Der Vogt ist ihm gehässig<sup>3</sup>, weil er stets  
Für Recht und Freiheit reblich hat gestritten.  
Drum werden sie den alten Mann bedrängen,  
Und niemand ist, der ihn vor Unglücks<sup>4</sup> schütze.  
— Werde mit mir<sup>5</sup>, was will, ich muß hinüber.

Walther Fürst.

Erwartet nur und faßt Euch in Geduld<sup>6</sup>,  
Bis Nachricht uns herüber kommt vom Walde<sup>7</sup>.  
— Ich höre klopfen, geht — Vielleicht ein Bote  
Vom Landvogt — Geht hinein — Ihr seid in Uri

1. Ces beaux vers rappellent le deuil du taureau dans Virgile (*Géorgiques*, III, 517, suiv.) :

It tristis arator,  
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum.

2. Wir, nous autres vieillards.

3. Gehässig, pris dans le sens actif, hostile, gardant rancune, est populaire.

4. Der Unglücks schütze, qui le protège de l'injure. C'est ainsi que dans Homère Priam dit, en parlant du père d'Achille : Καὶ μὲν ποῦ καὶνον περὶ αὐτῶν ἀμφὶς ἄνθρωπος τείρονος κ. τ. λ.

5. Arrive de moi ce qui voudra, ce qui pourra ; il faut que j'arrive chez lui. Hinüber, p. hinübergehen. Même scène, p. 53 : Hinüber will ich ! Acte IV, sc. 3 : Fort mußst du !

6. Et prenez patience.

7. Vom Walde, de la forêt de Kern, c.-à-d. d'Unterwalden. Voy. p. 48, note 2.

Nicht sicher vor des Landenbergers Arm;  
Denn die Tyrannen reichen sich die Hände.

Melchthal.

Sie lehren uns, was wir thun sollten.

Walther Fürst.

Geht!

Ich ruf Euch wieder, wenn's hier sicher ist.

(Melchthal geht hinein.)

Der Unglückselige, ich darf ihm nicht  
Gestehen, was mir Böses schwant! — Wer klopft?  
So oft die Thüre rauscht, erwart' ich Unglück,  
Verrath und Argwohn lauscht in allen Ecken;  
Bis in das Innerste der Häuser bringen  
Die Boten der Gewalt; bald thät' es Noth\*,  
Wir hätten Schloß und Niegel an den Thüren.

(Er öffnet, und tritt erstaunt zurück, da Werner Stauffacher hereintritt.)

Was seh' ich? Ihr, Herr Werner! Nun, bei Gott!

Ein werther, theurer Gast — Kein besser Mann

Ist über diese Schwelle noch gegangen.

Seid hoch willkommen unter meinem Dach!

Was führt Euch her? Was sucht Ihr hier in Uri?

Stauffacher (ihm die Hand reichend).

Die alten Zeiten und die alte Schweiz.

1. Was mir Böses schwant, *le mal que je pressens*. Es schwant mir, dans le dialecte, pour : es ahnet mir ou ich ahne. En allemand, un grand nombre de verbes exprimant des sensations sont impersonnels.

2. So oft, aussi souvent que, en sous-ent. als. De même plus loin : So lang (als) ein Hirte trieb... *depuis qu'un berger a parcouru...*

3. Bald thät' es Noth, *bientôt il ferait besoin*, c.-à-d. il serait nécessaire, que nous eussions serrure et verrou aux portes. Dans des temps d'antique simplicité on ne sentait pas le besoin de fermer les portes par des serrures.

Walther Fürst.

Die bringt Ihr mit Euch<sup>1</sup> — Sieh, mir wird so wohl<sup>2</sup>,  
Warm geht das Herz mir auf bei Eurem Anblick.  
— Setzt Euch, Herr Werner — Wie verliebet Ihr  
Frau Gertrud, Eure angenehme Wirthin,  
Des weisen Iberg's hochverständ'ge<sup>3</sup> Tochter?  
Von allen Wandrern aus dem deutschen Land,  
Die über Meinrad's Zell<sup>4</sup> nach Welschland fahren,  
Rühmt jeder Euer gastlich Haus — Doch sagt,  
Kommt Ihr so eben frisch von Fluelen<sup>5</sup> her,  
Und habt Euch nirgend sonst noch umgesehn<sup>6</sup>,  
Ob' Ihr den Fuß gesetzt auf diese Schwelle?

Stauffacher (setzt sich).

Wohl ein erstaunlich neues Werk hab' ich  
Bereiten sehen, das mich nicht erfreute.

1. Die, c.-à-d. les anciens temps.
2. Mir wird so wohl..., *je me sens si bien, mon cœur s'ouvre chaud (s'ouvre et se réchauffe) à votre aspect.*
3. Hochverständige, très-prudente. Comparez Hom. περίπρον Πηγελόπειρα.
4. Qui vont en Italie en passant par Meinradzell. Au point le plus élevé du grand chemin qui traverse le mont Etzel, dans le canton de Schwytz, se trouve une chapelle dédiée à saint Meinrad. Ce Meinrad, fils de Berthold, comte de Hohenzollern, fut élevé dans l'amour de la retraite, au couvent de Reichenau, dans le lac de Constance; après s'être bâti, en 832, une cellule (Zelle) dans la sombre forêt du mont Etzel, il y vécut seul et ignoré jusqu'en 862, où il fut assassiné. Près d'un siècle plus tard s'éleva, sur le même lieu, le couvent de Notre-Dame-des-Ermites, célèbre dans tout le monde. — Welschland (proprement, le pays étranger), nom par lequel on désigne, dans la Suisse allemande, ordinairement l'Italie, quelquefois aussi la France, et même la Suisse française (de *wal*, anglo-sax. *weal*, étranger).
5. Fluelen, village du canton d'Uri, à un quart de lieue d'Altdorf, dont il forme le port sur le lac des Quatre-Cantons.
6. Sich umsehen, regarder autour de soi, s'arrêter (quelque part) pour observer et examiner.

Walther Fürst.

O Freund, da habi Ihr's gleich mit einem Blicke!<sup>1</sup>

Stauffacher.

Ein solches ist in Urri nie gewesen —  
Seit Menschenedenken<sup>2</sup> war kein Zwinghof hier,  
Und fest war keine Wohnung, als das Grab<sup>3</sup>.

Walther Fürst.

Ein Grab der Freiheit ist's! Ihr nennt's mit Namen<sup>4</sup>.

Stauffacher.

Herr Walther Fürst, ich will Euch nicht verhalten:  
Nicht eine müß'ge Neugier führt mich her;  
Mich drücken schwere Sorgen — Drangsal hab' ich  
Zu Haus verlassen, Drangsal find' ich hier.  
Denn ganz unleiblich ist's, was wir erdulden,  
Und dieses Dranges ist kein Ziel zu seh'n<sup>5</sup>.  
Frei war der Schweizer von Uralters her<sup>6</sup>;  
Wir sind's gewohnt, daß man uns gut begegnet.  
Ein Solches war im Lande nie erlebt<sup>7</sup>,  
So lang ein Hirte trieb auf diesen Bergen.

1. *Ce seul coup d'œil vous apprend tout. Litt., vous l'avez là sur-le-champ d'un seul coup d'œil.*

2. Menschenedenken, pour Menschengedenken. *De mémoire d'homme.* Voy. acte III, sc. 3, benten pour gedenten.

3. Nulle demeure, dit Stauffacher, n'était solidement fermée, n'était une prison, un lieu d'où l'on ne pouvait plus sortir, si ce n'est le tombeau.

4. Mit Namen, par son nom.

5. Ist zu sehen, *estiv op̄v, videre est.* On ne peut voir un terme à cette oppression.

6. Von Uralters her, de toute antiquité. Uralters est un génitif pris verbialement. Comp. Von Alters her. — Ein Solches, de tels abus, telles vexations.

7. Erleben, vivre assez longtemps pour voir quelque chose,

Walther Fürst.

Ja, es ist ohne Beispiel, wie sie's treiben!<sup>1</sup>  
Auch unser edler Herr von Nittinghausen,  
Der noch die alten Zeiten hat geseh'n,  
Meint selber, es sei nicht mehr zu ertragen

Stauffacher.

Auch drüben unterm Wald<sup>2</sup> geht Schweres vor<sup>3</sup>,  
Und blutig wird's gebüßt — Der Wolfenschießen,  
Des Kaisers Vogt, der auf dem Rossberg haufte,  
Gelüsten trug<sup>4</sup> er nach verbomer Frucht;  
Baumgartens Weib, der haushält zu Nizellen,  
Wollt' er zu frecher Ungebühr mißbrauchen,  
Und mit der Art hat ihn der Mann erschlagen.

Walther Fürst.

O, die Gerichte Gottes sind gerecht!  
— Baumgarten, sagt Ihr? Ein bescheidner Mann!  
Er ist gerettet doch<sup>5</sup> und wohl geborgen?

Stauffacher.

Guer Sidam hat ihn übern See geflüchtet;  
Bei mir zu Steinen halt' ich ihn verborgen —

1. Wie sie's treiben, litt., *comme ils mènent la chose*, c.-à-d. comme ils se conduisent. Voy. p. 28, note 4.

2. Unterm Wald, litt., *sous la forêt*, c.-à-d. dans le canton d'Unterwalden, et même dans la partie de ce canton, qu'on appelle Nidwalden, c.-à-d. le Bas-Unterwalden. On sait que tout le canton est traversé, dans la direction du sud au nord, par la forêt de Kern, qui partage le pays en deux parties, dont l'une, appelée Ob (über) dem Wald, au-dessus de la forêt, a pour chef-lieu Sarnen; l'autre, Nid (unter) dem Wald, sous la forêt, reconnaît comme chef lieu Stanz.

3. Geht Schweres vor, se passent des choses affreuses.

4. Gelüsten trug, convoita. Litt. : porta sa convoitise.

5. Er ist gerettet doch, il est pourtant sauvé, c.-à-d. j'espère qu'il est sauvé, qu'il est en lieu de sûreté.

— Noch Gräulichers hat mir derselbe Mann  
Berichtet, was zu Sarnen<sup>1</sup> ist geschehn.  
Das Herz muß jedem Wiedermanne bluten.

Walther Fürst (aufmerksam).

Sagt an, was ist's<sup>2</sup>

Stauffacher.

Im Melchthal<sup>3</sup>, da, wo man  
Eintritt bei Kerns, wohnt ein gerechter Mann,  
Sie nennen ihn den Heinrich von der Halde,  
Und seine Stimm' gilt was<sup>4</sup> in der Gemeinde.

Walther Fürst.

Wer kennt ihn nicht? Was ist's mit ihm<sup>4</sup>? Vollenbet!

Stauffacher.

Der Landenberger küßte seinen Sohn  
Um kleinen Fehlers willen, ließ die Ochsen,  
Das beste Paar, ihm aus dem Pfluge spannen;  
Da schlug der Knab' den Knecht und wurde flüchtig.

Walther Fürst (in höchster Spannung).

Der Vater aber — sagt, wie steht's um den?

Stauffacher.

Den Vater läßt der Landenberger fordern,

1. Sarnen, chef-lieu de Obwalden (Haut-Unterwalden), et résidence du bailli Landenberg.

2. Le Melchthal (c.-à-d. la vallée de la Melch), dans Unterwalden, est une vallée qui a trois lieues de long, et qui s'étend entre des rochers de deux à trois mille mètres de hauteur. Le bourg Kerns est à l'entrée de cette vallée.

3. Gilt was (pour etwas), a du poids, de l'autorité. — Der Knabe, le jeune homme, comme puer en lat., et παῖς, en grec.

4. Was ist's mit ihm? que lui est-il arrivé? Et cinq vers plus bas: Wie steht's um den? en quel état se trouve-t-il? que lui est-il arrivé? um den, litt.: par rapport à celui-ci.

Zur Stelle schaffen<sup>1</sup> soll er ihm den Sohn,  
Und da der alte Mann mit Wahrheit schwört,  
Er habe von dem Flüchtling keine Kunde,  
Da läßt der Vogt die Folterknechte kommen —

Walther Fürst

(springt auf<sup>2</sup> und will ihn auf die andere Seite führen).

O still, nichts mehr!

Stauffacher

(mit steigendem Ton).

„Ist mir der Sohn entgangen  
„So hab' ich dich“ — läßt ihn zu Boden werfen,  
Den spit'gen Stahl ihm in die Augen bohren —

Walther Fürst.

Barmherz'ger Himmel!

Melchthal (stürzt heraus<sup>3</sup>).

In die Augen, sagt Ihr?

Stauffacher

(erkennt zu Walther Fürst).

Wer ist der Jüngling?

Melchthal

(faßt ihn mit krampfhafter Heftigkeit).

In die Augen? Redet!

Walther Fürst.

O der Bejammernswürdige!

1. Zur Stelle schaffen, *procurer sur place*, c.-à-d. *livrer*.
2. Springt auf, *s'élançe, se lève vivement*.
3. Stürzt heraus, *sort précipitamment de sa cachette*; *se précipite sur la scène*.

Stauffacher.

Wer ist's?

(Da Walther Fürst ihm ein Zeichen gibt.)

Der Sohn ist's? Allgerechter<sup>1</sup> Gott!

Melchtal.

Und ich

Muß ferne sein! — In seine beiden Augen?

Walther Fürst.

Bezwinget Euch! Ertragt es, wie ein Mann!

Melchtal.

Um meiner Schuld, um meines Frevels willen!

— Blind also? Wirklich blind, und ganz geblendet?

Stauffacher.

Ich sagt's<sup>2</sup>. Der Quell des Sehns ist ausgeflossen;

Das Licht der Sonne schaut er niemals wieder.

Walther Fürst.

Schont seines Schmerzens!

Melchtal.

Niemals! Niemals wieder!

(Er drückt die Hand vor die Augen und schweigt einige Momente; dann wendet er sich von dem einen zum andern, und spricht mit sanfter, von Thränen erstickter Stimme.)

O, eine edle Himmelsgabe ist

Das Licht des Auges — Alle Wesen leben

1. Allgerechter, *tout juste, souverainement juste*. Au entre dan tous les attributs de Dieu, et joue le même rôle qu'en français *tout* dans l'adjectif *tout-puissant*.

2. Ich sagt's (sagte es), *dixi*. — *La source de la vue est écoulée*, c. à-d. la source de la lumière est tarie.

Vom Lichte, jedes glückliche Geschöpf —  
Die Pflanze selbst lehrt freudig sich zum Lichte.  
Und er muß sitzen, fühlend<sup>1</sup>, in der Nacht,  
Im ewig Finstern — ihn erquickt nicht mehr  
Der Matten warmes Grün, der Blumen Schmelz<sup>2</sup>,  
Die rothen Firnen<sup>3</sup> kann er nicht mehr schauen —  
Sterben ist nichts — doch Leben und nicht sehen,  
Das ist ein Unglück — Warum seht ihr mich  
So jammernd an? Ich hab' zwei frische Augen,  
Und kann dem blinden Vater keines geben,  
Nicht einen Schimmer von dem Meer des Lichts,  
Das glanzvoll, blendend, mir ins Auge dringt.

Stauffacher.

Ach, ich muß Euren Jammer noch vergrößern,  
Statt ihn zu heilen — Er bedarf noch mehr!  
Denn alles hat der Landvogt ihm geraubt;  
Nichts hat er ihm gelassen als den Stab,  
Um nackt und blind von Thür zu Thür zu wandern.

Meiethal.

Nichts als den Stab dem augenlosen Greis!  
Alles geraubt, und auch das Licht der Sonne,  
Des Aermsten allgemeines Gut — Jetzt rede  
Mir keiner mehr von Bleiben, von Werbergen!

1. Fühlend, *sentant*, ayant le sentiment de son malheur. Et non pas : *tâtant*, c.-à-d. ne distinguant et ne reconnaissant les objets que par le toucher. Evidemment le poëte veut ici opposer l'être doué de sentiment à la plante, qui ne se tourne qu'instinctivement vers la lumière.

2. Schmelz, *email*, pris ici au figuré pour désigner les couleurs vives et brillantes des fleurs.

3. Die rothen Firnen. Le plus magnifique phénomène qu'offrent les Alpes, surtout les montagnes couvertes de neiges éternelles, c'est le pourpre éclatant dont le soleil couchant colore.

Was für ein selger Glender bin ich,  
Daß ich auf meine Sicherheit gedacht,  
Und nicht auf deine! — dein geliebtes Haupt  
Als Pfand gelassen in des Wüthrichs Händen!  
Freigberg'ge Vorsicht, fahre hin! — Auf nichts  
Als blutige Vergeltung will ich denken.  
Hinüber will ich — keiner soll mich halten —  
Des Vaters Ruge von dem Landvogt fordern —  
Aus allen feinen Reisigen heraus  
Will ich ihn finden! — Nichts liegt mir am Leben!  
Wenn ich den heißen ungeheuren Schmerz  
In seinem Lebensblute fühle.

(Er will gehen.)

Walther Fürst.

Meist!

Was könnt Ihr gegen ihn? Er sitzt zu Sarnen  
Auf seiner hohen Herrenburg und spottet  
Dhnmächt'gen Horns in seiner sichern Besten.

Melchthal.

Und wohnt' er droben auf dem Eispalast  
Des Schreckhorns ober höher, wo die Jungfrau

1. Fahre hin! loin de moi!
2. Je veux le trouver au milieu de (lit. hors de)..
3. Peu m'importe la vie (lit. aucun prix n'est attaché pour moi à la vie), pourvu que...
4. Wohnt' er, pour wenn er wohnt: quand il demeurerait là-haut dans le palais de glace du Schreckhorn (la corne-effrayante), ou plus haut encore, là où la Jungfrau (la vierge) est assise voilée depuis l'éternité. Le Schreckhorn et la Jungfrau sont deux des plus hautes montagnes des Alpes bernoises. La dernière, élevée de 4290 mètres au-dessus du niveau de la mer, est entourée d'immenses abîmes qui en rendent l'abord fort difficile. Les frères Meier d'Aarau sont les premiers qui, en 1812, après mille périls, parvinrent jusqu'au sommet de la Jungfrau. Une seconde ascension réussit à six hommes du Gandelwald, le 10 sept. 1826.

Seit Ewigkeit verschleiert stht — ich mache  
Mir Bahn<sup>1</sup> zu ihm; mit zwanzig Jünglingen,  
Gesinnt wie ich, zerbrech' ich seine Veste.  
Und wenn mir niemand folgt, und wenn ihr alle,  
Für eure Hütten bang und eure Heerden,  
Euch dem Tyrannenjoch beugt — die Hirten<sup>2</sup>  
Will ich zusammenrufen. Im Gebirg',  
Dort unterm freien Himmelsbache, wo  
Der Sinn<sup>3</sup> noch frisch ist und das Herz gesund,  
Das ungeheuer Gräßliche erzählen.

Stauffacher (zu Walter Fürst).

Es ist auf seinem Gipfel<sup>4</sup> — Wollen wir  
Erwarten, bis das Neuserste —

### Welchthal.

#### Welch Neuserstes

Ist noch zu fürchten, wenn der Stern des Auges  
In seiner Höhle nicht mehr sicher ist?  
— Sind wir denn wehrlos? Wozu lernten wir  
Die Armbrust spannen und die schwere Wucht<sup>5</sup>  
Der Streitart schwingen? Jedem Wesen ward<sup>6</sup>

1. Ich mache mir Bahn, *je m'ouvrirai un chemin jusqu'à lui.*
2. Die Hirten will ich. Ces mots, dans l'ordre régulier de la construction, auraient dû être placés ainsi : will ich die Hirten. Mais le tour de phrase irrégulier donne à la pensée plus de force. En mettant en relief le régime *Hirten*, le poète marque d'une manière plus frappante l'opposition qu'il y a entre ce terme et les noms qui précèdent. Même tournure dans l'acte III, sc. 3 : und ständet Ihr nicht hier in Kaisers Namen, den Handschuh wärf ich vor Euch hin.
3. Der Sinn, le sens, l'intelligence, pour distinguer le juste de l'injuste. *Reich*, droit, qui est dans sa sincérité native.
4. C'est à son sommet, c.-à-d. la tyrannie est à son comble.
5. Die schwere Wucht..., le lourd poids de la hache d'armes, périphrase poétique pour, la lourde hache d'armes. De même, quelques vers plus bas : Die ungeheure Kraft des Halses, la force prodigieuse de son cou, c.-à-d. son cou prodigieusement fort.
6. Ward, devint, a été donné.

Ein Nothgewehr in der Verzweiflung Angst,  
Es stellt sich der erschöpfte Hirsch und zeigt  
Der Meute sein gefürchtetes Geweih,  
Die Gemse reißt den Jäger in den Abgrund<sup>1</sup> —  
Der Flugstier selbst, der sanfte Hausgenoss  
Des Menschen, der die ungeheure Kraft  
Des Halses buldjam unter's Joch gebogen,  
Springt auf, gereizt, wegt sein gewaltig Horn,  
Und schleubert seinen Feind den Wolken zu.

Walther Fürst.

Wenn die drei Lande dächten wie wir drei,  
So möchten wir vielleicht etwas vermögen.

Stauffacher.

Wenn Uri ruft, wenn Unterwalden hilft,  
Der Schwyzer wird die alten Bünde ehren.

Welchthal.

Groß ist in Unterwalden meine Freundschaft,  
Und jeder wagt mit Freuden Leib und Blut,  
Wenn er am andern einen Rücken<sup>2</sup> hat  
Und Schirm — O fromme Väter dieses Landes

1. On dit que le chamois, quand il est poursuivi et qu'il ne voit plus d'issue pour fuir, se retourne contre le chasseur, et l'entraîne souvent dans l'abîme, en cherchant à s'élaner entre lui et le rocher auquel il est adossé. Voy. Ebel, *Gebirgsvölker*, t. II, p. 201, et cte III, sc. 1.

2. Meine Freundschaft, *mon amitié est grande*; c.-à-d. mes amis sont nombreux. Freundschaft, comme nom collectif, appartient au dialecte populaire. Comparez acte II, sc. 2, fin: Setzt gehe jeder zu seiner Freundschaft und Genossame, *chez ses amis et ses camarades* (lat. *sodalitium*). Et dans la même scène: daß sie des Landvogts Kundschaft hintergehen, *à l'espionnage, aux espions*.

3. S'il a un dos dans l'autre; c.-à-d. s'il trouve un appui dans les autres. Acte III, sc. 3: Wir haben einen Rücken an den Andern. Cette expression figurée est prise dans Tschudi.

Ich stehe, nur ein Jüngling, zwischen Euch,  
Den Vielerfahrenen — meine Stimme muß  
Bescheiden schweigen in der Landsgemeinde.  
Nicht, weil ich jung bin<sup>1</sup> und nicht viel erlebte,  
Verachtet meinen Rath und meine Rede!  
Nicht künftern jugendliches Blut<sup>2</sup>, mich treibt  
Des höchsten Jammers schmerzliche Gewalt,  
Was auch den Stein des Felsen muß erbarmen.  
Ihr selbst seid Väter, Häupter eines Hauses,  
Und wünscht Euch einen tugendhaften Sohn,  
Der Eures Hauptes heil'ge Locken ehre,  
Und Euch den Stern des Auges fromm bewache.  
O, weil Ihr selbst an Eurem Leib und Gut  
Noch nichts erlitten, Eure Augen sich  
Noch frisch und hell in ihren Kreisen regen,  
So sei Euch darum unsre Noth nicht fremd!  
Auch über Euch hängt des Tyrannen Schwert,  
Ihr habt das Land von Oestreich abgewendet;  
Kein anderes<sup>3</sup> war meines Vaters Unrecht;  
Ihr seid in gleicher Mithschuld und Verdammniß.

Stauffacher (zu Walthar Fürst).

Beschließet Ihr! Ich bin bereit zu folgen.

Walthar Fürst.

Wir wollen hören, was die edeln Herrn

1. Dans l'*Antigone* de Sophocle, Hémon dit de même à Créon, son père (740):

Εὐ δ' ἐγὼ νέος,

Ὀὐ τὸν χρόνον χρῆ μᾶλλον ἢ τὰργα σκοπεῖν.

2. Blut, sous-entendu treibt mich, et comparez une construction semblable, p. 18, note 3. Ce n'est pas l'impétuosité ou la présumption propre à la jeunesse qui me pousse à élever la voix...

3. Kein anderes. Jean de Muller signale le père de Melchthal comme un des plus zélés défenseurs des libertés des trois cantons.

Von Sillinen<sup>1</sup>, von Attinghausen ratthen —  
Ihr Name, denk' ich, wird uns Freunde werben.

MeLchthal.

Wo ist ein Name in dem Waldgebirg<sup>2</sup>  
Ehrwürdiger, als Curer und der Cure<sup>3</sup>?  
An solcher Namen ächte Währung<sup>4</sup> glaubt  
Das Volk, sie haben guten Klang<sup>5</sup> im Lande.  
Ihr habt ein reiches Erb' von Vätertugend,  
Und habt es selber reich vermehrt — Was brauchts<sup>6</sup>  
Des Edelmanns? Laßt's<sup>7</sup> uns allein vollenden!  
Wären wir doch allein im Land! Ich meine,  
Wir wollten<sup>8</sup> uns schon selbst zu schirmen wissen.

Stauffacher.

Die Edeln drängt nicht gleiche Noth<sup>9</sup> mit uns :  
Der Strom, der in den Niederungen wüthet,  
Bis jetzt hat er die Hb'h'n noch nicht erreicht —

1. Von Sillinen. Sillinen (ou Silennen) est un bourg du canton d'Uri, à trois lieues environ d'Altorf. Près de là sont les ruines du château des seigneurs de Sillinen.

2. In dem Waldgebirg, dans les forêts de nos montagnes; c.-à-d. dans les trois cantons.

3. Als Curer und der Cure. Que le vôtre et le vôtre. Il s'adresse successivement à Furst et à Stauffacher.

4. Aechte Währung, véritable valeur. Währung, proprement: titre de l'argent, aloi (de wahr).

5. Ils ont un bon son dans le pays, ils font autorité. Le poète continue la même métaphore.

6. Was brauchts? Qu'est-il besoin?

7. Laßt's, Laßt es, la chose, l'entreprise. Acte III, sc. 3: Hier vollend' ich's, ici j'accoplis mon dessein.

8. Wir wollten wissen, nous saurions. Wollen joue ici le rôle de verbe auxiliaire.

9. Gleiche Noth mit uns, un mal égal avec nous, c.-à-d. les mêmes maux que nous.

Ὁὐ ταὐτὸν ἡμῖν εὐγενεῖς βλάπτει κακόν.

Doch ihre Hülfe wird uns nicht entfliehn<sup>1</sup>,  
Wenn sie das Land in Waffen erst erblicken<sup>2</sup>.

Walther Fürst.

Wäre ein Obmann<sup>3</sup> zwischen uns und Oestreich,  
So möchte Recht entscheiden und Gesetz.  
Doch, der uns unterdrückt, ist unser Kaiser  
Und höchster Richter — so muß Gott uns helfen  
Durch unsern Arm — Erforschet Ihr die Männer  
Von Schwyz, ich will in Uri Freunde werben.  
Wen aber senden wir nach Unterwalden?

Melchtal.

Mich sendet hin — Wenn läg' es näher an<sup>4</sup> —

Walther Fürst.

Ich geb's nicht zu, Ihr seht mein Gast, ich muß  
Für Eure Sicherheit gewähren<sup>5</sup>!

Melchtal.

Last mich!

Die Schliche<sup>6</sup> kenn' ich und die Felsensteige;  
Auch Freunde sind' ich g'nug, die mich dem Feind  
Verhehlen und ein Obdach gern gewähren.

Stauffacher.

Last ihn mit Gott hinüber gehn! Dort drüben  
Ist kein Verräther — So verabscheut ist  
Die Tyrannei, daß sie kein Werkzeug findet.

1. Entfliehen, manquer, faillir. Il est vieux dans ce sens.

2. Wenn sie erst erblicken, une fois qu'ils verront...

3. Obmann, arbitre, Schiedsrichter.

4. A qui cela tiendrait-il plus à cœur qu'à moi?

5. Gewähren, vieux pour Gewähr leisten, Sicherheit leisten, garantir, répondre de...

6. Schliche (de schleichen), passages secrets, chemins détournés, populaires, pour Schleichwege.

Nach der Alzeller<sup>1</sup> soll uns nid<sup>2</sup> dem Wald  
Genossen werben und das Land erregen.

Melchtal.

Wie bringen wir uns sichte Kunde zu,  
Daß wir den Argwohn der Tyrannen täuschen?

Stauffacher.

Wir könnten uns zu Brunnen<sup>3</sup> oder Treib<sup>4</sup>  
Versammeln, wo die Kaufmannschiffe landen.

Walther Fürst.

So offen dürfen wir das Werk nicht treiben<sup>5</sup>.  
— Hört meine Meinung! Links am See, wenn man  
Nach Brunnen fährt, dem Mythenstein<sup>6</sup> grad' über,  
Liegt eine Matte heimlich im Gehölz,  
Das Rutli<sup>7</sup> heißt sie bei dem Volk der Hirten,  
Weil dort die Waldung ausgereutet ward.  
Dort ist's, wo unsre Landmark und die Cure

(zu Melchtal.)

1. Der Alzeller, *l'homme d'Alzellen*, Baumgarten. Voy. p. 17.
2. Nid dem Wald, *sous la forêt*, c.-à-d. dans le Nidwalden (Bas-Unterwalden). Voy. p. 48, note 2.
3. Brunnen, village du canton de Schwytz, situé sur le lac des Quatre-Cantons.
4. Treib, hameau sur la frontière des cantons d'Uri et d'Unterwalden, en face de Brunnen.
5. Das Werk treiben, *pousser l'entreprise, agir*.
6. Dem Mythenstein grad über (pour grad gegenüber), *juste vis-à-vis*. M. Charles Monnard, le traducteur de *l'Histoire de la confédération des Suisses*, par Jean de Muller, fait la remarque que le nom du rocher sortant des eaux du lac des Quatre-Cantons, en face du Rutli, n'était point *Mythenstein*, mais *Wythenstein*, confondu à tort avec le mont Mythen, qui s'élève au nord-est du bourg de Schwytz, presque à l'opposite du Rutli.
7. Le Rutli ou Grutli (Grentlein) est une prairie située au pied du Sélisberg, dans le canton d'Uri. Schiller dérive le mot Rutli de reuten (ausreuten), *extirper, déraciner, essarter*. Dans l'allemand du nord, un lieu essarté s'appelle Rode, de roben. (Comp. acte II, sc. 2, den Wald auszuroben.)

Zusammengrängen, und in kurzer Fahrt

(zu Stauffacher.)

Trägt Euch der leichte Kahn von Schwyz herüber.  
Auf eben Pfaden können wir dahin  
Bei Nachtzeit wandern und uns still berathen.  
Dahin mag jeder zehn vertraute Männer  
Mitbringen, die herzetzig sind mit uns,  
So können wir gemeinsam das Gemeine<sup>1</sup>  
Besprechen und mit Gott es frisch beschließen

Stauffacher.

So sei's! Jetzt reicht mir Eure biedre Rechte,  
Reicht Ihr die Eure her, und so wie wir  
Drei Männer jezo, unter uns, die Hände  
Zusammen flechten<sup>2</sup>, redlich, ohne Falsch,  
So wollen wir Drei Länder auch, zu Schutz  
Und Trug<sup>3</sup> zusammen steh'n auf Tod und Leben.

Walther Fürst und Melchtal.

Auf Tod und Leben!

(Sie halten die Hände noch einige Pausen lang zusammen geflochten und  
schweigen.)

Melchtal.

Blinder, alter Vater,

Du kannst den Tag der Freiheit nicht mehr schauen;  
Du sollst ihn hören — Wenn von Alp zu Alp<sup>4</sup>  
Die Feuerzeichen flammend sich erheben,

1. Das Gemeine, *la cause commune, les intérêts du pays.*

2. Zusammenflechten, comme en grec συμπλέκειν χείρας.

3. Zu Schutz und Trug (comparez Troy), pour la défense et pour l'attaque. Acte III, sc. 1: Wer durch's Leben sich frisch will schlagen, muß zu Schutz und Trug gerüstet sein. Ein Schutz- und Trugbündniß, signifie une alliance offensive et défensive.

4. J. de Muller, II, 2: Von Alpe zu Alpe gingen die verabredeten Zeichen.

Die festen Schlösser der Tyrannen fallen,  
In deine Hütte soll der Schweizer wallen,  
Du deinem Ohr die Freudenkunde tragen,  
Und hell in deiner Nacht soll es dir tagen!<sup>1</sup>

(Sie setzen auseinander.)

1. Litt. : *et il doit te faire jour (il fera jour) dans ta nuit,*  
c.-à-d. : *et un jour brillant (celui de la liberté) éclairera ta nuit.*

---

# Zweiter Aufzug.

## Erste Scene.

Stelhof des Freiherrn von Attinghausen<sup>1</sup>.

Ein gotthischer Saal, mit Wappenschildern und Helmen verziert. Der Freiherr, ein Greis von fünf und achtzig Jahren, von hoher edler Statur, an einem Stabe<sup>2</sup>, worauf ein Gamsenhorn, und in ein Pelzwanne gekleidet. Ruont und noch sechs Knechte stehen um ihn her mit Rechen und Senen — Ulrich von Rudenz tritt ein in Ritterkleidung.

Rudenz.

Hier bin ich, Oheim — Was ist Euer Wille?

Attinghausen.

Erlaubt, daß ich nach altem Hausgebrauch  
Den Frühtrunk<sup>3</sup> erst mit meinen Knechten theile.

(Er trinkt aus einem Becher, der dann in der Reihe herumgeht.)

Sonst war ich selber mit in Feld und Wald,  
Mit meinem Auge ihren Fleiß regierend,  
Wie sie mein Banner führten in der Schlacht;

1. Attinghausen était baron de l'Empire. Son pays l'avait député à la cour de l'Empereur pour demander la confirmation des privilèges du canton.

2. An einem Stabe (gelehnt), s'appuyant sur une canne garnie d'une corne de chamois.

3. Den Frühtrunk, le coup du matin.

Jetzt kann ich nichts mehr als den Schaffner machen<sup>1</sup>,  
Und kommt die warme Sonne nicht zu mir,  
Ich kann sie nicht mehr suchen auf den Bergen.  
Und so in enger<sup>2</sup> stets und engerm Kreis  
Beweg' ich mich dem engsten und letzten,  
Wo alles Leben still steht, langsam zu.  
Mein Schatten bin ich nur, bald nur mein Name.

Ruoni (zu Rudenz mit dem Becher).

Ich bring's Euch<sup>3</sup>, Junker.

(Da Rudenz zaudert, den Becher zu nehmen.)

Trinket frisch! Es geht<sup>4</sup>

Aus einem Becher und aus einem Herzen.

Attinghausen.

Geht, Kinder, und wenn's Festerabend ist,  
Dann reden wir auch von des Lands Geschäften.

(Knechte gehen ab.)

Attinghausen und Rudenz.

Attinghausen.

Ich sehe dich gegürtet und gerüstet;  
Du willst<sup>5</sup> nach Altdorf in die Herrenburg?

1. Den Schaffner machen, faire l'intendant, donner des ordres.

2. In enger stets und engerm Kreise, dans un cercle de plus en plus étroit, litt. : dans un cercle toujours plus étroit et plus étroit. Remarquez que, de ces deux adjectifs, il n'y a que le dernier qui ait une désinence, le suffixe commun aux deux déterminants n'étant exprimé qu'une fois. Umland : Mit schnell- (pour schnell) und starkem Wellenschlage. Voy. Grammaire allemande par Lebas et Régnier, § 142. Rem.

3. Je vous le porte (Je bois à votre santé), jeune seigneur. Junker, contraction de junger Herr, est un titre donné aux jeunes gens de famille noble.

4. Ça va d'une seule coupe et d'un seul cœur; c.-à-d. nous n'avons qu'une seule coupe et qu'un seul cœur.

5. Du willst sous-entendu gehen. Voy. p. 44, note 5. Herrenburg, château du seigneur, de Gessler.

Rudenz.

Ja, Oheim, und ich darf nicht länger säumen —

Uttinghausen (setzt sich).

Hast du's so eilig? Wie? Ist deiner Jugend  
Die Zeit so karg gemessen, daß du sie  
An deinem alten Oheim mußt ersparen?<sup>1</sup>

Rudenz.

Ich sehe, daß Ihr meiner nicht bedürft,  
Ich bin ein Fremdling nur in diesem Hause.

Uttinghausen

(hat ihn lange mit den Augen gemustert).

Ja, leider bist du's. Leider ist die Heimath  
Zur Fremde dir geworden! *Uy! Uy!*  
Ich kenne dich nicht mehr. In Seide prangst du,  
Die Pfauenseber<sup>2</sup> trägtst du stolz zur Schau,  
Und schlägst den Purpurmantei<sup>3</sup> um die Schultern;  
Den Landmann blickst du mit Verachtung an,  
Und schämst dich seiner traulichen Begrüßung.

Rudenz.

Die Ehr', die ihm gebührt, geb' ich ihm gern;  
Das Recht, das er sich nimmt, verweig' ich ihm.

1. *As-tu la chose si pressée? est-tu si pressé?*

2. *Que tu dois l'épargner, l'économiser sur ton oncle.*

3. *Uy pour Ulrich. Voy. p. 2, note 5.*

4. Die Pfauenseber. Les seigneurs et chevaliers sujets ou partisans de l'Autriche portaient sur leur casque une plume de paon. Dans l'ancienne chanson nationale, le *Tellentied*, la noblesse autrichienne est appelée en plusieurs endroits le *paon*, par ex. : „Gestreift hand (haben) wir den Wadel (Schweif) dem Pfau, der uns verachtet,“ nous avons arraché la queue au paon qui nous méprisait.

5. Den Purpurmantel, le manteau de pourpre.

Πορφυρίδα δ' ἀμφ' ὤμοις ἔχεις βεβλημένην.

Attinghausen.

Das ganze Land liegt unterm schweren Joch  
Des Königs — Jedes Viebermannes Herz  
Ist kummervoll ob der tyrannischen Gewalt,  
Die wir erdulden — Dich allein rührt nicht  
Der allgemeine Schmerz — Dich siehet man  
Abtrünnig von den Deinen auf der Seite  
Des Landesfeindes stehen, unsrer Noth  
Hohnsprechend nach der leichten Freude jagen,  
Und buhlen um die Fürstengunst, indes  
Dein Vaterland von schwerer Geißel blutet<sup>1</sup>.

Rudenz.

Das Land ist schwer bedrängt — Warum, mein Oheim?  
Wer ist's, der es gestürzt in diese Noth?  
Es kostete<sup>2</sup> ein einzig leichtes Wort,  
Um Augenblicks des Dranges los zu sein,  
Und einen gnäd'gen Kaiser zu gewinnen<sup>3</sup>.  
Weh ihnen, die dem Volk die Augen halten,  
Daß es dem wahren Besten widerstrebt,  
Um eignen Vortheils willen hindern sie,  
Daß die Waldstädte nicht zu Oestreich schwören,  
Wie ringsum alle Lande doch gethan.  
Wohl thut es ihnen<sup>4</sup>, auf der Herrenbank  
Zu sitzen mit dem Edelmann — den Kaiser  
Will man zum Herrn, um keinen Herrn zu haben.

Attinghausen.

Muß ich das hören und aus deinem Munde!

1. *Saigne sous le fouet des tyrans.*

2. *Il coûterait une (il suffirait d'une) seule parole, pour...*

3. *Et gagner un empereur clément, c.-à-d. et se rendre l'Empereur favorable.*

4. *Cela leur fait bien (ils sont bien aises, leur orgueil est flatté) d'être assis (de siéger) avec les nobles sur le banc des seigneurs.*

Rudenz.

Ihr habt mich aufgefordert, laßt mich enden!  
— Welche Person<sup>1</sup> ist's, Oheim, die Ihr selbst  
Hier spielt? Habt Ihr nicht höhern Stolz, als hier  
Landammann<sup>2</sup> oder Bannerherr zu sein  
Und neben diesen Sitzen zu regieren?  
Wie? Ist's nicht eine rühmlichere Wahl,  
Zu huldigen dem königlichen Herrn,  
Sich an sein glänzend Lager<sup>3</sup> anzuschließen,  
Als Curer eignen Knechte Pairs<sup>4</sup> zu sein,  
Und zu Gericht zu sitzen mit dem Bauer?

Attinghausen.

Ach, Uly! Uly! Ich erkenne sie,  
Die Stimme der Verführung! Sie ergreift  
Dein offnes Ohr, sie hat dein Herz vergiftet.

Rudenz.

Ja, ich verberg' es nicht — in tiefer Seele  
Schmerzt mich der Spott der Fremdlinge, die uns  
Den Bauernadel schelten<sup>5</sup> — Nicht ertrag' ich's,  
Indeß die edle Jugend rings umher  
Sich Ehre sammelt unter Habsburgs Fahnen,  
Auf meinem Erb' hier müßig still zu liegen,

1. Person, personnage, rôle.

2. Landammann. C'est le titre du premier magistrat dans plusieurs cantons de la Suisse. Il préside à l'Assemblée générale.

3. Sein glänzend Lager, sa cour brillante. On appelait Hoflager ou Lager le lieu de résidence d'un prince régnant, la cour.

4. Pair (du lat. par; Tschudi Ritter), l'égal en rang et en privilège. Que d'être le pair, de marcher de pair avec vos propres valets, et de sidger comme juge à côté du paysan.

5. Den Bauernadel schelten, nous insultent (en nous appelant) la noblesse de paysans. Muller, liv. I, ch. 18: « Les anciennes familles dès longtemps honorées étaient appelées par eux (les baillis) noblesse de paysans, ou noblesse villageoise. »

Und bei gemeinem Tagewerk<sup>1</sup> den Lenz  
Des Lebens zu verlieren — Anderswo  
Geschehen Thaten, eine Welt des Ruhms  
Bewegt sich glänzend jenseits dieser Berge —  
Wir rosten in der Halle<sup>2</sup> Helm und Schild;  
Der Kriegstrommete muthiges Getöse,  
Der Heroldsruf, der zum Turniere labet,  
Er dringt in diese Thäler nicht herein;  
Nichts als den Ruh'reih'n und der Heerdeglocken  
Einsörmiges Geläut' vernehm' ich hier.

Attinghausen.

Verblendeter, vom eiteln Glanz verführt!  
Verachte dein Geburtsland! Schäme dich  
Der uralten frommen Sitte deiner Väter!  
Mit heißen Thränen wirfst du dich vereinst  
Heim sehnen nach den väterlichen Bergen,  
Und dieses Heerdenreichs<sup>3</sup> Melodie,  
Die du in stolzem Ueberdruß verschmähest,  
Mit Schmerzensehnsucht wird sie dich ergreifen,  
Wenn sie dir anklingt auf der fremden Erde.  
O, mächtig<sup>4</sup> ist der Trieb des Vaterlands!

1. Bei gemeinem Tagewerk, *dans de vulgaires travaux.*

2. Halle, péristyle surmonté d'un étage en saillie, *portique.*

3. Heerdenreich a le même sens que Ruh'reich. Le poète fait ici allusion au mal du pays (*heimweh*), à ce besoin violent de revoir leurs montagnes, qui, dit-on, s'empare souvent des Suisses lorsqu'ils entendent sur la terre étrangère certains airs qui leur rappellent des souvenirs de leur pays.

4. O, mächtig...

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!  
(Voltaire.)

Nescio qua natale solum dulcedine cunctos  
Allicit!  
(Ovide.)

Ἄλλ' ἀναγκαίως ἔχει  
πατρίδος ἐρᾶν ἅπαντας· ὅς δ' ἄλλως λέγει,  
λόγοισι χαιρεί, τὸν δὲ νοῦν ἐκεῖσ' ἔχει.  
(Euripide.)

Die fremde falsche Welt ist nicht für dich;  
Dort an dem stolzen Kaiserhof bleibst du  
Du ewig fremd mit deinem treuen Herzen!  
Die Welt, sie fordert andre Tugenden,  
Als du in diesen Thälern dir erworben.  
— Geh' hin, verkaufe deine freie Seele,  
Nimm Land zu Lehen, werd' ein Fürstentknecht,  
Da du ein Selbstherr sein kannst und ein Fürst  
Auf deinem eignen Erb' und freien Boden.  
Ach, Uly! Uly! Bleibe bei den Deinen!  
Geh' nicht nach Altdorf — O, verlass' sie nicht,  
Die heil'ge Sache deines Vaterlands!  
— Ich bin der letzte meines Stamms<sup>1</sup>. Mein Name  
Endet mit mir. Da hängen Helm und Schild,  
Die werden sie mir in das Grab mitgeben.  
Und muß ich denken bei dem letzten Hauch,  
Daß du mein brechend<sup>2</sup> Auge nur erwartest,  
Um hinzugehn vor diesen neuen Lehenhof<sup>3</sup>,  
Und meine edeln Güter, die ich frei  
Von Gott empfing, von Oestreich zu empfangen

Studen z.

Vergebens widerstreben wir dem König.  
Die Welt gehört ihm; wollen wir allein  
Uns eigenstünnig steifen und verstopfen ,

1. *Meines Stamms.* Schiller s'écarte ici de la tradition historique. dernier Attinghausen ne mourut qu'en 1377. Mais cette noble figure du vieux baron est, en quelque sorte, pour le poëte un être symbolique, le représentant d'une civilisation qui s'en va, cédant, quoique à regret, au mouvement qui emporte la société vers d'autres destinées.

2. *Mein brechend Auge, mon œil s'éteignant, le moment de ma mort.*

3. *Lehenhof, cour où l'on va rendre hommage, tribunal du seigneur dont un fief relève.*

Die Länderkette ihm zu unterbrechen,  
Da er gewaltig rings um<sup>1</sup> uns gezogen?  
Sein<sup>2</sup> sind die Märkte, die Gerichte, sein  
Die Kaufmannsstraßen, und das Saumroß<sup>3</sup> selbst,  
Das auf dem Gotthardt ziehet, muß ihm zollen<sup>4</sup>.  
Von seinen Ländern wie mit einem Netz  
Sind wir umgarnet rings und eingeschlossen.  
— Wird uns das Reich beschützen? Kann es selbst  
Sich schützen gegen Oestreichs wachsende Gewalt?  
Hilft Gott uns nicht, kein Kaiser kann uns helfen.  
Was ist zu geben<sup>5</sup> auf der Kaiser Wort,  
Wenn sie in Geld- und Krieges-Noth die Städte,  
Die untern Schirm des Adlers sich gestüchtet,  
Verpfänden dürfen und dem Reich veräußern<sup>6</sup>?  
— Nein, Oheim, Wohlthat ist's und weise Vorsicht,  
In diesen schweren Zeltten der Partheilung,  
Sich anzuschließen an ein mächtig Haupt.

1. Rings um uns, κύκλω πέριξ.

2. Sein sind die Märkte, à lui sont les marchés, en ce qu'il prélève un droit sur la vente.

3. Saumroß, cheval de bât, qui transporte les charges, surtout les marchandises, dans les sentiers escarpés, à travers les montagnes. Saum vient de *sagma*, ou, comme on disait dans le latin du moyen âge, *salma*: ou, plus directement, de l'italien *soma*, charge.

4. Zollen, payer tribut. « Le roi Albert donna à sa maison le bailiage de la vallée d'Urseren, au pied du Saint-Gotthard, fief masculin dévolu à l'empire après l'extinction de la maison de Rapperschwyl, avec un péage de 900 florins. » Muller, liv. I, ch. 18.

5. Peut-on faire fond sur la parole des Empereurs? Litt.: Qu'y a-t-il à donner sur la parole des Empereurs?

6. Dem Reich veräußern. Souvent, pressés par le besoin d'argent, les empereurs d'Allemagne engageaient certains droits de la couronne, des domaines, des villes et des provinces entières, pour une somme d'argent, à un seigneur laïque ou ecclésiastique. Ainsi l'Empereur Louis, dans un moment d'embarras financier, avait aliéné à l'Empire les villes libres de Rheinfelden, de Schaffhouse et autres, laissées comme gage à la maison d'Autriche.

Die Kaiserkrone geht von Stamm zu Stamm<sup>1</sup>;  
Die hat für treue Dienste kein Gedächtniß.  
Doch um den mächt'gen Erbherrn wohl verdienen,  
Heißt Saaten in die Zukunft streu'n.

Attinghausen.

Bist du so weise?

Willst heller seh'n als deine edlen Väter,  
Die um der Freiheit kostbarn Edelstein  
Mit Gut und Blut und Heldenkraft gestritten?  
— Schiff nach Luzern hinunter, frage dort,  
Wie Oestreichs Herrschaft lastet auf den Ländern?  
Sie werden kommen, unsre Schaf' und Rinder  
Zu zählen, unsre Alpen abzumessen,  
Den Hochflug<sup>2</sup> und das Hochgewilde bannen  
In unsern freien Wäldern, ihren Schlagbaum  
An unsre Brücken, unsre Thore setzen,  
Mit unsrer Armuth ihre Länderkäufe,  
Mit unserm Blute ihre Kriege zahlen —  
— Nein, wenn wir unser Blut dran setzen sollen,  
So sei's für uns — wohlfeiler kaufen wir  
Die Freiheit als die Knechtschaft ein!

Rudenz.

Was können wir,

Ein Volk der Hirten, gegen Albrechts Heere!

Attinghausen.

Wern' dieses Volk der Hirten kennen, Knabe!

1. Von Stamm zu Stamm, *d'une famille à une autre.*

2. Hochflug, *haute volerie*, c.-à-d. la volerie des coqs de bruyère, des poules de bois, des faisans, des cygnes, etc. — Hochgewilde, *gros gibier* (nom collectif de Wild, gibier, pris individuellement), tels que le chevreuil, le chamols, le sanglier, le bouquetin. — Bannen, *interdire la chasse sous peine d'amende, en faire un droit exclusif du seigneur.*

Ich kenn's, ich hab' es angeführt in Schlachten,  
Ich hab' es fechten sehen bei Favenz<sup>1</sup>.  
Sie sollen kommen<sup>2</sup>, uns ein Joch aufzwingen,  
Das wir entschlossen sind, nicht zu ertragen!  
— O, lerne fühlen, welches Stamms du bist!  
Wirf nicht für eiteln Glanz und Blitterschein  
Die ächte Perle deines Werthes hin —  
Das Haupt zu heißen eines freien Volks,  
Das dir aus Liebe nur sich herzlich wehrt,  
Das treulich zu dir steht in Kampf und Tod —  
Das sei dein Stolz, des Adels rühre dich —  
Die angeborenen Bande knüpfe fest<sup>3</sup>,  
Ans Vaterland, ans theure, schließ' dich an,  
Das halte fest mit deinem ganzen Herzen!  
Hier sind die starken Wurzeln deiner Kraft;  
Dort in der fremden Welt stehst du allein;  
Ein schwankes Rohr, das jeder Sturm zerknickt.  
O komm', du hast uns lang' nicht mehr geseh'n,  
Versuch's mit uns nur einen Tag — nur heute  
Geh' nicht nach Altdorf — Hörst du? Heute nicht,  
Den einen Tag nur schenke dich den Deinen!

(Er faßt seine Hand.)

Rubenz.

Ich gab mein Wort — Laßt mich — Ich bin gebunden.

1. Fechten sehen. L'infinifit au lieu du participe gesehen. — Bei Favenz, devant Faenza (en latin, Faventia). L'empereur Frédéric II, qui assiégea, en 1240, cette ville, invita les Waldstetten à lui envoyer des secours. Les habitants de Schwytz et d'Unterwalden le lui promirent, à la condition qu'il les recevrait sous la protection de l'empire pour en relever immédiatement. Frédéric se hâta de leur accorder ce qu'ils souhaitaient. C'est à ce siège qu'un Strouthan de Winkelried, du pays d'Unterwalden, fut fait chevalier en récompense de sa bravoure. Voy. Muller, liv. I, ch. 16.

2. Qu'ils viennent! Voy. sur cette emplot de folgen, acte IV, sc. 1.

3. Ressorre les liens de la nature!

Attinghausen

(läßt seine Hand los, mit Graß).

Du bist gebunden — Ja, Unglücklicher!  
Du bist's, doch nicht durch Wort und Schmutz,  
Gebunden bist du durch der Liebe Seile!

(Rubenz wendet sich weg.)

— Verbirg dich, wie du willst. Das Fräulein ist's,  
Bertha von Brunegg, die zur Herrenburg  
Dich zieht, dich fesselt an des Kaisers Dienst.  
Das Ritterfräulein willst du dir erwerben  
Mit deinem Abfall von dem Land — Betrüg' dich' nicht!  
Dich anzulocken, zeigt man dir die Braut;  
Doch deiner Unschuld ist sie nicht beschieden.

Rubenz.

Genug hab' ich gehört. Gehabt Euch wohl!<sup>1</sup>

(Er geht ab.)

Attinghausen.

Wahnsinn'ger Jüngling, bleib'! Er geht dahin!  
Ich kann ihn nicht erhalten, nicht erretten —  
So ist der Wolfenschießen<sup>2</sup> abgefallen  
Von seinem Land — so werden andre folgen;  
Der fremde Hauber reißt die Jugend fort,

1. Betrüg' dich nicht. *Ne t'y trompe point: c'est pour t'attire; qu'on te montre la fiancée; mais elle n'est pas destinée à ton innocence, c.-à-d. à toi, jeune homme innocent et peu initié aux intrigues des cours. On te la montre comme un appât; mais c'est un autre qui l'obtiendra. E. Weber tombe dans une étrange erreur, en expliquant ainsi le sens: « Si tu restes fidèle à ton pays, tu ne l'obtiendras pas; elle sera le prix de ta trahison. »*

2. *Portez-vous bien, adieu!* Le verbe *gehoben* n'est usité qu'à l'impératif et à l'infinitif.

3. Der Wolfenschießen, celui que Baumgarten vient de tuer. Il appartenait à une famille noble du canton d'Unterwalden.

Gewaltsam strebend<sup>1</sup> über unsere Berge.  
— O unglückselige Stunde, da das Fremde<sup>2</sup>  
In diese still beglückten Thäler kam,  
Der Sitten fromme Unschuld zu zerstören!

Das Neue bringt herein mit Macht, das Alte,  
Das Würd'ge scheibet, andre Zeiten kommen,  
Es lebt ein andersdenkendes<sup>3</sup> Geschlecht!  
Was thu' ich hier? Sie sind begraben alle,  
Mit denen<sup>4</sup> ich gewaltet und gelebt.  
Unter der Erde schon liegt meine Zeit,  
Wohl dem<sup>5</sup>, der mit der neuen nicht mehr braucht zu leben!  
(Geht ab.)

1. *Strebend*, se rapporte au sujet *Jauber* : *pénétrant avec un force irrésistible dans* (lit. *par-dessus*) *nos montagnes*. D'autres, joignant le participe au régime *Jugend*, traduisent : *la jeunesse se pressant* (c.-à-d. *entraînée*) *irrésistiblement au delà de nos montagnes* vers les pays étrangers. La suite des idées indique que c'est au premier sens qu'il faut s'attacher.

2. *Das Fremde*, *ce qui est étranger*, c.-à-d. les mœurs étrangères, et les étrangers eux-mêmes.

3. *Andersdenkend*, *qui a d'autres pensées, d'autres sentiments*.

4. *Mit denen*, *ceux avec qui...*

5. *Wohl dem der*, *heureux celui qui...*

## Zweite Scene.

Eine Wiese<sup>1</sup>, von hohen Felsen und Wald umgeben.

Auf den Felsen sind Steige mit Geländern, auch Leitern, von denen man nachher die Landleute herabsteigen sieht. Im Hintergrunde zeigt sich der See, über welchem Anfangs ein Mondregenbogen zu sehen ist. Den Profpekt schließen hohe Berge, hinter welchen noch höhere Eisgebirge ragen. Es ist völlig Nacht auf der Scene, nur der See und die weißen Gletscher<sup>2</sup> leuchten im Mondlicht.

Melchthal, Baumgarten, Winkelried, Meier von Sarnen, Burkhard am Büchel, Arnold von Sewa, Klaus von der Flue und noch vier andre Landleute, alle bewaffnet.

Melchthal (noch hinter der Scene).

Der Bergweg öffnet sich<sup>3</sup>, nur frisch mir nach!  
Den Fels erkenn' ich und das Kreuzlein drauf;  
Wir sind am Ziel, hier ist das Rütli.

(Treten auf mit Wundlichtern.)

Winkelried.

Horch!

Sewa.

Ganz leer.

Meier.

's ist noch kein Landmann da. Wir sind  
Die ersten auf dem Platz, wir Unterwaldner.

1. Eine Wiese, le Rütli.

2. Die Gletscher, les glaciers (de glittchen, popul. pour gliten, glisser. Comp. glatt, glacies, etc.).

3. Öffnet sich, s'ouvre, s'élargit: qu'on me suive hardiment! Nach, placé après le régime, est pour nachgefolgt, employé lui-même dans le sens de l'impératif. Voy. p. 7, note 2, et p. 33, note 6.

Melchthal.

Wie weit ist's in der Nacht'?

Baumgarten.

Der Feuermächter

Vom Sellsberg<sup>1</sup> hat eben zwei gerufen.

(Man hört in der Ferne läuten.)

Meier.

Still! Horch!

Am Büchel.

Das Mettenglöcklein<sup>2</sup> in der Waldkapelle  
Klingt hell herüber aus dem Schwyzerland

Von der Flue.

Die Luft ist rein und trägt den Schall so weit.

Melchthal.

Seh'n<sup>3</sup> einige und zünden Reisholz an,  
Dass es loy brenne, wenn die Männer kommen.

(Zwei Sam teuse gehen.)

Sewa.

's ist eine schöne Mondennacht. Der See  
Liegt ruhig da als wie ein ebner Spiegel.

Am Büchel.

Sie haben eine leichte Fahrt.

Winkleried (zeigt nach dem See).

Sa seht!

Seht dorthin! Seht ihr nichts?

1. *Quelle heure de la nuit est-il?*
2. *Le garde de nuit vient de crier deux heures.*— Sellsberg est le nom de la montagne au pied de laquelle se trouve le Rutil, et en même temps d'un bourg situé sur cette montagne.
3. *Mettenglöcklein, clochette de matines, de Mette (comp. matutinus) pour Frühmesse.*
4. *Sehen et zünden... on sont à la 3<sup>e</sup> pers. du pluriel de l'impératif.*

Meier.

Was denn? — Ja, wahrlich!

Ein Regenbogen mitten in der Nacht!

Melchthal.

Es ist das Licht des Mondes, das ihn bildet.

Von der Flue.

Das ist ein seltsam wunderbares Zeichen!

Es leben viele, die das nicht geseh'n.

Sewa.

Er ist doppelt; seht, ein Bläserer steht drüber.

Baumgarten.

Ein Rachen fährt so eben drunter weg.

Melchthal.

Das ist der Stauffacher mit seinem Kahn!

Der Biederer läßt sich nicht lang erwarten.

(Geht mit Baumgarten nach dem Ufer.)

Meier.

Die Urner<sup>2</sup> sind es, die am längsten säumen.

Am Büchel.

Sie müssen weit umgehen<sup>3</sup> durchs Gebirg,

1. Regenbogen. C'est un des phénomènes atmosphériques les plus rares et les plus intéressants qu'un arc-en-ciel au clair de lune. Les couleurs en sont plus pâles que celles d'un arc-en-ciel formé par les rayons du soleil. Scheuchzer, dans son *Histoire naturelle de la Suisse*, rapporte que le 31 oct. 1705, les habitants de Schwytz avalent remarqué sur le même lac des Quatre-Cantons une iris lunaire surmontée d'une seconde à couleurs plus pâles et moins régulières que la première.

2. Die Urner, les gens d'Uri.

3. Umgehen, avec l'accent sur la première syllabe (part. umgegangen), faire un détour.

Daß sie des Landvogts Kundschaft<sup>1</sup> hintergehen.

(Unter dessen haben die zwei Landleute in der Mitte des Mordes ein Feuer angezündet.)

Melchthal (am Ufer).

Wer ist da? Gebt das Wort<sup>2</sup>!

Stauffacher (von unten).

Freunde des Landes.

(Alle gehen nach der Tiefe<sup>3</sup> den Kommenden entgegen. Aus dem Kahn steigen Stauffacher, Itef Rebing, Hans auf der Mauer, Jörg im Hofe, Konrad Hunn, Ulrich der Schmitz, Jost von Weiler, und noch drei andre Landleute, gleichfalls bewaffnet.)

Alle (rufen).

Willkommen!

(Indem die übrigen in der Tiefe verweilen und sich begrüßen, kommt Melchthal mit Stauffacher vorwärts.)

Melchthal.

O Herr Stauffacher! Ich hab' ihn  
Geseh'n, der mich nicht wiedersehen konnte!  
Die Hand hab' ich gelegt auf seine Augen,  
Und glühend Nachgefühl hab' ich gezogen  
Aus der erloschnen Sonne seines Blicks.

Stauffacher.

Sprecht nicht von Rache! Nicht Geschehnes rächen,  
Gedrohtem Uebel wollen wir begegnen<sup>4</sup>.  
— Jetzt sagt, was Ihr im Unterwaldner-Land  
Geschafft und für gemeine Sach' erworben,  
Wie die Landleute denken, wie Ihr selbst  
Den Stricken des Verraths entgangen seid.

1. Kundschaft, *espions*, l'abstrait pour le concret. Voy. p. 55, n. 2.
2. Das Wort, *le mot d'ordre*, die Losung, das Losungswort.
3. Nach der Tiefe, *vers le fond du théâtre*.
4. Begegnen, *nous voulons parer les coups qui nous menacent*.

Melchthal.

Durch der Surennen<sup>1</sup> furchtbares Gebirg,  
 Auf weit verbreitet eben Giffelsfeldern,  
 Wo nur der heisse Lämmergeier<sup>2</sup> krächzt,  
 Gelangt' ich zu der Alpentrist, wo sich  
 Aus Uri und vom Engelberg<sup>3</sup> die Hirten  
 Anrufend grüssen und gemeinsam weiden,  
 Den Durst mir stillend mit der Gletscher Milch<sup>4</sup>,  
 Die in den Runsen<sup>5</sup> schäumend niederquillt.  
 In den einsamen Sennhütten kehrt' ich ein,  
 Mein eigener Wirth und Gast<sup>6</sup>, bis daß ich kam  
 Zu Wohnungen gesellig lebender Menschen.  
 — Erschollen war in diesen Thälern schon  
 Der Ruf des neuen Greuels, der geschah'n,  
 Und fromme Ehrfurcht<sup>7</sup> schaffte mir mein Unglück  
 Vor jeder Pforte, wo ich wandernd klopfte.  
 Entrüstet fand ich diese graben<sup>8</sup> Seelen

1. Surennen, ou plutôt Surenen, chaînes de rochers entre les cantons d'Uri et d'Unterwalden. Ils sont traversés par un passage dangereux qui conduit d'Engelberg à Aaldorf.

2. Lämmergeier, gypaète, aigle des Alpes, le plus redoutable oiseau de proie de l'Europe.

3. Engelberg, dans le canton d'Unterwalden, au milieu d'une vaste solitude. A Engelberg, dit le dicton populaire, l'hiver occupe treize mois de l'année et l'été le reste. Engelberg est le nom d'une vallée, d'un village, et d'une abbaye de bénédictins fondée en 1083.

4. Avec le lait des glaciers. C'est le terme propre pour désigner l'eau pure qui sort des glaciers. « Das Wasser des Gletscherstroms ist weißbläulich. Diese eigenthümliche Farbe entsteht von dem vielen sehr zerriebenen Quarz, Feldspath, Glimmer, und andern Bestandtheilen, die sie immer mit sich führen. » Gmel.

5. Runse, Runs, Rinnal, Rinnsel (de rinnen), signifient le lit d'un ruisseau, et ensuite aussi le ruisseau lui-même. — Niederquillt, descend, litt. sourd en bas.

6. Mon propre hôte et convive. Lucien, Timon, ch. 43 : εὐνοῦσιόςθε μόνος ἑαυτῶν ἕστω καὶ ὄμοιος.

7. Et mon malheur me procura (me fit trouver) un pieux respect

8. Graben pour Geraben.

Ob dem gewaltsam neuen Regiment,  
Denn so wie Ihre Alpen fort und fort<sup>1</sup>  
Dieselben Kräuter nähren, Ihre Brunnen  
Gleichförmig fließen, Wolken selbst und Winde  
Den gleichen Strich<sup>2</sup> unwandelbar befolgen,  
So hat die alte Sitte hier vom Ahn  
Zum Enkel unverändert fort bestanden.  
Nicht tragen<sup>3</sup> sie verwegne Neuerung  
Im altgewohnten gleichen Gang des Lebens.  
— Die harten Hände reichten sie mir dar,  
Von den Wänden langten sie die rost'gen Schwert,  
Und aus den Augen bligte freudiges  
Gefühl des Muths, als ich die Namen nannte,  
Die im Gebirg' dem Landmann heilig sind,  
Den Gurigen und Walther Fürsts — Was Euch  
Recht würde dünken, schwuren sie zu thun;  
Euch schwuren sie bis in den Tod zu folgen.  
— So eilt' ich sicher unterm heil'gen Schirm  
Des Gastrechts von Gehöfte zu Gehöfte —  
Und als ich kam ins heimatliche Thal,  
Wo mir die Bettern viel verbreitet<sup>4</sup> wohnen —  
Als ich den Vater fand, beraubt und blind,  
Auf fremdem Stroh, von der Barmherzigkeit  
Mildthät'ger Menschen lebend —

1. Fort und fort, *toujours, éternellement.*

2. Strich, *cours, direction.* Ce mot a de l'analogie avec le latin *tractus.*

3. Tragen, pour *entraîner, supportent.* Muller, l. II, ch. 18 : « Le peuple a de certains principes traditionnels implantés dans son âme. ... Toute innovation est odieuse, parce que dans la vie uniforme des pères chaque jour ressemble au jour correspondant de l'année qui précède et de l'année qui suit. »

4. Verbreitet, où j'ai de nombreux parents (lit. où les cousins à moi habitent très-répendus).

Stauffacher.

Herr im Himmel!

Melchthal.

Da weint' ich nicht! Nicht in ohnmächt'gen Thränen  
Gieß ich die Kraft des heißen Schmerzens aus;  
In tiefer Brust wie einen theuren Schatz  
Verschloß ich ihn und dachte nur auf Thaten.  
Ich kroch durch alle Krümmen des Gebirgs;  
Kein Thal war so versteckt, ich späht' es aus<sup>1</sup>;  
Bis an der Gletscher eisbedeckten Fuß  
Erwartet' ich und fand<sup>2</sup> bewohnte Hütten,  
Und überall, wohin mein Fuß mich trug,  
Fand ich den gleichen Haß der Tyrannei;  
Denn bis an diese letzte Gränze selbst  
Belebter Schöpfung, wo der starre Boden  
Aufhört zu geben, raubt der Wögte Geiz —  
Die Herzen alle dieses biedern Volks  
Erregt' ich mit dem Stachel meiner Worte,  
Und unser<sup>3</sup> sind sie all' mit Herz und Mund.

Stauffacher.

Großes habt Ihr in kurzer Frist geleistet.

1. *Il n'est point de vallée si cachée que je ne l'aie découverte, visitée.* Litt. *aucune vallée n'était si cachée, je la découvris.* L'idiotisme de cette tournure, assez fréquente en allemand, ne consiste pas tant dans l'absence de toute conjonction entre les deux membres de phrase, que dans la substitution qu'on fait en pensée d'une idée positive à une idée négative. La phrase : *Kein Thal war so versteckt*, étant l'équivalent de celle-ci : *wie versteckt auch ein Thal war*, c'est avec cette dernière tournure que s'accorde le second membre de la proposition : *ich späht' es (dennoch) aus*. Comparez acte IV, sc. 3 : *denn niemals kehrt er heim, er bracht euch was, car jamais il ne rentrerait sans vous apporter quelque chose.*

2. *Erwartet' ich und fand, je m'attendais (à trouver) et je trouvai (en effet)...*

3. *Unser* indéclinable comme attribut. Comparez : *die Säufer sind mein.*

Melchthal.

Ich that noch mehr. Die beiden Besten sind's,  
Roßberg und Sarnen, die der Landmann fürchtet:  
Denn hinter ihren Felsenwällen schirmt  
Der Feind sich leicht und schädiget das Land.  
Mit eignen Augen wollt' ich es erkunden<sup>1</sup>  
Ich war zu Sarnen und besah die Burg.

Stauffacher.

Ihr wagtet Euch bis in des Tigers Höhle:

Melchthal.

Ich war verkleidet dort in Pilgerstracht;  
Ich sah den Landvogt an der Tafel schwelgen —  
Urtheilt, ob ich mein Herz bezwingen kann:  
Ich sah den Feind, und ich erschlug ihn nicht.

Stauffacher.

Fürwahr, das Glück war Eurer Kühnheit hold.

(Unterheßen sind die andern Landleute vorwärts gekommen, und nähern sich den Weibern.)

Doch jeho sagt mir, wer die Freunde sind,  
Und die gerechten Männer, die Euch folgten?  
Macht mich bekannt<sup>2</sup> mit ihnen, daß wir uns  
Zutraulich nahen und die Herzen öffnen.

Meier.

Wer konnte Euch nicht, Herr, in den drei Länden?  
Ich bin der Mei'r von Sarnen; dieß hier ist  
Mein Schwestersohn, der Struth von Winkelried.

Stauffacher.

Ihr nennt mir keinen unbekanntn Namen.

1. Es erkunden, *m'informer de l'état des choses.*
2. *Faites-moi faire connaissance avec eux.*

Ein Winkelried war's, der den Drachen schlug  
Im Sumpf bei Weiler<sup>1</sup> und sein Leben ließ  
In diesem Strauß.

Winkelried.

Das war mein Ahn, Herr Werner.

Melchtal (zeigt auf zwei Landleute).

Sie wohnen hinterm Wald<sup>2</sup>, sind Klosterleute  
Vom Engelberg<sup>3</sup> — Ihr werdet sie drum nicht  
Verachten, weil sie eigne<sup>4</sup> Leute sind,  
Und nicht wie wir frei sitzen auf dem Erbe —  
Sie lieben 's Land, sind sonst auch wohl berufen<sup>5</sup>.

Stauffacher (zu den Weibern).

Gebt mir die Hand! Es preise sich, wer keinem  
Mit seinem Leibe pflichtig<sup>6</sup> ist auf Erden;  
Doch Redlichkeit gedeiht in jedem Stande.

Konrad Hunn.

Das ist Herr Reding, unser Altländammann<sup>7</sup>.

1. Weiler, ou Debweiler, hamcau du canton d'Unterwalden. Schiller suit ici encore le récit du chroniqueur Tschudi, qui raconte le fait d'après les Registres de Stanz. Voy. Muller, liv. I, ch. 17, note 38.

2. Hinterm Wald, dans Obwalden.

3. Klosterleute vom Engelberg, des vassaux de l'abbaye d'Engelberg.

4. Eigene Leute, gens mortallables, comme Leibeigene. Les gens appartenant à une communauté religieuse (*titulo servitutis pertinentes*) avaient, en général, une meilleure condition que les sujets d'un seigneur laïque; ils jouissaient quelquefois de certains droits, de certaines franchises, dont ces derniers étaient privés.

5. Lieben's (lieben das) Land... Ils aiment leur pays, et sont du reste bien famés. Berufen, pris dans ce sens, appartient au vieux langage.

6. Pflichtig, tributaire, censitaire; mit seinem Leibe pflichtig, qui est soumis au tribut personnel, qui est en servitude, serf. Muller, liv. I, ch. 15; Bei den Schwyzern wohnten viele eigene Leute, pflichtig mit Leib und Gut...

7. Altländammann, ancien landammann.

Meter.

Ich kenn' ihn wohl. Er ist mein Widerpart<sup>1</sup>,  
Der um ein altes Erbstück mit mir rechtet.  
— Herr Nebing, wir sind Feinde vor Gericht;  
Hier sind wir einig.

(Schüttelt ihm die Hand.)

Stauffacher.

Das ist brav gesprochen.

Winkelried.

Hört ihr? Sie kommen. Hört das Horn von Uri!

(Rechts und links steht man bewaffnete Männer mit Blindlichtern die Felsen  
herabsteigen.)

Auf der Mauer.

Seht! Steigt nicht selbst der fromme Diener Gottes,  
Der würd'ge Pfarrer mit herab? Nicht scheut er  
Des Weges Mühen und das Grau'n der Nacht,  
Ein treuer Hirte für das Volk zu sorgen.

Baumgarten.

Der Sigrift folgt ihm und Herr Walther Fürst;  
Doch nicht den Tell erblick' ich in der Menge.

Walther Fürst, Abßfelmann der Pfarrer, Peter-  
mann der Sigrift, Ruoni der Hirt, Werni der Jä-  
ger, Ruodi der Fischer, und noch fünf andre Landleute. Alle  
zusammen, drei und dreißig an der Zahl<sup>2</sup>, treten vorwärts und stellen  
sich um das Feuer.

Walther Fürst.

So müssen wir auf unserm eignen Erb'  
Und väterlichen Boden uns verstoßen

1. Widerpart, *partie adverse*, *adversaire en justice*.

2. Drei und dreißig an der Zahl, *litt. trente-trois quant au nombre*.

Zusammen Ahleichen, wie die Mörder thun,  
Und bei der Nacht, die ihren schwarzen Mantel  
Nur dem Verbrechen und der sonnenscheuen  
Verschwörung leihet, unser gutes Recht  
Uns holen<sup>1</sup>, das doch lauter ist und klar,  
Gleichwie der glanzvoll offne Schooß des Tages.

Melchthal.

Läßt's gut sein<sup>2</sup>. Was die dunkle Nacht gesponnen,  
Soll frei und fröhlich an das Licht der Sonnen.

Röffelmann.

Hört, was mir Gott ins Herz gibt<sup>3</sup>, Eidgenossen  
Wir stehen hier statt einer Landsgemeine<sup>4</sup>,  
Und können gelten für ein ganzes Volk.  
So laßt uns tagen<sup>5</sup> nach den alten Bräuchen  
Des Lands, wie wir's in ruhigen Zeiten pflegen<sup>6</sup>,  
Was ungesellich ist in der Versammlung,  
Entschuldig die Noth der Zeit! Doch Gott  
Ist überall, wo man das Recht verwaltet,  
Und unter seinem Himmel stehen wir.

1. Uns holen, *aller nous chercher, conquérir.*

2. Laßt's gut sein, *soyez tranquille! qu'importe?* (Comparez *τασοῦ*, Eur. *Hipp.*, v. 1416.) *Ce que la nuit obscure aura tramé, doit se produire librement et gaiement à la lumière du jour.*

3. Was mir Gott ins Herz gibt, *ce que Dieu me met dans le cœur, m'inspire.* L'antique piété attribuait les sages pensées, les conseils prudents, l'idée de quelque expédient heureux à l'inspiration divine. Tell, au cinquième acte, quand il cherche les moyens de sauver le Parricide, répète cette même formule, sc. 2: Hört was mir Gott ins Herz gibt. Homère, *Iliade*, VIII, 218: Ἐπὶ φρεσὶ θεῶν Ἀγαμέμνονι κόντια ἦρον.

4. Landsgemeine, *assemblée générale, diète*, ou réunion de tous les hommes libres.

5. Laßt uns tagen, *siégeons*, en parlant d'une diète, de Tag, qui signifie, non-seulement le jour indiqué pour une réunion publique, mais encore la réunion même, et, en particulier, la réunion des États en Suisse. De là Tagung, *diète*.

6. Pflegen (zu thun), *avons coutume de faire.*

Stauffacher.

Wohl, laßt uns tagen nach der alten Sitte;  
Ist es gleich Nacht<sup>1</sup>, so leuchtet unser Recht.

Melchtal.

Ist gleich die Zahl nicht voll, das Herz ist hier  
Des ganzen Volks; die Besten<sup>2</sup> sind zugegen.

Konrad Hunn.

Sind auch die alten Bücher<sup>3</sup> nicht zur Hand,  
Sie sind in unsere Herzen eingeschrieben.

Röffelmann.

Wohlan, so sei der Ring<sup>4</sup> sogleich gebildet.  
Man pflanze auf die Schwerter der Gewalt!

Auf der Mauer.

Der Landeshammann nehme seinen Platz,  
Und seine Waibel<sup>5</sup> stehen ihm zur Settel!

Sigrif.

Es sind der Völker dreie<sup>6</sup>. Welchem nun  
Gebührt's, das Haupt zu geben der Gemeinde?

1. *Bien qu'il soit nuit.*

2. Die Besten, dans le double sens du mot grec *oi ápiotai*, les plus vertueux et les plus notables.

3. Die alten Bücher, les anciens codes, le recueil des lois et coutumes. — Zur Hand, sous la main, à portée.

4. Le cercle, le milieu où siégeait le magistrat qui présidait l'Assemblée, et devant lequel on plantait comme signe du pouvoir suprême deux épées en sautoir.

5. Waibel. C'est le nom qu'on donne en Suisse aux officiers subalternes attachés aux premiers magistrats, et chargés d'assister ceux-ci dans l'exercice de leurs fonctions, et de transmettre leurs ordres: *assesseurs, huissiers, commissaires, appariteurs.*

6. Der Völker dreie (pour drei), trois peuples. Les substantifs qui dépendent des noms de nombre ou de quantité se mettent au génitif, plus souvent avant qu'après le nom de nombre. Acte III, sc. 3: *hast du der Kinder mehr? as-tu d'autres enfants?* Même scène: *Auf hundert...* litt. à cent d'eux (de pas); c.-à-d. à cent pas. Acte IV, sc. 1: *der Schiffe mehrete.* Voy. p. 29, note 1.

Meier.

Um diese Ehr' mag Schwyz mit Uri streiten,  
Wir Unterwaldner stehen frei zurück<sup>1</sup>.

Melchthal.

Wir stehn zurück; wir sind die Flehenden,  
Die Hülfe heischen von den mächt'gen Freunden.

Stauffacher.

So nehme Uri denn das Schwert; sein Banner  
Steht bei den Römerzügen<sup>2</sup> uns voran.

Walther Fürst.

Des Schwertes Ehre werde Schwyz zu Theil<sup>3</sup>;  
Denn seines Stammes rühmen wir uns alle<sup>4</sup>.

Röffelmann.

Den edlen Wettstreit laßt mich freundlich schlichten:  
Schwyz soll im Rath, Uri im Felde führen.

Walther Fürst

(reicht dem Stauffacher die Schwert).

So nehmt!

Stauffacher.

Nicht mir, dem Alter sei die Ehre!

Im Hofe.

Die meisten Jahre zählt Ulrich der Schmitz.

1. Stehen frei zurück, y renouçons librement.

2. Römerzügen, expéditions romaines, c.-à-d. les expéditions que les empereurs d'Allemagne entreprenaient pour se faire couronner par le pape à Rome, et recevoir l'hommage de leurs vassaux italiens.

3. Que l'honneur de l'épée soit en partage à Schwytz, c.-à-d. qu'un Schwytzois soit le président de la diète.

4. Alle, comme portant tous le nom de Schwyzzer, Schweizer Voy. p. 89, note 6, et p. 91.

Ταύτης τοι γυναικὸς ἔξ εὐχόμεθ' ἕμμεναι ἄλλοι.

Auf der Mauer.

Der Mann ist wacker, doch nicht freien Stands;  
Kein eigner Mann kann Richter sein<sup>1</sup> in Schwyz.

Stauffacher.

Steht nicht Herr Neding hier, der Ammanamann?  
Was suchen wir noch einen würdigern?

Walther Fürst.

Er sei der Ammann und des Tages Haupt<sup>2</sup>!  
Wer dazu stimmt, erhebe seine Hände.

(Alle heben die rechte Hand auf.)

Neding (tritt in die Mitte).

Ich kann die Hand nicht auf die Bücher legen,  
So schwör' ich droben bei<sup>3</sup> den ew'gen Sternen,  
Dass ich mich nimmer will vom Recht entfernen.

(Man richtet die zwei Schwerter vor ihm auf, der Ring bildet sich um ihn her, Schwyz hält die Mitte, rechts stellt sich Uri und links Unterwalden. Er steht auf sein Schlachtschwert gestützt.)

Was ist's, das die drei Völker des Gebirgs  
Hier an des Sees unwirlichem Gestade  
Zusammenführte in der Geisterstunde?  
Was soll der Inhalt sein des neuen Bundes,  
Den wir hier unterm Sternenhimmel stiften?

Stauffacher (tritt in den Ring).

Wir stiften keinen neuen Bund; es ist

1. Kann Richter sein. La charge d'Amman ou de juge ne pouvait être conférée qu'à un homme de condition libre, en vertu de la lettre patente du roi Rodolphe I aux hommes de Schwytz, du 19 fév. 1294: « Inconveniens nostra reputat Serenitas, quod aliquis servillis conditionis existens, pro iudice vobis datur. »

2. Des Tages Haupt, chef, président de la diète.

3. Schwören bei... jurer par...

Ein uralt Bündniß<sup>1</sup> nur von Vätern Zeit,  
Das wir erneuern ! Wisset, Eidgenossen !  
Ob<sup>2</sup> uns der See, ob uns die Berge scheiden,  
Und jedes Volk sich für sich selbst regiert,  
So sind wir eines Stammes doch und Bluts,  
Und eine Heimath ist's, aus der wir zogen.

Winkelried.

So ist es wahr, wie's in den Liedern lauter<sup>3</sup>,  
Daß wir von fern her in das Land gewallt?  
O, theilt's uns mit, was Euch davon bekannt,  
Daß sich der neue Bund am alten stärke.

Stauffacher.

Hört, was die alten Hirten sich erzählen :  
— Es war ein großes Volk , hinten im Lande  
Nach Mitternacht<sup>4</sup>, das litt von schwerer Theurung.  
In dieser Noth beschloß die Landsgemeine,  
Daß je<sup>5</sup> der zehnte Bürger nach dem Loos  
Der Vätern Land verlasse — Das geschah !

1. Ein uralt Bündniß. Si l'on en croyait Tschudi, les Waldstetten auraient formé une alliance pour leur protection mutuelle déjà lors des premiers démêlés (1114) de Schwytz avec l'abbaye d'Einsiedlen ; une autre en 1206, au rapport du chevalier Jean de Klingenberg, qui doit avoir vécu en 1240. Ces alliances étaient de dix ans. Muller, liv. I, ch. 15.

2. *Bien que le lac et les montagnes nous séparent.*

3. *Wie es in den Liedern lauter.* Parmi les anciennes ballades il faut entendre ici principalement l'*Ostfriesenlied*, la ballade de l'*Ostfrisie*, qui se chante encore parmi le peuple de la vallée du Hasli. Sa forme actuelle ne remonte guère au delà de la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. Voy. Rochholz, *Eidgenössische Liederchronik*. Berne, 1835.

4. *Hinten (là-bas) im Lande nach Mitternacht*, dans le pays des Suédois et des Frisons. La tradition, racontée par Stauffacher, se trouve dans l'*Ostfriesenlied*, dont nous venons de parler. Elle s'accorde parfaitement avec ce que nous disent les chroniqueurs français et anglo-normans de cette émigration des tribus suédoises en Suisse.

5. *Chaque dixième* (un sur dix). Je a une valeur distributive.

Und zogen aus<sup>1</sup>, wehklagend, Männer und Weiber,  
 Ein großer Heerzug, nach der Mittagssonne,  
 Mit dem Schwert sich schlagend durch<sup>2</sup> das deutsche Land,  
 Bis an das Hochland dieser Waldgebirge;  
 Und eher nicht ermüdete der Zug,  
 Bis daß sie kamen in das wilde Thal,  
 Wo jetzt die Muotta<sup>3</sup> zwischen Wiesen rinnt<sup>4</sup> —  
 Nicht Menschenspuren waren hier zu sehen,  
 Nur eine Hütte stand am Ufer einsam;  
 Da saß ein Mann und wartete der Fährre —  
 Doch heftig wogete der See und war  
 Nicht fahrbar<sup>5</sup>; da besahen sie das Land  
 Sich näher und gewahrten schöne Fülle  
 Des Holzes, und entdeckten gute Brunnen,  
 Und meinten sich im lieben Vaterland  
 Zu finden — Da beschloffen sie zu bleiben,  
 Erbaueten den alten Flecken Schwytz<sup>6</sup>,  
 Und hatten manchen sauren Tag, den Wald  
 Mit weitverschlungnen Wurzeln auszuroden —  
 Drauf als der Boden nicht mehr Gnügen that<sup>7</sup>  
 Der Zahl des Volks, da zogen sie hinüber  
 Zum schwarzen Berg<sup>8</sup>, ja, bis an's Weißland<sup>9</sup> hin,

1. Und zogen aus, pour und es zogen aus. Voy. p. 6, note 4.

2. Sich schlagend durch, se frayant un passage avec le glaive à travers l'Allemagne. Voy. p. 20, note 5.

3. Le Muottathal est une vallée du canton de Schwytz arrosée par la Muotta; elle a deux ou trois lieues de longueur.

4. Jetzt... rinnt, coule maintenant à travers des prairies, tandis qu'autrefois elle coulait à travers des forêts sauvages.

5. Und war nicht fahrbar, et on n'osa it risquer la traversée.

6. Den alten Flecken Schwytz, le vieux bourg de Schwytz, du nom de Schwytzerus (scand. Suiter), un des trois chefs de l'expédition, et qui s'établit ici dans cette contrée.

7. Gnügen (pour Genügen) thun, suffire.

8. Zum schwarzen Berg, appelé dans le dialecte du pays Brinig (Braunegg), situé entre l'Oberland bernois et la partie du canton d'Unterwalden, qu'on nomme Obwald.

9. Oberpassli est aussi appelé Gassli im Weißland.

Wo, hinter ew'gem Eiseswall verborgen,  
Ein andres Volk<sup>1</sup> in andern Jungen spricht.  
Den Flecken Stanz erbauten sie am Kernwald<sup>2</sup>,  
Den Flecken Altdorf in dem Thal der Neuf —  
Doch blieben sie des Ursprungs stets gedenk;  
Aus all den fremden Stämmen, die seitdem  
In Mitte ihres Lands sich angesiedelt,  
Finden die Schwyzer-Männer sich heraus<sup>3</sup>:  
Es gibt das Herz, das Blut sich zu erkennen.

(Reicht rechts und links die Hand hin.)

Auf der Mauer.

Ja, wir sind eines Herzens, eines Bluts!

Alle (sich die Hände reichend).

Wir sind ein Volk, und einig wollen wir handeln.

Stauffacher.

Die andern Völker tragen fremdes Joch;  
Sie haben sich dem Steger unterworfen.  
Es leben selbst in unsern Landesmarken  
Der Sassen<sup>4</sup> viel, die fremde Pflichten<sup>5</sup> tragen.

1. Ein andres Volk, les habitants des cantons du Valais et du Tessin.

2. Kernwald, la forêt de Kern (du bourg Kerns); elle s'étend au pied de la Blümlialp, et partage Unterwalden en deux parties. Voy. p. 48, note 2.

3. Finden sich... heraus, se retrouvent, se réunissent. Muller, liv. II, ch. 15: « Il reste constant que la véritable race des Schwytzols peut être reconnue depuis Schwytz, à travers les montagnes, jusqu'au comté de Gruyère. »

4. Sassen, habitants. — Die... tragen, qui sont en état de vasselage, qui payent à autrui un tribut de leurs propriétés, ou doivent des services personnels, ou appartiennent corps et biens à un seigneur. Voy. Muller, liv. I, ch. 15.

5. Fremde Pflichten, poét. pour Pflichten gegen Fremde.

Und ihre Knechtschaft erbt<sup>1</sup> auf ihre Kinder.  
Doch wir, der alten Schweizer ächter Stamm,  
Wir haben stets die Freiheit uns bewahrt.  
Nicht unter Fürsten bogen wir das Knie;  
Freiwillig wählten wir den Schirm der Kaiser.

Abffelmann.

Frei wählten wir des Reiches Schutz und Schirm;  
So steht's bemerkt in Kaiser Friedrichs Brief<sup>2</sup>.

Stauffacher.

Denn herrenlos ist auch der Freiste nicht.  
Ein Oberhaupt muß sein, ein höchster Richter,  
Wo man das Recht mag schöpfen in dem Streit.  
Drum haben unsre Väter für den Boden,  
Den sie der alten Wildniß abgewonnen,  
Die Ehr' geghannt dem Kaiser, der den Herrn  
Sich nennt der deutschen und der welschen Erbe.  
Und, wie die andern Freien seines Reichs,  
Sich ihm zu edelm Waffendienst gelobt,  
Denn dieses ist der Freien einz'ge Pflicht,  
Das Reich zu schirmen, das sie selbst beschirmt.

Melchthal.

Was drüber ist<sup>3</sup>, ist Merkmal eines Knechts.

Stauffacher.

Sie folgten, wenn der Heribann<sup>4</sup> erging,

1. Erbt. *Et leur vassalité se transmet par héritage à leurs enfants.*

2. De l'Empereur Frédéric II. Par cette charte, datée de 1240, l'Empereur déclare les hommes de Schwytz affranchis de l'autorité du comte Rodolphe III de Habsbourg, de la branche cadette, et dit qu'ils relèveront désormais directement de l'Empire, dont ils venaient librement réclamer la protection.

3. Was drüber (darüber) ist, ce qui est au delà. Même scène : Was sein muß, das geschehe, doch nicht drüber.

4. Heribann, vieux pour Herbann, en lat. *heribannus*, convocation de l'armée. — Ergoßen, être ordonné, publié.

Dem Reichspanier und schlugen seine Schlachten<sup>1</sup>.  
Nach Welschland zogen sie gewappnet mit,  
Die Römerkron' ihm auf das Haupt zu setzen.  
Dabeim regierten sie sich fröhlich selbst  
Nach altem Brauch und eigenem Gesetz;  
Der höchste Blutbann<sup>2</sup> war allein des Kaisers,  
Und dazu war bestellt ein großer Graf,  
Der hatte seinen Sitz nicht in dem Lande.  
Wenn Blutschuld kam, so rief man ihn herein,  
Und unter offenem Himmel, schlicht und klar,  
Sprach er das Recht und ohne Furcht der Menschen.  
Wo sind hier Spuren, daß wir Knechte sind?  
Ist einer, der es anders weiß, der rede!

Im Hofe.

Nein, so verhält sich alles, wie Ihr sprecht.  
Gewaltherrschaft ward nie bei uns geduldet.

Stauffacher.

Dem Kaiser selbst versagten wir Gehorsam,  
Da er das Recht zu Gunst der Pfaffen bog.  
Denn als die Leute von dem Gotteshaus  
Einsiedeln<sup>3</sup> uns die Alp in Anspruch nahmen,  
Die wir beweidet seit der Väter Zeit,

1. Schlachten schlagen, lat., *pugnam pugnare*; grec, μάχην μάχεσθαι.

2. Blutbann, *haute justice, justice criminelle*.

3. Einsiedeln, *Notre-Dame-des-Ermites*, ancien couvent de bénédictins du canton de Schwytz. Les limites que les pères de Schwytz s'étaient tracées, ou les paturages qu'ils prétendaient avoir hérités de leurs ancêtres, leur furent longtemps contestés par les religieux d'Einsiedlen, à qui l'Empereur Henri II avait cédé les Alpes environnantes comme un désert sans propriétaire. Voy. Muller, liv. I, ch. 15. Il s'éleva, à ce sujet, parmi les deux partis de nombreuses rixes, que termina enfin (en 1217) le jugement prononcé par Rodolphe II de Habsbourg, nommé arbitre dans cette querelle.

Der Abt herfürzog' einen alten Brief,  
 Der ihm die herrenlose Wüste schenkte —  
 Denn unser Dasein hatte man verhehlt —  
 Da sprachen wir : "Erschlichen ist der Brief;  
 Kein Kaiser kann, was unser ist, verschenken;  
 Und wird uns Recht versagt vom Reich, wir können  
 In unsern Bergen auch des Reichs entbehren."  
 — So sprachen unsre Väter! Sollen wir  
 Des neuen Joches Schändlichkeit erdulden,  
 Erleben von dem fremden Knecht, was uns  
 In seiner Macht kein Kaiser durfte bieten?  
 — Wir haben diesen Boden uns erschaffen  
 Durch unsrer Hände Fleiß, den alten Wald,  
 Der sonst der Bären wilde Wohnung war,  
 Zu einem Sitz für Menschen umgewandelt<sup>2</sup>;  
 Die Brut des Drachen haben wir getödtet,  
 Der aus den Sümpfen giftgeschwollen stieg;  
 Die Nebeldecke<sup>3</sup> haben wir zerrissen,  
 Die ewig grau um diese Wildniß hing;  
 Den harten Fels gesprengt, über den Abgrund  
 Dem Wandersmann den sichern Steg<sup>4</sup> geleitet;  
 Unser ist durch tausendjährigen Besitz  
 Der Boden — und der fremde Herrentknecht  
 Soll kommen dürfen und uns Ketten schmieden,  
 Und Schmach anthun auf unsrer eignen Erde?

1. Herfürzog, vieux pour hervorzog. Acte III, sc. 3 : Gählings herfürbrach. Dans l'ancien allemand, für et vor se confondaient, et für pour vor est resté dans les dialectes du midi. — Bieten, présenter, offrir, prend ici le sens d'exiger.

2. Transformé en une habitation pour les hommes.

3. Die Nebeldecke... zerrissen, nous avons déchiré le rideau de brouillard, c.-à-d. en cultivant le sol et en extirpant les forêts, nous avons dissipé les brouillards qui couvraient cette contrée.

4. Steg, pont mobile muni d'une garde.

Ist keine Hilfe gegen solchen Drang?

(Eine große Bewegung unter den Landleuten.)

Nein, eine Gränze hat Tyrannenmacht.  
Wenn der Gedrückte nirgends Recht kann finden,  
Wenn unerträglich wird die Last — greift er  
Sinauf getrosten Muthes in den Himmel,  
Und holt herunter seine ew'gen Rechte,  
Die droben hangen unveräußerlich  
Und unzerbrechlich, wie die Sterne selbst —  
Der alte Urstand der Natur kehrt wieder,  
Wo Mensch dem Menschen gegenüber steht —  
Zum letzten Mittel, wenn kein andres mehr  
Verfangen<sup>1</sup> will, ist ihm das Schwert gegeben —  
Der Güter höchstes dürfen wir vertheidigen  
Gegen Gewalt — Wir stehn<sup>2</sup> für unser Land,  
Wir stehn für unsre Weiber, unsre Kinder!

Alle

(an ihre Schwerter schlagend.)

Wir stehn für unsre Weiber, unsre Kinder!

Rösselmann (tritt in den Ring).

Oh' ihr zum Schwerte greift, bedenkt es wohl!  
Ihr könnt es friedlich mit dem Kaiser schlichten.  
Es kostet euch ein Wort<sup>3</sup>, und die Tyrannen,  
Die euch jetzt schwer bedrängen, schmeicheln euch.  
— Ergreift, was man euch oft geboten hat;  
Trennt euch vom Reich; erkennet Oestreichs Hoheit —

1. Verfangen, dans le sens neutre, signifie opérer, réussir, avoir de l'effet.

2. Stehen (*stare*), tenir (*bon*), combattre, défendre. Même scène: Stehn wir nicht alle für dieselbe Sache?

3. Vous n'avez qu'à prononcer un seul mot, pour que les tyrans vous caressent.

Auf der Mauer.

Was sagt der Pfarrer? Wir zu Oestreich schwören!

Am Bühel<sup>1</sup>.

Hört ihn nicht an!

Winkelried.

Das rätth uns ein Verräther.

Ein Feind des Landes!

Nedding.

Ruhig, Eidgenossen!

Gewa.

Wir Oestreich huldigen<sup>2</sup>, nach solcher Schmach?

Von der Flue.

Wir uns abtropfen lassen durch Gewalt.

Was wir der Güte weigerten?

Meier.

Dann wären

Wir Sklaven, und verdienten es zu sein!

Auf der Mauer.

Der sei gestossen aus dem Recht der Schweizer,

Wer von Ergebung spricht an Oesterreich!

— Landammann, ich besteh, drauf: dieß sei

Das erste Landgesetz, das wir hier geben.

Melchthal.

So sei's. Wer von Ergebung spricht an Oestreich,

1. Bühel, terme suisse qui signifie colline. Am Bühel, proprement : qui habite sur la colline.

2. Wir Oestreich huldigen! L'insultif, pour exprimer l'indignation. Virgile : *Mene incepto desistere victam!* Cicéron : *Tene hoc, Atti, dicere.*

Soll rechtlos sein und aller Ehren bar<sup>1</sup>,  
Kein Landmann nehm' ihn auf an seinem Feuer

Alle

(heben die rechte Hand auf).

Wir wollen es, das sei Gesetz!

Reding (nach einer Pause).

Es ist's.

Abffelmann.

Setzt seid ihr frei, ihr seht's durch dieß Gesetz.  
Nicht durch Gewalt soll Oesterreich ertrogen,  
Was es durch freundlich Werben nicht erhielt —

Loft von Weiler.

Zur Tagesordnung, weiter!

Reding.

Gebgenossen!

Sind alle sanften Mittel auch versucht?  
Vielleicht weiß es der König nicht; es ist  
Wohl gar sein Wille nicht, was wir erdulden.  
Auch dieses Letzte wollen wir versuchen,  
Erst unsre Klage bringen vor sein Ohr,  
Oh' wir zum Schwerte greifen. Schrecklich immer,  
Auch in gerechter Sache, ist Gewalt.  
Gott hilft nur dann, wenn Menschen nicht mehr helfen.

Stauffacher (zu Konrad Hunn).

Nun ist's an Euch, Bericht zu geben. Redet!

1. Aller Ehren bar, *privé de tout honneur*, c.-à-d. couvert de honte. Muller, liv. I, ch. 16, en parlant des Bernois: « Ils nommaient le droit de bourgeoisie leur honneur, et la justice l'honneur de la ville. » Démosthène *contre Midias*: Ἀπάντων τῶν ἐν τῇ πόλει ἐπιστέρηται καὶ καθάπερ ἄτιμος γέγονε.

Konrad Gunn.

Ich war zu Rheinfeld<sup>1</sup> an des Kaisers Pfalz<sup>2</sup>,  
Wider der Bögte harten Druck zu klagen,  
Den Brief zu holen unsrer alten Freiheit,  
Den jeder neue König sonst bestätigt<sup>3</sup>.  
Die Boten vieler Städte fand ich dort,  
Vom schwäb'schen Lande und vom Lauf des Rheins,  
Die all' erhielten ihre Pergamente,  
Und kehrten freudig wieder in ihr Land.  
Mich, euren Boten, wies man an die Rätthe<sup>4</sup>,  
Und die entließen mich mit leerem Trost :  
„ Der Kaiser habe<sup>5</sup> diesmal keine Zeit ;  
„ Er würde sonst einmal wohl<sup>6</sup> an uns denken.“  
— Und als ich traurig durch die Säle ging  
Der Königsburg, da sah ich Herzog Hansen<sup>7</sup>  
In einem Erker weinend steh'n, um ihn  
Die edeln Herrn von Wart und Lägerfeld<sup>8</sup>,  
Die riefen mir und sagten : „ Helft euch selbst !

1. Rheinfeld, ou Rheinfelden, est une petite ville du canton d'Argovie, sur la route de Bâle à Zurich.

2. Pfalz (de palatium), la cour, das Hoflager.

3. Que chaque nouvel Empereur confirme toujours.

4. Rath, au sing. signifie conseil et conseiller, au plur. simplement conseillers. Du reste, la chose et la personne se confondent aussi dans le français conseil. La même analogie se voit encore dans βουλευτήριον, dans potestas, d'où vient l'italien podestà, et dans d'autres noms exprimant une idée semblable.

5. Habe, discours indirect : disant que l'Empereur n'avait pas... comme douze vers plus bas : er habe seine Jahre voll, disant qu'il avait ses années accomplies, c.-à-d. l'âge voulu. Et un peu plus loin : das sei die Bier... disant que cela était l'ornement...

6. Sonst einmal wohl, sans doute une autre fois.

7. Herzog Hansen (den Herzog Hans, comp. Wälder Fürsten, acte III, sc. 3), le duc Jean de Souabe, neveu de l'Empereur Albert.

8. Rodolphe de Wart et Conrad Tägerfeld, deux des seigneurs qui s'associèrent avec le duc Jean, pour assassiner l'Empereur Albert. Voy. acte V, sc. 1.



Gerechtigkeit erwartet nicht vom König,  
Veraubt er nicht des eignen Bruders Kind,  
Und hinterhält' ihm sein gerechtes Erbe?  
Der Herzog fleht' ihn um sein Mütterliches<sup>2</sup>:  
Er habe seine Jahre voll, es wäre  
Nun Zeit, auch Land und Leute zu regieren.  
Was ward ihm zum Bescheid? Ein Kränzlein setzt' ihm  
Der Kaiser auf: das sei die Zier der Jugend.“

Auf der Mauer.

Ihr habt's gehört. Recht und Gerechtigkeit  
Erwartet nicht vom Kaiser! Helft euch selbst!

Reding.

Nichts anders bleibt uns übrig. Nun gebt Rath,  
Wie wir es klug zum frohen Ende<sup>3</sup> leiten.

Walther Fürst (tritt in den Ring).

Abtreiben wollen wir verhassten Zwang;  
Die alten Rechte, wie wir sie ererbt  
Von unsern Vätern, wollen wir bewahren,  
Nicht ungezügelt nach dem Neuen greifen.  
Dem Kaiser bleibe, was des Kaisers ist;  
Wer einen Herrn hat, dien' ihm pflichtgemäß<sup>4</sup>.

1. Hinterhalten, retenir, retenir injustement. — Sein gerechtes Erbe, l'héritage auquel il a droit.

2. Sein Mütterliches, les biens de sa mère. Il avait réclamé le domaine de Kibourg qui appartenait à sa mère, à qui cette terre avait été donnée par Rodolphe.

3. Comment nous conduirons cela (notre entreprise) à une fin joyeuse (heureuse). Même scène: Wie vollenden wir's? Nous avons déjà vu plusieurs fois froh pris dans le sens d'heureux, absolument comme joyeux dans l'ancien français.

4. Pflichtgemäß. Dans le premier pacte d'alliance perpétuelle entre les trois Waldstetten, en date du 1<sup>er</sup> août 1291, on lit: «... renouvelant par le présent acte l'ancienne forme de notre confédération. En telle sorte, toutefois, que chacun desdits hommes qui a un seigneur sera tenu de lui montrer de l'obéissance et de le servir conformément à sa condition et à son devoir.»

Meier.

Ich trage Gut von Oesterreich zu Lehen.

Walt her Fürst.

Ihr fahret fort<sup>1</sup>, Oestreich die Pflicht zu leisten.

Joß von Weiler.

Ich steure an die Herrn von Rappersweil<sup>2</sup>.

Walt her Fürst.

Ihr fahret fort, zu zinsen<sup>3</sup> und zu steuern.

Abßjelm ann.

Der großen Frau zu Zürich<sup>4</sup> bin ich vereidet.

Walt her Fürst.

Ihr gebt dem Kloster, was des Klosters ist.

Stauffacher.

Ich trage keine Lehen, als des Reichs.

1. *Ihr fahret fort, vous continuez, c.-à-d. vous continuerez.*

2. Die Herrn von Rappersweil, *les seigneurs de Rapperswyl*. Rapperswyl (*Ruprechtvilla*; de *villa* vient Weiler (*bourg, villagium*), Weil, Wyl, désignées d'une foule de villes et de villages) est une petite ville dans le canton de Saint-Gall; elle fut bâtie, en 1091, par le comte Rodolphe de Rapperswyl, et passa, après l'extinction de cette famille, en 1284, à la branche cadette des comtes de Habsbourg. Muller, liv. I, ch. 15 : « Parmi les Schwytzols vivaient beaucoup de serfs qui appartenait corps et biens, ou du moins payaient un tribut de leurs propriétés (*liberi censarii*) à des princes et à des rois, aux comtes de Rapperswyl, aux chanoines de Lucerne, d'Einsiedlen, de Beromunster, aux religieuses de Zurich... »

3. *Bu zinsen... de payer le cens et le tribut.*

4. *A l'abbesse de Notre-Dame de Zurich* (Zürch pour Zürich), litt. *à la grande dame de Zurich*. J. de Muller la nomme, d'après une charte de l'Empereur Conrad IV, die *gejurste Abteffin des Frauenmünsters*. Cette abbaye fut fondée, en 853, par Louis le Germanique, dont les deux filles, Hildegarde et Berthe, furent successivement abbesses.

Walther Fürst.

Was sein muß, das geschehe, doch nicht drüber.  
Die Abg'te wollen wir mit ihren Knechten  
Verjagen und die festen Schläffer brechen;  
Doch, wenn es sein mag, ohne Blut. Es sehe  
Der Kaiser, daß wir nothgedrungen nur  
Der Ehrfurcht fromme Pflichten abgeworfen.  
Und steht er uns in unsern Schranken bleiben,  
Vielleicht beslegt er staatsklug seinen Zorn,  
Denn bill'ge Furcht erwecket sich ein Volk,  
Das mit dem Schwerte in der Faust sich mäßigt.

Rebing.

Doch laffet hören! Wie vollenden wir's?  
Es hat der Feind die Waffen in der Hand,  
Und nicht fürwahr in Frieden wird er weichen<sup>1</sup>.

Stauffacher.

Er wird's<sup>2</sup>, wenn er in Waffen uns erblickt;  
Wir überraschen ihn, eh' er sich rüstet.

Meier.

Ist bald gesprochen, aber schwer gethan.  
Uns ragen in dem Land zwei feste Schläffer,  
Die geben Schirm dem Feind und werden furchtbar,  
Wenn uns der König in das Land sollt' fallen.  
Roßberg und Sarnen muß bezwungen sein,  
Eh' man ein Schwert erhebt in den drei Landen.

1. Construissez : und fürwahr, er wird nicht in Frieden weichen.

2. Er wird's, il le fera. Dans cette proposition, le pronom et remplace l'infinitif weichen. Acte III, sc. 3 : weiter werdet Ihr's nicht treiben, Ihr werdet nicht, où il faut sous-entendre es weiter treiben.

Stauffacher.

Skumt man so lang, so wird der Feind gewarnt;  
Zu viele find's, die das Geheimniß theilen.

Meier.

In den Waldbädten find't sich kein Verräther.

Abffelmann.

Der Eifer auch, der gute, kann verrathen.

Walther Fürst.

Schiebt man es auf, so wird der Zwing vollend  
In Altdorf, und der Bogt befestigt sich.

Meier.

Ihr denkt an Euch.

Stgrist.

Und Ihr seid ungerecht.

Meier (auffahrend).

Wir ungerecht! Das darf uns Uri bieten!<sup>1)</sup>

Reding.

Bei eurem Eide, Ruh'<sup>2)</sup>!

Meier.

Ja, wenn sich Schwyz  
Versteht mit Uri, müssen wir wohl schweigen.

Reding.

Ich muß euch weisen<sup>3)</sup> vor der Landsgemeine,

1. Darf... bieten! *ose nous déclarer cela!*

2. *Au nom de votre serment, silence!* Il s'agit du serment que prêtait chaque citoyen parvenu à l'âge de seize ans, de respecter les lois et la constitution.

3. Weisen, pour *reprocher, réprimander, rappeler à l'ordre*, en lat. *in ordinem cogere*.

Daß ihr mit heft'gem Sinn den Frieden stört!  
Steh'n wir nicht alle für dieselbe Sache?

Winkelfried.

Wenn wir's verschoben bis zum Fest des Herrn<sup>1</sup>,  
Dann bringt's<sup>2</sup> die Sitte mit, daß alle Sassen  
Dem Bogt Geschenke bringen auf das Schloß;  
So können zehen Männer oder zwölf  
Sich unverdächtig in der Burg versammeln,  
Die führen heimlich spiz'ge Eisen mit,  
Die man geschwind kann an die Stäbe stecken,  
Denn niemand kommt mit Waffen in die Burg.  
Zunächst im Wald hält<sup>3</sup> dann der große Hause,  
Und wenn die andern glücklich sich des Thors  
Ermächtiget, so wird ein Horn geblasen,  
Und jene brechen aus dem Hinterhalt;  
So wird das Schloß mit leichter Arbeit unfer.

Melchtal.

Den Rossberg übernehm' ich zu ersteigen,  
Denn eine Dirn' des Schlosses ist mir hold,  
Und leicht bethör'<sup>4</sup> ich sie, zum nächilichen  
Besuch die schwanke<sup>5</sup> Leiter mir zu reichen;  
Bin ich<sup>6</sup> droben erst, zieh' ich die Freunde nach.

1. *Jusqu'à la fête du Seigneur, c.-à-d. jusqu'à Noël, selon le chroniqueur Etterlin. Muller, avec Tschudi, fixe l'époque du nouvel an.*

2. *Litt., alors la coutume porte avec elle ceci (savoir) que... c.-à-d. alors il est d'usage que. — Alle Sassen, tous les habitants, Eingefessenen.*

3. *Hält, s'arrête, se tient. Le présent pour le futur.*

4. *Behören, proprement, fasciner l'esprit, tromper, séduire. prend ici le sens de engager.*

5. *Schwant, pliant, flexible. Die schwante Leiter, l'échelle de cordes.*

6. *Bin ich... une fois que je suis en haut...*

Rebting.

Ist's aller Wille, daß verschoben werde?

(Die Mehrheit erhebt die Hände.)

Stauffacher (zählt die Stimmen).

Es ist ein Mehr<sup>1</sup> von zwanzig gegen zwölf!

Walther Fürst.

Wenn am bestimmten Tag die Burgen fallen,  
So geben wir von einem Berg zum andern  
Das Zeichen mit dem Rauch<sup>2</sup>; der Landsturm wird  
Aufgeboden, schnell, im Hauptort jedes Landes;  
Wenn dann die Bögte seh'n der Waffen Ernst<sup>3</sup>,  
Glaubt mir, sie werden sich des Streits begeben.  
Und gern ergreifen friedliches Geleit<sup>4</sup>,  
Aus unsern Landesmarken zu entweichen.

Stauffacher.

Nur mit dem Gefiler fürcht' ich schweren Stand<sup>5</sup>.  
Fürchtbar ist er mit Keisigen umgeben;  
Nicht ohne Blut räumt er das Feld, ja selbst  
Vertrieben bleibt er fürchtbar noch dem Land.  
Schwer ist's und fast gefährlich, ihn zu schonen.

1. *Il y a une majorité (pluralité, Rousseau) de vingt contre douze.*

2. Mit dem Rauch, *avec la fumée*. Scheuchzer: « Un autre avantage que les Suisses retiennent de leurs montagnes, est celui-ci: au moyen de signaux de feu, appelés *Hochmästen*, qui vont de montagne en montagne, on peut appeler, dans l'espace de un ou de deux jours, toute la nation sous les armes. » Cette espèce de télégraphie remonte à la plus haute antiquité: Homère déjà en fait mention. *Voy. Iliade. XVIII, v. 207 et suiv.* On connaît la magnifique description qu'Eschyle a faite de ce spectacle, *Agam.*, 280 et suiv.

3. Der Waffen Ernst, *le sérieux des armes, c.-à-d. que nous sommes bien résolus à nous défendre les armes à la main.*

4. Friedliches Geleit, *sauf-conduit.*

5. (Gün) schweren Stand, *une lutte terrible.*

Baumgarten.

Wo's halbsgefährlich ist<sup>1</sup>, da stellt mich L.n!  
Dem Toll verdank' ich mein gerettet Leben;  
Gern schlag' ich's in die Schanze<sup>2</sup> für das Land,  
Mein' Ehr' hab' ich beschützt, mein Herz befriedigt.

Meding.

Die Zeit bringt Rath. Erwartet's in Geduld,  
Man muß dem Augenblick auch was vertrauen<sup>3</sup>.  
— Doch seht, indeß wir nächstlich hier noch tagen,  
Stellt auf den höchsten Bergen schon der Morgen  
Die glüh'nde Hochwacht<sup>4</sup> aus — Kommt, laßt uns scheiden.  
Oh' uns des Tages Leuchten überrascht.

Walthar Fürst.

Sorgt nicht, die Nacht weicht langsam aus den Thälern.

(Alle haben unwillkürlich die Hüte abgenommen und betrachten mit stillen  
Sammlung die Morgenröthe.)

Stöffelmann.

Bei diesem Licht, das uns zuerst begrüßt  
Von allen Wäldern, die tief unter uns  
Schwerathmend wohnen in dem Qualm der Städte,

1. *Là où le danger sera le plus grand.* Halbsgefährlich, litt. *dan- gereux au point de mettre en péril le cou.* Acte III, sc. 1: das ist ein unglückseliges Gewerb, das halbsgefährlich führt am Abgrund hin.

2. In die Schanze, *je l'expose, je la risque volontiers.* Propre- ment, *je la mets en jeu.* Schanze, dans ce sens figuré, vient du français *chance*, qui lui-même dérive du lat. du moyen âge *cadentia* (de *cadere, choir*).

3. *On doit aussi laisser quelque chose à l'inspiration du mo- ment.*

4. Die glühende Hochwacht, *le (son) brillant fanal.* Hochwacht, *la garde placée sur les montagnes, un poste qu' entretient la nuit du feu pour avertir au cas que l'ennemi approche.* Par extension, *signal de feu, fanal.*

Laßt uns den Eid des neuen Bundes schwören!  
-- Wir wollen sein ein einzig Volk von Brüdern,  
In keiner Noth uns trennen und Gefahr.

(Alle sprechen es nach<sup>1</sup> mit erhobenen drei Fingern.)

— Wir wollen frei sein, wie die Väter waren,  
Eher den Tod<sup>2</sup>, als in der Knechtschaft leben.

(Wie oben.)

— Wir wollen trauen auf den höchsten Gott  
Und uns nicht fürchten vor der Macht der Menschen.

(Wie oben. Die Landleute umarmen einander.)

### Stauffacher.

Jetzt gehe jeder seines Weges still  
Zu seiner Freundschaft<sup>3</sup> und Genossame!  
Wer Hirt ist, wintre<sup>4</sup> ruhig seine Heerde,  
Und werb' im Stillen Freunde für den Bund!  
— Was noch bis dahin muß erduldet werden,  
Erduldet's! Laßt die Rechnung der Tyrannen  
Anwachsen, bis ein Tag die allgemeine  
Und die besondere Schuld aus einmal zahlt.  
Bezähme jeder die gerechte Wuth  
Und spare für das Ganze seine Rache;

1. Nachsprechen, *dire après, répéter.*

2. Eher den Tod: locution elliptique, comme le français *plutôt la mort!*

3. Freundschaft. Voy. p. 55, note 2. Genossame, comme Genossenschaft. C'est un terme propre au dialecte du midi de l'Allemagne. *Genossen, consorts et participants (socii, æquales, de nieder, jouir)* étaient en Suisse dans l'origine ceux qui partageaient la condition et les privilèges d'une certaine classe d'hommes. Ce qui les réunissait et ce qui constituait la base de leur droit, c'étaient les *Allmende* ou *Gemeinmerch*, pâturages communs où chaque Genosse avait droit de pacage. Aujourd'hui encore Uri est divisé, pour les élections des conseillers, en onze circonscriptions, appelées Genossame.

4. Wintern pour *überwintern entretenir, soigner pendant l'hiver.*

Denn Raub begehrt am allgemeinen Gut,  
Wer selbst sich hilft in seiner eignen Sache.

(Indem sie zu drei verschiedenen Seiten in größter Ruhe abgehen, fällt das Orchester mit einem prachtvollen Schwung ein; die leere Scene bleibt noch eine Zeitlang offen und zeigt das Schauspiel der aufgehenden Sonne über den Giegebirgen.)

1. *Commet un vol sur le bien commun, en mettant en péri l'intérêt général.*

2. *L'orchestre éclate, se fait entendre tout à coup, avec un magnifique élan.*



Das ist seine Beute,  
Was da krecht<sup>1</sup> und flucht.

(Kommt gesprungen.)

Der Strang ist mir entzwei. Mach<sup>2</sup> mir ihn, Vater!

Tell.

Ich nicht<sup>3</sup>. Ein rechter Schütze hilft sich selbst.

(Knaben entfernen sich.)

Hedwig.

Die Knaben fangen zeitig an zu schießen.

Tell.

Früh übt sich, wer ein Meister werden will.

Hedwig.

Ach, wollte Gott<sup>4</sup>, sie lernten's nie!

Tell.

Sie sollen alles lernen. Wer durchs Leben  
Sich frisch will schlagen<sup>5</sup>, muß zu Schuß und Truß  
Gerüstet sein.

Hedwig

Ach, es wird keiner seine Ruh'  
Zu Hause finden<sup>6</sup>.

1. Cette phrase est le développement un peu libre du régime de la première phrase mas... erreicht. — krecht und flucht, formes vieilles, pour kriecht und fliegt.

2. Mach', dans le langage simple des enfants, pour mache zurecht, fais, c.-à-d. raccommode.

3. Ich nicht, pas moi. Ce ne sera pas moi qui le raccommoderai.

4. Wollte Gott, plutôt à Dieu que... Acte III, sc. 3 : Wollt's Gott, er ginge.

5. Celui qui veut s'ouvrir un chemin à travers la vie (en luttant contre les obstacles) doit être préparé et pour l'attaque et pour la défense. Comp. un peu plus loin : der ringt sich leicht aus jeglicher Gefahr. Voy. p. 20, note 5.

6. Aucun d'eux ne trouvera son repos à la maison, ne saura rester tranquillement chez lui.

Tell.

Mutter, ich kann's auch nicht!

Zum Hirten hat Natur mich nicht gebildet;  
Rastlos muß ich ein flüchtig Ziel verfolgen.  
Dann erst genieß' ich meines Lebens recht,  
Wenn ich mir's jeden Tag aufs neu' erbeute<sup>1</sup>.

Hedwlg.

Und an die Angst der Hausfrau denkst du nicht,  
Die sich indessen, deiner wartend, härt.  
Denn mich erfüllt's mit Grausen, was die Knechte  
Von euren Wagefahrten sich erzählen.  
Bei jedem Abschied zittert mir das Herz,  
Daß du mir nimmer werdest wiederkehren.  
Ich sehe dich, im wilden Eisgebirg  
Verirrt, von einer Klippe zu der andern  
Den Fehlsprung thun, seh', wie die Gemse dich  
Rückspringend mit sich in den Abgrund reißt,  
Wie eine Winlawine<sup>2</sup> dich verschüttet,  
Wie unter dir der trügerische<sup>3</sup> Firn  
Einbricht, und du hinabfinst, ein lebendig  
Begrabner, in die schauerliche Gruft—  
Ach, den verwegenen Alpenjäger hascht

1. *Quand je me la conquiers chaque jour de nouveau, en triomphant chaque jour d'un nouveau péril.*

2. Winlawine, de Lawine, *avalanche*, en italien *lavina* (selon Adelung, du latin *labi*; selon d'autres, de *lau*, *tiède*). On appelle Winlawine ou faite Lawine l'avalanche formée par les couches de neige supérieures que le vent détache des flancs des rochers, sans cependant soulever les masses d'ancienne neige.

3. Der trügerische Firn, *le glacier trompeur*, appelé ainsi parce que les crevasses et les fentes qu'on rencontre à chaque instant dans ces masses de glace se recouvrent souvent, à la superficie, d'une légère couche, qui, cédant sous les pas des voyageurs, les fait tomber au fond de l'abîme. Les habitants des Alpes reconnaissent à plusieurs signes cette glace trompeuse.

Der Tod in hundert wechselnden Gestalten!  
Das ist ein unglückseliges Gewerbe,  
Das halbsgefährlich führt am Abgrund hin!<sup>1</sup>

Leil.

Wer frisch umher späht mit gesunden Sinnen<sup>2</sup>,  
Auf Gott vertraut und die gelenkte Kraft,  
Der ringt sich<sup>3</sup> leicht aus jeder Fahr und Noth.  
Den schreckt der Berg nicht, wer darauf geboren.

(Er hat seine Arbeit vollendet, legt das Gerath hinweg.)

Jetzt, mein' ich, hält<sup>4</sup> das Thor auf Fahr und Lag.  
Die Art im Haus erspart den Zimmermann.

(Nimmt den Hut.)

Hedwig.

Wo gehst du hin?

Leil.

Nach Altdorf, zu dem Vater<sup>5</sup>.

Hedwig.

Sinnst du auch nichts Gefährliches? Gesteh' mir's!

Leil.

Wie kommst du darauf<sup>6</sup>, Frau?

1. *Qui vous conduit, vous fait passer toujours auprès de l'abîme.*
2. Mit gesunden Sinnen, avec des organes vifs. C'est du sens de la vue qu'il est surtout question ici.
3. Der ringt sich... aus, litt. : celui-ci se lutte hors de, c.-à-d. parvient à se tirer de... C'est un nouvel exemple d'un verbe composé, dont le simple exprime l'idée d'action, et la préposition l'effet, le résultat de cette action. — Fahr, vieux pour Gefahr, danger.
4. *Tiendra solidement pour longtemps.*
5. Zu dem Vater, chez ton père (Walther Furst).
6. Litt. : *Comment viens-tu là-dessus ? c.-à-d. d'où te vient cette pensée ?*

Hedwig.

Es spinnt sich etwas  
Gegen die Wdgte.—Auf dem Rütli war d  
Betagt, ich weiß, und du bist auch im Bunde.

LII.

Ich war nicht mit dabei—doch werd' ich mich  
Dem Lande nicht entziehen, wenn es ruft.

Hedwig.

Sie werden dich hinstellen, wo Gefahr ist;  
Das Schwerste wird dein Antheil sein wie immer.

LII.

Ein jeder wird besteuert nach Vermögen.

Hedwig.

Den Unterwaldner<sup>1</sup> hast du auch im Sturme  
Ueber den See geschafft—Ein Wunder war's,  
Dass ihr entkommen—Dachtest du denn gar nicht  
An Kind und Weib<sup>2</sup>?

LII.

Lieb Weib, ich dacht' an euch;  
Drum rettet' ich den Vater seinen Kindern

Hedwig.

Zu schiffen in dem wüth'gen See! Das heißt  
Nicht Gott vertrauen; das heißt Gott versuchen!

LII.

Wer gar zu viel bedenkt, wird wenig leisten.

1. Den Unterwaldner, *Baumgarten*. Voy. acte I, sc. 1.

2. Kind und Weib. C'est une locution consacrée, qu'il soit question d'un ou de plusieurs enfants. Comparez dans Sophocle, *Trachiniennes*, v. 257; ἐν παιδὶ καὶ γυναίκί.

Hedwig.

Ja, du bist gut und hilfreich, dienest allen,  
Und wenn du selbst in Noth kommst, hilfst dir kein'r.

Tell.

Verhüt' es Gott, daß ich nicht Hilfe brauche!<sup>1</sup>

(Er nimmt die Armbrust und Pfeile.)

Hedwig.

Was willst du mit der Armbrust? Laß sie hier!

Tell.

Mir fehlt der Arm, wenn mir die Waffe fehlt.

(Die Knaben kommen zurück.)

Walther.

Vater, wo gehst du hin?

Tell.

Nach Altdorf, Knabe,

Zum Ghni<sup>2</sup> — Willst du mit?

Walther.

Ja, freilich will ich.

Hedwig.

Der Landvogt ist jetzt dort. Bleib' weg von Altdorf!

1. Nicht Hilfe brauche. De même qu'en grec, après un verbe renfermant une idée négative, on ajoute souvent encore une négation, de même en allemand après les verbes d'un sens analogue. L'explication doit en être cherchée dans la confusion de deux idées, l'une positive, l'autre négative. Ainsi, dans ce passage, les mots: Verhüt' es Gott, impliquent l'idée, ich hoffe, et c'est de ce terme que dépend la négation. Comp. acte II, sc. 2: Sie hindern daß die Waldratte nicht zu Dörfreich schwören.

2. Zum Ghni, diminutif de Ghn, pris ici dans le sens de Großvater. Comparez Ghni, diminutif de Arnob; Giti ou Ketti, de Kiti (père).

Tell.

Er geht', noch heute.

Hedwig.

Drum laß' ihn erst fort sein!  
Gemahn' ihn nicht an dich, du weißt, er großt uns.

Tell.

Mir soll sein böser Wille nicht viel schaden.  
Ich thue recht und scheue keinen Feind.

Hedwig.

Die recht thun, eben die haßt er am meisten.

Tell.

Weil er nicht an sie kommen kann<sup>1</sup>—Mich wird  
Der Ritter wohl in Frieden lassen, mein' ich.

Hedwig.

So<sup>2</sup>, weißt du das?

Tell.

Es ist nicht lange her,  
Da ging ich jagen durch die wilden Gründe  
Des Schächenthals<sup>3</sup> auf menschenleerer Spur,  
Und da ich einsam einen Felsensteig

1. Er geht, il s'en va, il doit s'en aller, quitter Altdorf.

2. Weil... an sie kommen kann, parce qu'il ne peut les atteindre, qu'il n'a pas de prise sur eux. Goethe a dit dans *Faust*: Könnt' ich dir nur an den dürren Leib! en omettant kommen.

3. So! ainsi! ah!

4. De la vallée du Schächchen, à l'entrée de laquelle, comme nous l'avons dit plus haut, était situé Burglen. Elle a quatre lieues de long, et est traversée par le Schächchenbach; torrent fougueux qui prend sa source dans les glaciers du Schœrhorn.

Verfolgte, wo nicht auszuweichen war,<sup>1</sup>  
 Denn über mir hing schroff die Felswand her,  
 Und unten rauschte fürchterlich der Schächten,

(Die Knaben drängen sich rechts und links an ihn und sehen mit gespannter  
 Neugier an ihm hinauf.)

Da kam der Landvogt gegen mich daher,  
 Er ganz allein mit mir, der auch allein war,  
 Bloß Mensch zu Mensch und neben uns der Abgrund.  
 Und als der Herr<sup>2</sup> mein ansichtig ward,  
 Und mich erkannte, den er kurz zuvor  
 Um kleiner Ursach' willen schwer gebüßt,  
 Und sah mich mit dem stattlichen<sup>3</sup> Gewehr  
 Daher geschritten kommen, da verblaßt' er,  
 Die Knie<sup>4</sup> versagten ihm, ich sah es kommen<sup>5</sup>,  
 Daß er jetzt an die Felswand würde sinken.

— Da jammerte mich sehr, ich trat zu ihm  
 Bescheidenlich<sup>6</sup> und sprach: „Ich bin's, Herr Landvogt.“  
 Er aber konnte keinen andern<sup>7</sup> Laut

1. Wo nicht auszuweichen war, où il n'y avait pas moyen de s'écartier, de se ranger pour laisser passer. Οὐκ ἦν ἐκτασθαι.

2. Der Herr, forme vieillie pour der Herr. Et lorsque le seigneur m'aperçut. — Mein pour meiner, comme, six vers plus loin, sein pour seiner.

3. Stattlich, propr. magnifique, imposant. Quand il me vit m'avancant avec mon arme formidable.

4. Die Knie (pour die Kniee) versagten ihm, les genoux lui manquèrent; c.-à-d. ses genoux fléchirent sous lui. Hom. ἀκείρησαν γόναυτε.

5. Ich sah... je le vis venir qu'il tomberait; c.-à-d. je vis le moment où il allait tomber contre le mur de rochers.

6. Bescheidenlich, modestement, humblement, avec soumission, adverbe de bescheiden. Il a vieillit.

7. Keinen andern Laut. Logiquement parlant, le mot andern devait être omis: « Il ne put proférer aucun son, mais il me fit signe de passer mon chemin. » Cette négligence pourrait être excusée par des exemples semblables empruntés aux Grecs et aux Latins, chez lesquels ἄλλοι et alius font également pléonasme. Hom., *Odyss.*, II.

Aus seinem Munde geben—Mit der Hand nur  
Winkt' er mir schweigend, meines Wegs zu gehn;  
Da ging ich fort, und sandt' ihm sein Gefolge.

Hedwig.

Er hat vor dir gezittert—Wehe dir!  
Daß du ihn schwach geseh'n, vergibt er nie.

Tell.

Drum meld' ich ihn, und er wird mich nicht suchen.

Hedwig.

Werb' heute nur dort weg! Geh' lieber jagen!

Tell.

Was fällt dir ein'?

Hedwig.

Mich ängstigt's. Bleibe weg!

Tell.

Wie kannst du dich so ohne Ursach' quälen?

Hedwig.

Weil's keine Ursach' hat'—Tell, bleibe hier!

Tell.

Ich hab's versprochen, liebes Weib, zu kommen.

412 : μήτηρ... οὐτι κένυσται. οὐδ' ἄλλαι θυμῶν. Cependant les premières éditions imprimées du vivant de Schiller portent : keinen armen Laut.

1. Einfallen, venir dans l'esprit (en lat. incidere); de là Einfall, idée, fantaisie.

2. Précisément parce que cela n'a aucun motif; c.-à-d. mon pressentiment m'effraie précisément parce qu'il est sans motif. Tite-Live, 26, 20 : *Divinatio quædam futuri, quo minus ratio timoris reddi poterat aborti temere, eo majorem inferens timorem.*

Hedwig.

Mußt du, so geh' — nur lasse mir den Knaben!

Walther.

Mein, Mütterchen. Ich gehe mit dem Vater.

Hedwig.

Wälth', verlassen willst du deine Mutter?

Walther.

Ich bring' dir auch was Hübsches mit vom Gnt.

(Geht mit dem Vater.)

Wilhelm.

Mutter, ich bleibe bei dir!

Hedwig (umarmt ihn).

Ja, du bist

Mein liebes Kind; du bleibst mir noch allein!

(Sie geht an das Gosthor und folgt den Abgehenden lange mit den Augen.)

1. Wälth, diminutif de Walther. Voy. p. 2, note 5.

## Zweite Scene.

Eine eingeschlossene wilde Waldgegend, Staubbäche<sup>1</sup> stürzen von den Felsen.

Bertha im Jagdkleid. Gleich darauf Rubenz.

Bertha.

Er folgt mir. Endlich kann ich mich erklären.

Rubenz (tritt rasch ein).

Fräulein, jetzt endlich find' ich Euch allein.  
Abgründe schließen rings umher uns ein;  
In dieser Wildniß fürcht' ich keinen Zeugen;  
Bom Herzen wälz' ich dieses lange Schweigen—

Bertha.

Seid Ihr gewiß, daß uns die Jagd nicht folgt?

Rubenz.

Die Jagd ist dort hinaus<sup>2</sup>—Jetzt oder nie!  
Ich muß den theuren Augenblick ergreifen—  
Entschieden sehen muß ich mein Geschick,  
Und sollt' es mich auf ewig von Euch scheiden.  
—O, waffnet<sup>3</sup> Eure gut'gen Blicke nicht  
Mit dieser finstern Strenge—Wer bin ich,  
Daß ich den kühnen Wunsch zu Euch erhebe?  
Mich hat der Ruhm noch nicht genannt; ich darf  
Mich in die Reih' nicht stellen mit den Rittern,

1. Staubbäche, *des cascades, des ruisseaux qui tombent en poussière, en pluie fine.*

2. Ist dort hinaus, *la chasse est là bas, s'est éloignée dans cette direction.* Dort est accompagné d'un geste. Fin marque le mouvement loin de celui qui parle.

3. O waffnet... Ovide: *Seque armat et instruit ira.*

Die siegberühmt und glänzend Euch umwerben!  
Nichts hab' ich als mein Herz voll Treu' und Liebe --

Bertha (ernst und streng).

Dürft Ihr von Liebe reden und von Treue,  
Der treulos wird an seinen nächsten Pflichten?

(Rubenz tritt zurück.)

Der Sklave Oesterreichs, der sich dem Fremdling  
Verkauft, dem Unterdrücker seines Volks?

Rubenz.

Von Euch, mein Fräulein, hör' ich diesen Vorwurf?  
Wen such' ich denn als Euch auf jener Seite?\*

Bertha.

Nach denkt Ihr auf der Seite des Verraths  
Zu finden? Oher wollt' ich meine Hand  
Dem Gefler selbst, dem Unterdrücker, schenken,  
Als dem naturvergeffnen<sup>3</sup> Sohn der Schweiz,  
Der sich zu seinem Werkzeug machen kann!

Rubenz.

O Gott, was muß ich hören!

Bertha.

Wie? Was liegt

Dem guten Menschen näher<sup>4</sup> als die Seinen?  
Gibts schönre Pflichten für ein edles Herz,  
Als ein Vertheidiger der Unschuld sein,

1. Umwerben, *recherchent votre main autour (de vous); vous entourent de leurs hommages.*

2. Auf jener Seite, *de ce côté là, dans ce parti.*

3. Naturvergeffnen, *qui a oublié la nature.* Comparez *Pflichtvergeffen, qui a oublié son devoir.*

4. Was liegt... näher? *Quel intérêt plus cher y a-t-il pour ...?*

Das Recht der Unterdrückten zu beschirmen?  
— Die Seele blutet mir um Euer Volk;  
Ich leide mit ihm, denn ich muß es lieben,  
Das so beschelben ist und doch voll Kraft;  
Es zieht mein ganzes Herz mich zu ihm hin,  
Mit jedem Tage lern' ich's mehr verehren.  
— Ihr aber, den Natur und Ritterpflicht  
Ihm zum geborenen Beschützer gaben,  
Und der's verläßt, der treulos übertritt  
Zum Feind, und Ketten schmiedet seinem Land,  
Ihr seid's der mich verletzt und kränkt; ich muß  
Mein Herz bezwingen, daß ich Euch nicht hasse

Rudenz.

Will ich denn nicht das Beste' meines Volks?  
Ihm unter Oestreichs mächt'gem Scepter nicht  
Den Frieden? —

Bertha.

Knechtschaft wollt Ihr ihm bereiten!  
Die Freiheit wollt Ihr aus dem letzten Schloß,  
Das ihr noch auf der Erde blieb, verjagen.  
Das Volk versteht sich besser auf sein Glück;  
Kein Schein verführt sein sicheres Gefühl.  
Euch haben sie das Netz ums Haupt geworfen —

Rudenz.

Bertha! Ihr haßt mich, Ihr verachtet mich!

1. Das Beste meines Volks, *le bien de mon peuple*.

2. Den Frieden dépend encore de will. C'est Berthe qui achève la proposition, en mettant le contraire (Knechtschaft, à la place de Frieden); de ce qu'allait dire Rudenz.

Bertha.

Hät' ich's, mir wäre besser<sup>1</sup> — Aber den  
Verachtet sehen und verachtungswerth,  
Den man gern lieben möchte —

Rudenz.

Bertha! Bertha!

Ihr zeigt mir das höchste Glück,  
Und stürzt mich tief in einem Augenblick.

Bertha.

Nein, nein, das Edle<sup>2</sup> ist nicht ganz erstickt  
In Euch! es schlummert nur, ich will es wecken;  
Ihr müßt Gewalt ausüben an Euch selbst,  
Die angestammte<sup>3</sup> Tugend zu ertöden;  
Doch wohl Euch<sup>4</sup>! sie ist mächtiger als Ihr,  
Und trotz Euch selber, seid Ihr gut und edel!

Rudenz.

Ihr glaubt an mich? O Bertha, alles läßt  
Mich Eure Liebe sein und werden<sup>5</sup>!

Bertha.

Seid,

Wozu die herrliche Natur Euch machte!  
Erfüllt den Platz, wohin sie Euch gestellt;  
Zu<sup>6</sup> Eurem Volke steht und Eurem Lande,  
Und kämpft für Euer heilig Recht!

1. Si je le faisais, ce serait mieux pour moi; c.-à-d. je serais plus heureuse.

2. Das Edle, το εδύσβετ, η εδύσβετα.

3. Angestammt, comme angeboren, inné, naturel.

4. Wohl Euch, heureusement pour vous. Acte IV, sc. 3: Wohl dem, der sein Selbst bestellt... Heureux celui qui... Comparez Weß mir!

5. Litt. : me laisse être et devenir (me rendra capable de) tout.

6. Zu, du côté de.

Rudenz.

Weh' mir!

Wie kann ich Euch erringen, Euch besitzen,  
Wenn ich der Macht des Kaisers widerstrebe?  
Ist's der Verwandten mächt'ger Wille nicht,  
Der über Eure Hand tyrannisch waltet?

Bertha.

In den Waldstätten liegen meine Güter,  
Und ist der Schweizer frei, so bin auch ich's.

Rudenz.

Bertha, wach einen Blick<sup>1</sup> thut Ihr mir auf!

Bertha.

Hofft nicht durch Östreichs Gunst mich zu erringen;  
Nach meinem Erbe strecken sie die Hand,  
Das will man mit dem großen Erb' vereinen.  
Dieselbe Länbergier<sup>2</sup>, die Eure Freiheit  
Verschlingen will, sie drohet auch der meinen!  
— O Freund, zum Opfer bin ich auserseh'n,  
Vielleicht um einen Günstling zu belohnen—  
Dort, wo die Falschheit und die Ränke wohnen,  
Hin an den Kaiserhof will man mich zieh'n;  
Dort harren mein<sup>3</sup> verhafter Ehe Ketten;  
Die Liebe nur—die Eure kann mich retten!

1. Welch einen Blick... *quel jour, quelle perspective m'ouvrez-vous?*

2. Länbergier, *soif de domination*. On regarde communément comme une des causes principales des événements qui se passèrent au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, les projets d'agrandissement dont Albert, dit-on, était sans cesse occupé. Plusieurs écrivains lui reprochent une ambition démesurée et une avarice sans bornes, tandis que d'autres, au contraire, louent sa modération et sa générosité. Voy Hilsely, *Essai sur l'origine et le développement des libertés des Waldstätten*, p. 120 et suiv.

3. Harren mein (pour meiner), *m'attendent*.

Rudenz.

Ihr könntet Euch entschließen, hier zu leben.  
In meinem Vaterlande mein zu sein?  
O Bertha, all mein Sehnen<sup>1</sup> in die Weite,  
Was war es, als ein Streben nur nach Euch?  
Euch sucht' ich einzig auf dem Weg des Ruhms,  
Und all mein Ehrgeiz war nur meine Liebe.  
Könnt Ihr mit mir Euch in dieß stille Thal  
Einschließen und der Erde Glanz entfagen —  
O, dann ist meines Strebens Ziel gefunden;  
Dann mag der Strom der wildbewegten Welt  
Uns sichere Ufer dieser Berge schlagen —  
Kein flüchtiges Verlangen hab' ich mehr  
Sinaus zu senden in des Lebens Weiten —  
Dann mögen diese Felsen um uns her  
Die undurchdringlich feste Mauer breiten<sup>2</sup>,  
Und dieß verschlossene sel'ge Thal allein  
Zum Himmel offen und gelichtet sein!

Bertha.

Jetzt bist du ganz, wie dich mein ahnend Herz  
Geträumt; mich hat mein Glaube nicht betrogen!

Rudenz.

Fahr' hin, du eitler Wahn, der mich bethört!  
Ich soll<sup>3</sup> das Glück in meiner Heimath finden.

1. Mein Sehnen in die Weite, *mon désir vers l'étendue*; c.-à-d. cette ardeur qui m'emportait loin d'ici, *qu'était-ce, sinon...* Voy. le discours que Rudenz adresse à son oncle, acte II, p. 66 et 67.

2. *Que ces rochers, alors, étendent autour de nous leur enceinte impénétrable, et que cette heureuse vallée fermée ne soit ouverte qu'à la lumière du ciel!* Le docteur Weber se trompe, je pense, en expliquant: « Ich will meine Wünsche auf dieß... Thal beschränken, in dem sich mir durch deine Liebe der Himmel öffnen... soll. »

3. Ich soll finden, je trouveras; il est dans ma destinée de trouver...

Hier, wo der Knabe fröhlich ausgeblüht,  
Wo tausend Freudespuren mich umgeben,  
Wo alle Quellen mir und Bäume leben<sup>1</sup>,  
Im Vaterland willst du die Meine werden!  
Ach, wohl hab' ich es stets geliebt! Ich fühl's,  
Es fehlte mir zu jedem Glück der Erden.

**Bertha.**

Wo wär' die sel'ge Insel<sup>2</sup> aufzufinden,  
Wenn sie nicht hier ist in der Unschuld Land?  
Hier, wo die alte Treue heimisch wohnt,  
Wo sich die Falschheit noch nicht hingefunden,  
Da trübt kein Meid die Quelle unsers Glücks,  
Und ewig hell entfliehen uns die Stunden.  
— Da seh' ich dich im ächten Männerwerth,  
Den Ersten von den Freien und den Gleichen,  
Mit reiner, freier Guldigung verehrt,  
Groß wie ein König wirkt<sup>3</sup> in seinen Reichen.

**Studen z.**

Da seh' ich dich, die Krone aller Frauen,  
In weiblich reizender Geschäftigkeit,  
In meinem Haus den Himmel mir erbauen,  
Und wie der Frühling seine Blumen streut,  
Mit schöner Anmuth mir das Leben schmücken,  
Und alles rings beleben und beglücken!

1. Mir leben, me vivent, c.-à-d. me rappellent des souvenirs vivants.

2. Die selige Insel, l'île fortunée, le séjour du bonheur. Le caractère lyrique de cette scène excuse peut-être l'allusion mythologique que s'est permise ici le poëte : partout ailleurs, dans cette pièce, il a évité avec soin les souvenirs de l'antiquité classique.

3. Il y a là une espèce d'anacoluthie. On s'attendrait plutôt à rencontrer une tournure de phrase telle que : Groß wie ein König in seinen Reichen; ou Wirtens wie ein König in seinen Reichen.

Bertha.

Sieh', theurer Freund, warum' ich trauerte,  
Als ich dieß höchste Lebensglück dich selbst  
Berühren sah—Weh mir! Wie ständ's<sup>1</sup> um mich,  
Wenn ich dem stolzen Ritter müßte folgen,  
Dem Landbedrucker, auf sein finstres Schloß!  
Hier ist kein Schloß. Mich scheiden keine Mauern  
Von einem Volk, das ich beglücken kann!

Rudenz.

Doch wie mich retten—wie die Schlinge lösen,  
Die ich mir thricht selbst ums Haupt gelegt?

Bertha.

Berreiße sie mit männlichem Entschluß!  
Was auch draus werde<sup>2</sup>—steh' zu deinem Volk!  
Es ist dein angeborner Platz.

(Sagbhörner in der Ferne.)

Die Jagd

Kommt näher—fort, wir müssen scheiden—Kämpfe  
Fürs Vaterland! Du kämpfst für deine Liebe!  
Es ist ein Feind, vor dem wir alle zittern,  
Und eine Freiheit macht uns alle frei!

(Gehen ab.)

1. Warum se rapporte à une phrase démonstrative qu'il faut compléter en pensée : das war.

2. Wie ständ's um mich? où en serais-je? que deviendrais-je?  
Litt. : comment serait la chose par rapport à moi?

3. Was... werde, quoi qu'il en résulte, quoi qu'il puisse arriver

### Dritte Scene.

Wiese bei Altdorf

Im Vorbergrund Büume, in der Tiefe der Gut auf einer Stange. Der Prospect wird begrängt durch den Bannberg<sup>1</sup>, über welchem ein Schnegebirg emporragt.

Frieshardt und Leuthold halten Waage.

Frieshardt.

Wir passen auf umsonst. Es will sich niemand  
Heran begeben und dem Gut sein' Reverenz  
Erzeigen. 's war doch sonst wie Jahrmarkt hier;  
Jetzt ist der ganze Ager wie verödet,  
Seitdem der Popanz<sup>2</sup> auf der Stange hängt.

Leuthold.

Nur schlecht Gefindel läßt sich sehn und schwingt  
Uns zum Verdrisse<sup>3</sup> die zerlumpten Mützen.  
Was rechte Leute sind, die machen lieber

1. Bannberg. C'est le nom d'une montagne escarpée, au pied de laquelle est situé le bourg d'Altdorf, qu'elle protège contre la chute des avalanches. Il était défendu, sous des peines sévères, de couper du bois sur la montagne. C'est de là que lui vient son nom (de Bann). Schiller, dans la suite de cette scène, fait allusion à une autre étymologie (p. 128). Muller, liv. II, ch. 1, p. 298, en parlant de la vallée d'Urseren : « Là, dit-il, on voit Urseren, beau village entouré de superbes prairies; au-dessus du village est un bois antique et inviolable, sûr rempart contre les avalanches. » Et il ajoute en note : « Il est défendu, sous peine de mort, d'y abattre des arbres. »

2. Popanz, épouvantail, contraction de Popelhanz. Dans certaines contrées de l'Allemagne méridionale on appelle Popel ou Pöpel un individu emmitouillé jusqu'au cou.

3. Verdrisse, pop. pour Verdrusse, pour nous causer du dépit. — Was rechte Leute sind, tout ce qu'il y a d'honnêtes gens. Remarquez que le verbe s'accorde, non pas avec was, mais avec Leute; de même qu'on dirait dans le sens démonstratif : was sind rechte Leute. Voy. p. 5, note 5.

Den langen Umweg um den halben Flecken,  
G' sie den Rücken beugten<sup>1</sup> vor dem Hut.

Friefharbt.

Sie müssen<sup>2</sup> über diesen Platz, wenn sie  
Vom Rathhaus kommen um die Mittagsstunde.  
Da meint' ich schon, 'nen guten Fang zu thun,  
Denn keiner dachte dran, den Hut zu grüßen.  
Da steht's der Pfaff, der Abffelmann — kam juft<sup>3</sup>  
Von einem Kranken her — und stellt sich hin  
Mit dem Hochwürdigem, grad' vor die Stange —  
Der Sigrift mußte mit dem Gballein schellen;  
Da fielen all' aufs Knie, ich selber mit,  
Und grüßten die Monstranz, doch nicht den Hut.

Leuthold.

Höre, Gesell, es fängt mir an zu dächt<sup>4</sup>,  
Wir stehen hier am Pranger vor dem Hut;  
's ist doch ein Schimpf für einen Reitermann,  
Schildwach zu steh'n vor einem leeren Hut —  
Und jeder rechte Kerl<sup>5</sup> muß uns verachten.  
— Die Reverenz zu machen einem Hut,  
Es ist doch traum ein närrischer Befehl!

1. Beugten, imparl. du subj., pour *beugen* würden.

2. Sie müssen über diesen Platz, *ils sont obligés de passer sur cette place*. Même ellipse dans le monologue de Tell (acte IV, sc. 3): Fort mußst du, *il faut que tu partes*. Et dans notre scène: Sollt ihr vom Platz, *voulez-vous bien vous en aller d'ici?* Et scène première: Willst du mit (pour mitgehen)? — 'nen, *fam. pour einen*.

3. Kam juft... *il venait justement de chez un malade*. Voy. p. 6, note 1. — Mit dem Hochwürdigem, *lit. : avec le très-vénérable*, c.-à-d. avec le saint sacrement.

4. Dächt<sup>4</sup>, vieux pour *dünken, sembler*. *Il commence à me sembler que nous sommes ici comme au pilori*.

5. Jeder recht Kerl, *tout brave homme*. C'est de Kerl que vient le nom propre Karl. *Charles*.

Frießhardt.

Warum nicht einem leeren, hohlen Gut?  
Wüßst du dich doch vor manchem hohlen Schädel.

(Gisbergard, Rechthild und Glöbeth treten auf mit Kindern und stellen sich um die Stange.)

Leuthold.

Und du bist auch so ein dienstfert'ger<sup>1</sup> Schurke,  
Und brächtest wackre Leute gern ins Unglück.  
Mag<sup>2</sup>, wer da will, am Gut vorübergeh'n;  
Ich drück' die Augen zu und seh' nicht hin.

Rechthild.

Da hängt<sup>3</sup> der Landvogt — habt Respekt, ihr Duden!

Glöbeth.

Wollt's Gott<sup>4</sup>, er ging', und ließ uns seinen Gut;  
Es sollte drum nicht schlechter seh'n uns Land!

Frießhardt (verschneucht sie).

Wollt ihr vom Plag? Berwünschtes Volk der Weiber!  
Wer fragt nach euch? Schickt eure Männer her,  
Wenn sie der Muth sticht<sup>5</sup>, dem Befehl zu trogen.

(Weiber gehen.)

1. So ein dienstfertiger, ainsi un zélé coquin, e.-à-d. un de ces zélés coquins.

2. Mag... vorübergehen, passe devant le chapeau qui voudra.

3. Da hängt der Landvogt, là pend (voici suspendu) le bailli. C'est un jeu de mots par lequel Mathilde raille les deux gardiens du chapeau.

4. Plät à Dieu qu'il s'en allât, en sous-entendant bas devant et ginge. — Drum p. darum, il n'en serait pas plus mal par rapport au pays. — Wer fragt nach euch? qui demande après vous? qui vous appelle? vous n'avez que faire ici.

5. Wenn sie der Muth sticht, si le courage les pique; si l'envie leur en prend. Cette expression est calquée sur cette autre: der Fafer sticht ihn, il est pétulant, il est trop à son aise; ce qui se dit d'un cheval devenu difficile à maîtriser par suite d'une trop bonne nourriture.

(Tell mit der Armbrust tritt auf, den Knaben an der Hand führend; sie gehen an dem Gut vorbei gegen die vordere Scene, ohne darauf zu achten.)

Walther (zeigt nach dem Bannberg).

Vater, ist's wahr, daß auf dem Berge dort  
Die Bäume bluten<sup>1</sup>, wenn man einen Streich  
Drauf führte mit der Art?

Tell.

Wer sagt das, Knabe?

Walther.

Der Meister Hirt erzähl't's. — Die Bäume seien  
Gebannt<sup>2</sup>, sagt er, und wer sie schädige,  
Dem wachse<sup>3</sup> seine Hand heraus zum Grabe.

Tell.

Die Bäume sind gebannt, das ist die Wahrheit.  
— Siehst du die Firnen dort, die weißen Hörner<sup>4</sup>,  
Die hoch bis in den Himmel sich verlieren?

1. Die Bäume bluten. Virgile, *Enéide*, III, 27 :

Nam quæ prima solo, ruptis radicibus, arbor  
Vellitur, hinc atro liquantur sanguine guttæ,  
Et terram tabo maculant.

Ovide, *Métamorphoses*, II, 358 :

Truncis avellere corpora tentat,  
Et teneros manibus ramos abrumpere; at inde  
Sanguinea manant, tamquam de vulnere, guttæ.

2. Gebannt, *enchantés, fixés en place par un charme*. C'est de là que, d'après une tradition populaire, le poète a dérivé le nom de Bannberg. Dans Arioste et le Tasse il est aussi fait mention d'arbres enchantés.

3. Dem wachse..., *qu'à celui-ci la main poussait hors du tombeau; e.-à-d. que la main lui sortait de la fosse après sa mort*.

4. Die weißen Hörner, *les cornes blanches, les pointes blanches* des montagnes de neige. Comparez les noms propres : *Schradhorn, Wetterhorn, Finsteraarhorn*, etc.

Walther.

Das sind die Gletscher, die des Nachts<sup>1</sup> so donnern<sup>2</sup>.  
Und uns die Schlaglawinen<sup>3</sup> niederfenden.

Tell.

So ist's, und die Lawinen hätten längst  
Den Flecken Udorf unter ihrer Last  
Verschüttet, wenn der Wald dort oben nicht  
Als eine Landwehr<sup>4</sup> sich dagegen stellte.

Walther (nach einigem Besinnen).

Obt's Länder, Vater, wo nicht Berge sind?

Tell.

Wenn man hinunter steigt von unsern Höhen,  
Und immer tiefer steigt, den Strömen nach<sup>5</sup>,  
Belangt man in ein großes ebnes Land,  
Wo die Waldwasser nicht mehr brausend schäumen,  
Die Flüsse ruhig und gemächlich zieh'n;  
Da steht man frei nach allen Himmelsträumen.  
Das Korn wächst dort in langen schönen Auen,  
Und wie ein Garten ist das Land zu schauen.

1. Des Nachts, pendant la nuit. C'est un génitif adverbial, irrégulièrement formé par l'addition d'un s, comme si le substantif Nacht était du masculin ou du neutre. Comparez einerselts, anderselts, du féminin Seite.

2. So donnern. Voyez p. 7, note 5.

3. Schlaglawinen, par opposition à Winblawinen (voy. p. 109, note 2), désignent les avalanches formées de masses de neige fondante entremêlées de terre, de débris de rochers, d'arbres, etc. Elles entraînent tout ce qui se trouve sous leur passage, brisent les rochers, renversent les forêts et ensevelissent jusqu'à des villages entiers. Par leur chute l'air est ébranlé à tel point, que souvent des hommes et des animaux, placés à une assez grande distance, en sont asphyxiés.

4. Landwehr, défense, digue, barrière. Voy. p. 125, note 1.

5. Den Strömen nach, en suivant le cours des fleuves. Le grand pays plat que Tell a en vue est probable ment l'Allemagne.

Walther.

Hi, Vater, warum steigen wir denn nicht  
Geschwind hinab in dieses schöne Land,  
Statt daß wir uns hier ängstigen und plagen?

Lell.

Das Land ist schön und gültig wie der Himmel;  
Doch die's bebauen, sie genießen nicht  
Den Segen, den sie pflanzen.

Walther.

Wohnen sie  
Nicht frei wie du auf ihrem eignen Erbe?

Lell.

Das Feld gehört dem Bischof und dem König<sup>1</sup>.

Walther.

So dürfen sie doch frei in Wäldern jagen?

Lell.

Dem Herrn gehört das Wild und das Gesehe.

Walther.

Sie dürfen doch frei fischen in dem Strom?

Lell.

Der Strom, das Meer, das Salz<sup>2</sup> gehört dem König.

Walther.

Wer ist der König denn, den alle fürchten?

1. Dem Bischof und dem König, *à l'évêque et au roi*; c.-à-d. le pays appartient à des seigneurs laïques ou ecclésiastiques.

2. Das Salz. L'exploitation du sel figure parmi les droits régaliens déjà dans les chartes du XII<sup>e</sup> siècle.

Tell.

Es ist der eine<sup>1</sup>, der sie schützt und nährt.

Walther.

Sie können sich nicht muthig selbst beschützen?

Tell.

Dort darf der Nachbar nicht dem Nachbar trauen.

Walther.

Vater, es wird mir eng im weiten Land;  
Da<sup>2</sup> wohn' ich lieber unter den Lawten.

Tell.

Ja, wohl ist's besser, Kind, die Gletscherberge  
Im Rücken haben, als die bösen Menschen.

(Sie wollen vorübergehen.)

Walther.

Ei, Vater, sieh' den Hut dort auf der Stange!

Tell.

Was kümmert uns der Hut? Komm', laß uns gehen!

(Indem er abgehen will, tritt ihm Frieshardt mit vorgehaltener Pike entgegen.)

Frieshardt.

In des Kaisers Namen! Haltet an und steht!

Tell (greift in<sup>3</sup> die Pike).

Was wollt Ihr? Warum haltet Ihr mich auf?

1. Der eine, l'individu, celui qui seul les protège...
  2. Da, puisqu'il en est ainsi, alors.
  3. Greift in die Pike, il met la main sur la pique, saisit la pique.
- Acte IV, sc. 1 : Greif nicht dem Richter in den Arm, ne cherchez pas à arrêter le bras du juge.

Frießhardt.

Ihr habt 's Mandat verlegt; Ihr müßt uns folgen.

Leuthold.

Ihr habt dem Gut nicht Reverenz bewiesen.

Zell.

Freund, laß mich gehen!

Frießhardt.

Fort!, fort ins Gefängniß!

Walther.

Den Vater ins Gefängniß! Hilfe! Hilfe!

(In die Scene rufend.)

Herbei, ihr Männer, gute Leute, helft!

Gewalt, Gewalt! Sie führen ihn gefangen.

(Abffelmann der Pfarrer und Petermann der Sigrift kommen  
herbei, mit drei andern Männern.)

Sigrift.

Was gib'st?

Abffelmann.

Was legst du Hand an diesen Mann?

Frießhardt.

Er ist ein Feind des Kaisers, ein Verräther!

Zell (faßt ihn heftig).

Ein Verräther, ich!

Abffelmann.

Du irrst dich, Freund! Das ist

Der Zell, ein Ehrenmann und guter Bürger.

1. *Sori, en avant, allons!*

Walther

(erblickt Walther Fürsten und eilt ihm entgegen.)

Großvater, hilf! Gewalt geschieht dem Vater.

Frießhardt.

Ins Gefängniß, fort!

Walther Fürst (herbeilehend).

Ich leihe Bürgschaft, haltet!

— Um Gottes willen, Zell, was ist geschehen?

(Melchthal und Stauffacher kommen.)

Frießhardt.

Des Landvogts oberherrliche Gewalt  
Verachtet er, und will sie nicht erkennen.

Stauffacher.

Das hät' der Zell gethan?

Melchthal.

Das lügst du<sup>1</sup>, Wibel

Leuthold.

Er hat dem Gut nicht Reverenz bewiesen.

Walther Fürst.

Und darum soll er ins Gefängniß? Freund,  
Nimm meine Bürgschaft an und laß' ihn ledig!

Frießhardt.

Bürg' du für dich und deinen eignen Leib!  
Wir thum, was unsers Untes — Fort mit ihm<sup>2</sup>!

1. Das lügst du, litt. : *tu mens cela*, c.-à-d. *tu mens en disant cela*. Comparez, pag. 66, note 5.

2. Fort mit ihm, *en avant! qu'il nous suive!*

Melchthal (zu den Landleuten).

Nein, das ist schreiende Gewalt<sup>1</sup>! Ertragen wir's,  
Daß man ihn fortführt, frech, vor unsern Augen?

Sigrift.

Wir sind die Stärkern. Freunde, duldet's nicht!  
Wir haben einen Rücken an den andern!

Frießhardt.

Wer widersezt sich dem Befehl des Vogts?

Noch drei Landleute (herbeilehend).

Wir helfen euch. Was gibts? Schlagt sie zu Boden!

(Gilldegard, Mechtild und Elisabeth kommen zurück)

Teil.

Ich helfe mir schon selbst<sup>2</sup>. Geht, gute Leute!  
Meint ihr, wenn ich die Kraft gebrauchen wollte,  
Ich würde mich vor ihren Speißen fürchten?

Melchthal (zu Frießhardt).

Wag's, ihn aus unsrer Mitte wegzuführen!

Walther Fürst und Stauffacher.

Gelassen! Ruhig!

Frießhardt (schreit).

Aufruhr und Empörung!

(Man hört Jagdhörner.)

Weiber.

Da kommt der Landvogt!

1. Schreiende Gewalt, *violence qui crie vengeance*; violence abominable. On dit aussi en français: une injustice criante. Comp. acte I, sc. 3: es ist himmelschreiend.

2. Je saurai bien me défendre moi-même.

Frieshardt (erhebt die Stimme),

Meuterei! Empörung!

Stauffacher.

Schrei', bis du berstest, Schurke!

Röffelmann und Melchthal.

Willst du schweigen?

Frieshardt (ruft noch lauter).

Zu Hülf, zu Hülf den Dienern des Gesetzes!

Walther Fürst.

Da ist der Vogt! Weh uns, was wird das werden?

Gefler zu Pferd, den Falken auf der Faust, Rudolph der Harras, Bertha und Rubenz, ein großes Gefolge von bewaffneten Anechten, welche einen Kreis von Piken um die ganze Scene schließen.)

Rudolph der Harras.

Plag, Plag dem Landvogt!

Gefler.

Treibt sie aus einander!<sup>1</sup>

Was läuft das Volk zusammen? Wer ruft Hülfe?

(Allgemeine Stille.)

Wer war's? Ich will es wissen.

(Zu Frieshardt.)

Du trittst vor!<sup>2</sup>

Wer bist du, und was hältst du diesen Mann?

(Er gibt den Falken einem Diener.)

1. Treibt sie aus einander, *disperser-les!*

2. Du trittst vor, *toi, avance.* Le présent de l'indicatif pour l'im-pératif. Même scène: Ich schweigt, bis man Euch anruft.

Erseßhardt.

Gestrenger Herr<sup>1</sup>, ich bin dein Waffenknecht  
 Und wohlbestellter<sup>2</sup> Wächter bei dem Gut.  
 Diesen Mann ergriff ich über frischer That<sup>3</sup>,  
 Wie er dem Gut den Ehrengruß versagte.  
 Verhaften wollt' ich ihn, wie du befaßt,  
 Und mit Gewalt will ihn das Volk entreißen.

Gesler (nach einer Pause).

Verachtest du so deinen Kaiser, Tell,  
 Und mich, der hier an seiner Statt gebietet,  
 Daß du die Ehr' versagst dem Gut, den ich  
 Zur Prüfung des Gehorsams aufgehangen?  
 Dein böses Trachten hast du mir verrathen.

Tell.

Verzeiht mir, Ueber Herr! Aus Unbedacht,  
 Nicht aus Verachtung Gurer ist's geschehn;  
 Wär' ich besonnen<sup>4</sup>, hieß ich nicht der Tell;

1. Gestrenger Herr, *monseigneur*, lit. *seigneur sévère*.
2. Wohlbestellt, *bien institué, dâment installé, établi pour tel et tel service*.
3. Ueber f. That, *sur le fait, ἐπ' ἔργῳ, ἐπ' ἀπορώρωῳ*.
4. Wär' ich besonnen, *si j'étais un homme réfléchi, si j'étais avisé, je ne m'appellerais pas Tell*. Le chroniqueur Etterlin dit : *Wäre ich wichtig, so hieße ich anders dann der Tell*. On a vu dans cette réponse de Tell une allusion à son nom. « En effet, dit Spreng, le savant éditeur d'Etterlin, Tæll ou Telle, signifie proprement un homme simple, niais, de l'ancien verbe *talen*, c.-à-d. parler ou agir d'une manière puerile, bizarre et extravagante. » Wachter, *Glossar. Germ.*, p. 1656 : « *Tal*, sermo; *talen*, loqui. Anglosax., *talian*, dicere, narrare. *Treductum est in omnibus pæne dialectis ad vitia, quæ sermone committi solent.* » De là, sans doute, la comparaison de Tell avec Brutus, et, par analogie, avec Ulysse, qui feignirent l'un et l'autre la folie. Le nom de Tell serait donc une épithète, un sobriquet qui qualifie l'individu nommé Guillaume; il désignerait un homme qui parle ou agit sans réfléchir, ou qui est dirigé par un sentiment instinctif. Et c'est ainsi, sans doute que l'a compris Schiller,

Ich bitt' um Gnab', es soll nicht mehr begegnen<sup>1</sup>.

Gessler (nach einigem Stillschweigen).

Du bist ein Meister auf der Armbrust, Tell,  
Man sagt, du nimmst es auf<sup>2</sup> mit jedem Schützen?

Walther.

Und das muß wahr sein, Herr, 'nen Apfel schießt  
Der Vater dir vom Baum auf hundert Schritte.

Gessler.

Ist das dein Knabe, Tell?

Tell.

Ja, lieber Herr.

Gessler.

Hast du der Kinder mehr?

Tell.

Zwei Knaben, Herr.

Gessler.

Und welcher ist's, den du am meisten liebst?

Tell.

Herr, beide sind sie mir gleich liebe Kinder.

Gessler.

Nun, Tell! weil du den Apfel triffst vom Baume  
Auf hundert Schritte, so wirst du deine Kunst

qui semble de nouveau faire allusion à cette idée, quand il fait dire  
à Gessler :

Et, Tell, tu bist ja plötzlich so besonnen!

Man sagte mir, daß du ein Träumer seist.

1. Begegnen. Tschudl : Bitt um Gnab, es soll nit mer geschehen.
2. Es mit einem aufnehmen, tenir tête à quelqu'un, le défier.

Vor mir berühren müssen—Nimm die Armbrust—  
Du hast sie gleich zur Hand—und mach' dich fertig<sup>1</sup>,  
Einen Apfel von des Knaben Kopf zu schleßen—  
Doch will ich rathen<sup>2</sup>, ziele gut, daß du  
Den Apfel treffest auf den ersten Schuß;  
Denn fehlst du ihn, so ist dein Kopf verloren.

(Alle geben Zeichen des Schreckens.)

Tell.

Herr — welches Ungeheure sinnet Ihr  
Mir an!—Ich soll vom Haupte meines Kindes—  
—Nein, nein doch, lieber Herr, das kommt Euch nicht  
Zu Sinn—Verhüt's der gnäd'ge Gott—das könnt Ihr  
Im Ernst von einem Vater nicht begehren!

Gesler.

Du wirst den Apfel schleßen von dem Kopf  
Des Knaben—Ich begeh'r's und will's.

Tell.

Ich soll

Mit meiner Armbrust auf das liebe Haupt  
Des eignen Kindes zielen?—Eher sterb' ich!

Gesler.

Du schleßest oder stirbst mit deinem Knaben.

Tell.

Ich soll der Mörder werden meines Kindes!  
Herr, Ihr habt keine Kinder—wisset nicht,  
Was sich bewegt in eines Vaters Herzen.

1. Mach' dich fertig, *apprête-toi*.

2. Will ich rathen, *je veux bien te le conseiller, je te le conseille*.

3. Einem etwas ansinnen, *croire quelqu'un capable de quelque chose, lui proposer quelque chose*. Ce verbe se prend presque toujours en mauvaise part. Le synonyme est *zumuthen*.

Gesler.

Ei, Tell du bist ja' plötzlich so besonnen!  
Man sagte mir, daß du ein Träumer seist,  
Und dich entfernst von andrer Menschen Weise.  
Du liebst das Seltsame—drum hab' ich jetzt  
Ein eigen Wagstück für dich ausgesucht.  
Ein andrer wohl bedächte sich—du drückst  
Die Augen zu, und greiffst es herzhaft an.

Bertha.

Scherzt nicht, o Herr, mit diesen armen Leuten!  
Ihr seht sie bleich und zitternd steh'n—So wenig  
Sind sie Kurzweils<sup>2</sup> gewohnt aus Eurem Munde

Gesler.

Wer sagt Euch, daß ich scherze?

(Weist nach einem Baumzweige, der über ihn herhängt.)

Hier ist der Apfel.

Man mache Raum!—Er nehme seine Weite<sup>3</sup>,  
Wie's Brauch ist!—Achtzig Schritte geb' ich ihm—  
Nicht weniger, noch mehr—Er rühmte sich,  
Auf ihrer hundert seinen Mann zu treffen—  
Jetzt, Schütze, triff, und fehle nicht das Ziel!

Rudolph der Sarraß.

Gott, das wird ernsthaft—Falle nieder, Knabe!  
Es gilt<sup>4</sup>, und fleh' den Landvogt um dein Leben!

1. L'adverbe affirmatif *ja, oui*, donne à la phrase à peu près le même mouvement que *mais* dans cette traduction française: *Et! mais, Tell, tu es tout-à-coup si circonspect!* Voy. p. 15, note 5.

2. *Kurzweils*, du masculin *der Kurzweil*, populaire pour *die Kurzweile*.

3. *Seine Weite*, son espace, c.-à-d. sa distance, la distance d'usage. — *Auf ihrer hundert*, à cent pas. Voy. p. 29, note 1.

4. *Es gilt*, il y va de tout! c'est le moment décisif!

## Walther Fürst

(Bei Seite zu Melchthal, der kaum seine Ungebuld bezwingt).

Haltet an Euch! Ich fleh' Euch drum, bleibt ruhig!

Bertha (zum Landvogt).

Laßt es genug sein, Herr! Unmenschlich ist's,  
Mit eines Waters Angst also zu spielen.  
Wenn dieser arme Mann auch Leib und Leben  
Verwirkt<sup>2</sup> durch seine leichte Schuld, bei Gott!  
Er hätte jetzt zehnfachen Tod empfunden.  
Entlaßt ihn ungekränkt in seine Hütte!  
Er hat Euch kennen lehren; dieser Stunde  
Wird er und seine Kindeskinde denken<sup>3</sup>.

### Gesler.

Öffnet die Gasse<sup>4</sup> — Frisch<sup>5</sup>! Was zauberst du?  
Dein Leben ist verwirkt; ich kann dich tödten,  
Und steh', ich lege gnädig dein Geschick  
In deine eigne kunstgeübte Hand.  
Der kann nicht klagen über harten Spruch,

1. An sich halten, se contenir. — Laßt... sein, en voilà assez, seigneur!

2. Verwirkt, sous-entendu hätte. S'il avait encouru la perte de sa vie, c.-à-d. mérité la mort. Le verbe verwirten n'a plus de correspondant en français; il a ici à peu près une valeur analogue à celle du verbe français *forfaire*, dans la locution *forfaire un fief, le rendre confiscable*.

3. Denken, le verbe simple pour le dérivé *gedenken*. De même, acte IV, sc. 2: Denket nicht des Irrthums meiner Jugend. Plus haut nous avons vu *gedenk* pour *eingedenk*. — Kindeskinde. Virgile:

Et nati natorum et qui nascentur ab illis.

4. Gasse, qui signifie proprement *rue*, c.-à-d. un chemin entre des maisons, des murailles ou des haies, désigne aussi d'une manière générale, comme ici, tout espace qui laisse passage entre deux rangées quelconques. Kerner a dit: Der Freiheit eine Gasse!

5. Frisch, allons! vivement!

Den man zum Meister seines Schicksals macht.  
Du rühmst dich deines sichern Blicks! Wohlan!  
Hier gilt es<sup>1</sup>, Schütze, deine Kunst zu zeigen;  
Das Ziel ist würdig, und der Preis ist groß!  
Das Schwarze treffen in der Scheibe, das  
Kann auch ein anderer; der ist mir der Meister,  
Der seiner Kunst gewiß ist überall,  
Dem 's Herz nicht in die Hand tritt<sup>2</sup>, noch ins Auge.

Walther Fürst

(wirft sich vor ihm nieder).

Herr Landvogt, wir erkennen Eure Hoheit;  
Doch laßet Gnad' für Recht ergehen<sup>3</sup>, nehmt  
Die Hälfte meiner Habe, nehmt sie ganz!  
Nur dieses Gräßliche erlasset einem Vater!

Walther.

Großvater, Enie nicht vor dem falschen Mann!  
Sagt, wo ich hinstehn soll! Ich fürcht' mich nicht;  
Der Vater trifft den Vogel ja im Flug;  
Er wird nicht fehlen auf das Herz des Kindes.

Stauffacher.

Herr Landvogt, rührt Euch nicht des Kindes Unschuld!

Röffelmann.

O denket, daß ein Gott im Himmel ist,  
Dem Ihr müßt Rede steh'n für Eure Thaten.

1. C'est ici qu'il s'agit de montrer ton art!

2. Litt. : à qui le cœur ne monte ni dans l'œil ni dans la main.  
c.-à-d. à qui la main ne tremble pas, et dont le regard n'est pas  
troublé; qui garde son sang-froid. — 's Herz pour das Herz.

3. Litt. : laissez la grâce arriver (se faire) au lieu du droit;  
c.-à-d. que la clémence remplace la justice.

4. Rede steh'n für, rendre compte de. Voy. p. 13, note 4.

Gesler (zeigt auf den Knaben).

Was bind ihn an die Linde dort!

Walther.

Mich binden?

Nein, ich will nicht gebunden sein. Ich will  
Still halten wie ein Lamm, und auch nicht atmen.  
Wenn ihr mich bindet, nehm, so kann ich's nicht,  
So werd' ich toben gegen meine Bande.

Rudolph der Harnas.

Die Augen nur laß dir verbinden, Knabe!

Walther.

Warum die Augen? Denket Ihr, ich fürchte  
Den Pfeil von Waters Hand? Ich will ihn fest  
Erwarten, und nicht zucken mit den Wimpern.  
— Frisch, Vater, zeig's, daß du ein Schütze bist!  
Er glaubt dir's nicht, er denkt uns zu verderben—  
Dem Wüthrich zum Verdrusse, schließ' und triff!

(Er geht an die Linde, man legt ihm den Apfel auf.)

Melchtal (zu den Bandleuten).

Was? Soll der Frevel sich vor unsern Augen  
Vollenden? Wozu haben wir geschworen?

Stauffacher.

Es ist umsonst. Wir haben keine Waffen;  
Ihr seht den Wald von Lanzen um uns her.

Melchtal.

O, hätten wir's mit frischer That vollendet!  
Verzeih's Gott denen, die zum Aufschub rietthen!

Gesler (zu Zell).

Ans Werk! Man führt die Waffen nicht vergebens!

1. Vergebens, or vain, impudement.

Gefährlich ist's, ein Mordgewehr zu tragen,  
Und auf den Schützen springt der Pfeil zurück,  
Dieß stolze Recht, das sich der Bauer nimmt,  
Beleidiget den höchsten Herrn des Landes.  
Gewaffnet set niemand, als wer gebietet.  
Kreut's euch, den Pfeil zu führen und den Bogen,  
Wohl, so will ich das Ziel euch dazu geben.

Tell.

(Spannt die Armbrust und legt den Pfeil auf).

Öffnet die Gasse! Platz!

Stauffer.

Was Tell? Ihr wolltet—Nimmermehr—Ihr zittert,  
Die Hand erbebt Euch, Eure Kniee wanken—

Tell (läßt die Armbrust sinken).

Mir schwimmt es' vor den Augen!

Weiber.

Gott im Himmel!

Tell (zum Landvogt).

Erlasset mir den Schuß! Hier ist mein Herz!

(Er reißt die Brust auf<sup>2</sup>.)

Ruft Eure Reifgen und stoßt mich nieder!

Gessler.

Ich will dein Leben nicht, ich will den Schuß.

1. Mir schwimmt es vor den Augen, *ma vue se trouble* .itt. *cela nage devant mes yeux*. Ovide:

*Ante oculos natant tenebræ.*

Et ailleurs:

*Oculis sub nocte natantibus atra.*

2. Er reißt... auf, *il découvre... en arrachant ses vêtements*.  
Comparez p. 20, note 5.

— Du kannst ja alles, Lell! An nichts verzagst du  
Das Steuerruber führst du wie den Bogen;  
Dich schreckt kein Sturm, wenn es zu retten gilt;  
Jetzt, Retter, hilf dir selbst—du rettetest alle<sup>1</sup>!

(Lell steht in fürchterlichem Kampf, mit den Händen zuckend und die rollenden Augen bald auf den Landvogt, bald zum Himmel gerichtet<sup>2</sup>. — Plötzlich greift er in seinen Köcher, nimmt einen zweiten Pfeil heraus und steckt ihn in seinen Koller<sup>3</sup>. Der Landvogt bemerkt alle diese Bewegungen.)

Walther (unter der Linde).

Water, schieß' zu! Ich fürcht' mich nicht.

Lell.

Es muß<sup>4</sup>!

(Er rafft sich zusammen und legt an.)

Rudenz

(Der die ganze Zeit über in der heftigsten Spannung gestanden und mit Gewalt an sich gehalten, tritt hervor.)

Herr Landvogt, weiter werdet Ihr's nicht treiben,  
Ihr werdet nicht<sup>5</sup>— Es war nur eine Prüfung—  
Den Zweck habt Ihr erreicht—Zu weit getrieben,  
Verfehlt die Strenge ihres weisen Zwecks<sup>6</sup>,  
Und allzustraff gespannt, zerspringt der Bogen.

1. Du rettetest Alle, tu sauveras tous, ta femme, tes enfants, les amis, en te sauvant toi-même.

2. Die Augen gerichtet. C'est une proposition absolue, de même que la traduction française, *les yeux fixés*. Comparez p. 8, note 1.

3. Koller (du latin *collare*), *busse*. \*Ehemals war der (ou das) Koller eine Art lebernen Harnisches, welcher Brust und Rücken bedeckte, und dessen Theile am Halse zusammenhängen. \*CAMPE.

4. Es muß, *il le faut*. — Er rafft sich zusammen... *il ramasse ses forces et couche en joue*.

5. Ihr werdet nicht. V. p. 100, note 2.

6. Ihres weisen Zwecks, *le but sage qu'elle se propose*. Les verbes *fehlen*, *verfehlen* se construisent tantôt avec le *génitif*, tantôt avec l'*accusatif*. Plus loin: *Guer hätte ich nicht gefehlt*.

Gesler.

Ihr schweigt<sup>1</sup>, bis man Euch aufruft.

Rudenz.

Ich will reden

Ich darf's<sup>2</sup>; des Königs Ehre ist mir heilig;  
Doch solches Regiment muß Haß erwerben.  
Das ist des Königs Wille nicht — ich darf's  
Behaupten — Solche Grausamkeit verdient  
Mein Volk nicht; dazu habt Ihr keine Vollmacht.

Gesler.

Ha, Ihr erkühnt Euch!

Rudenz.

Ich hab' still geschwiegen

Bu allen schweren Thaten, die ich sah;  
Mein sehend Auge hab' ich zugeschlossen,  
Mein überschwellend und empörtes Herz  
Hab' ich hinabgebrückt in meinen Busen.  
Doch länger schweigen wär' Verrath zugleich  
An meinem Vaterland und an dem Kaiser.

Bertha

(wirft sich zwischen ihn und den Landvogt).

O Gott, Ihr reizt den Wüthenden noch mehr.

Rudenz.

Mein Volk verließ ich, meinen Blutsverwandten  
Entsagt' ich, alle Bande der Natur  
Herrich' ich, um an Euch mich anzuschließen —  
Das Beste aller glaubt' ich zu befördern,

1. Ihr schweigt. Sur cet impératif voyez p. 135, note 2.

2. Ich darf's, j'en ai le droit. Plus loin, même sens; Das darf' Ihr nicht, das darf der Kaiser nicht.

Da ich des Kaisers Macht besetzte—  
Die Binde fällt von meinen Augen— Schaudern!  
Seh' ich an einen Abgrund mich geführt—  
Mein freies Urtheil habt Ihr irr' geleitet,  
Mein redlich Herz verführt— Ich war daran<sup>1</sup>,  
Mein Volk in bester Meinung zu verderben.

Gefler.

Berwegner, diese Sprache deinem Herrn?

Rubenz.

Der Kaiser ist mein Herr, nicht Ihr— Freit bin ich  
Wie Ihr geboren, und ich messe mich  
Mit Euch in jeder ritterlichen Tugend.  
Und stündet Ihr nicht hier in Kaisers Namen,  
Den ich verehere, selbst wo man ihn schändet,  
Den Handschuh würf' ich vor Euch hin, Ihr solltet  
Nach ritterlichem Brauch mir Antwort geben.  
— Ja, winkt nur Euren Reifigen — Ich stehe  
Nicht wehrlos da, wie die —

(Auf das Volk zeigend.)

Ich hab' ein Schwert,

Und wer mir naht—

Stauffacher (ruft).

Der Apfel ist gefallen!

(Indem sich alle nach dieser Seite gewendet, und Bertha zwischen Rubenz und  
den Landvogt sich geworfen, hat Zell den Pfeil abgedrückt.)

Röffelmann.

Der Knabe lebt!

1. Ich war daran... *j'étais sur le point de perdre mon peuple avec  
les meilleures intentions du monde.* Acte IV, sc. 1 : Sie waren eben  
daran sich einzuschiffen.

**Viele Stimmen.**

**Der Apfel ist getroffen!**

(Walther Fürst schwankt und droht zu sinken. Bertha hält ihn

Gesäßler (erstaunt).

Er hat geschossen? Wie? Der Rasende!

Bertha.

Der Knabe lebt! Kommt zu Euch, guter Vater!

Walther

(Kommt mit dem Apfel gesprungen).

Vater, hier ist der Apfel — Mußt' ich's ja<sup>1</sup>,  
Du würdest deinen Knaben nicht verlegen.

Zell

(Hand<sup>2</sup> mit vorgebogenem Leib, als wolle' er dem Apfel folgen — die Kne-  
beuße entfällt seiner Hand — wie er den Knaben kommen sieht, eilt er  
ihm mit ausgebreiteten Armen entgegen, und hebt ihn mit heftiger Zu-  
brunst zu seinem Herzen hinauf; in dieser Stellung sinkt er kraftlos zu-  
sammen. Alle stehen gerührt).

Bertha.

O gü'ter Himmel!

Walther Fürst

(zu Vater und Sohn).

Kinder! meine Kinder!

Stauffacher.

Gott sei gelobt!

Leuthold.

Das war ein Schuß! Davon

Wird man noch reden in den spätesten Zeiten.

1. Mußt' ich's ja, je le savais bien...

2. Etant, à l'imparfait, parce qu'il s'agit de la posture qu'il avait prise au moment où il faisait partir la flèche.

**Rudolph der Garraf.**

Erzählen wird man von dem Schützen Tell,  
So lang die Berge steh'n auf ihrem Grunde.

(Reicht dem Landvogt den Apfel.)

**Gessler.**

Bei Gott, der Apfel mitten durch geschossen!  
Es war ein Meisterschuß, ich muß ihn loben.

**Abfelmann.**

Der Schuß war gut; doch wehe dem, der ihn  
Dazu getrieben, daß er Gott versuchte.

**Stauffacher.**

Kommt zu Euch, Tell, steht auf, Ihr habt euch männlich  
Selbst, und frei könnt Ihr nach Hause gehen.

**Abfelmann.**

Kommt, kommt und bringt der Mutter ihren Sohn!

(Sie wollen ihn wegführen.)

**Gessler.**

Tell, höre!

Tell (kommt zurück).

Was befehlt Ihr, Herr?

**Gessler.**

Du steckst

Noch einen zweiten Pfeil zu dir<sup>1</sup>—Ja, ja,  
Ich sah es wohl—Was meintest du damit?

Tell (verlegen).

Herr, das ist also bräuchlich bei den Schützen.

1. Zu dir, sur toi, dans ta ceinture

Gessler.

Nein, Tell, die Antwort laß ich dir nicht gelten<sup>1</sup>;  
Es wird was anders wohl bedeutet haben<sup>2</sup>.  
Sag' mir die Wahrheit frisch und frohlich<sup>3</sup>, Tell!  
Was es auch sei, dein Leben sichr' ich dir.  
Wozu der zweite Pfeil?

Tell.

Wohlan, o Herr,  
Weil Ihr mich meines Lebens habt gesichert<sup>4</sup>,  
So will ich Euch die Wahrheit gründlich sagen.

(Er zieht den Pfeil aus dem Koller und setzt den Lanvrog mit einem furchtbaren Blick an.)

Mit diesem zweiten Pfeil durchschöß ich<sup>5</sup> — Euch,  
Wenn ich mein liebes Kind getroffen hätte,  
Und Gueer — wahrlich hätt' ich nicht gefehlt.

Gessler.

Wohl, Tell! Des Lebens hab' ich dich gesichert;  
Ich gab mein Ritterwort, das will ich halten —

1. Gelten, je ne me contente pas de cette réponse.

2. Cela aura sans doute signifié, cela signifiait sans doute autre chose; c.-à-d. tu avais une autre intention.

3. Frisch und frohlich, librement, rondement et sans crainte. Tschudi: "Tell, nun sag mir frohlich die Wahrheit, und fürcht dir nicht darumb; du sollt dein Leben sicher sein, denn die gegebene Antwort nimmt ich nit an, es wird etwas anders bedüt haben."

4. Weil... habt gesichert... puisque vous m'avez assuré la vie, puisque vous m'avez garanti la vie sauve. C'est une construction poétique. On dit ordinairement einem das Leben sichern (voy. deux vers plus haut) ou justichern. C'est encore Tschudi que Schiller a suivi ici: "Wohlan, Herr, dit-il, stmalen Ir mich mins Lebens versichert habend." Et dans la réponse de Gessler: "Nun wolan, Tell, ich hab dich dein Leben gesichert."

5. Durchschöß, imparf. indic., pour hätte ich durchschossen. L'indicatif donne à la pensée plus de force et de vivacité. Cette tournure, également usitée en français, se rencontre aussi quelquefois en latin. Tacite, Annales, I, 35: Germanicus ferrum a latere deripuit, elatumque deserabat in pectus, nisi proximi prensam dextram vi attinuissent.

Doch weill ich deinen bösen Sinn erkannt,  
Will ich dich führen lassen und verwahren,  
Wo weder Mond, noch Sonne dich bescheint,  
Damit ich sicher sei vor deinen Pfeilen.  
Ergreift ihn, Knechte! Bindet ihn!

(Zell wird gebunden.)

Stauffacher.

Wie, Herr!

So könntet Ihr an einem Manne handeln,  
An dem sich Gottes Hand sichtbar verkündigt?

Gessler.

Lass seh'n, ob sie ihn zweimal retten wird.  
—Man bring' ihn auf mein Schiff! Ich folge nach  
Sogleich, ich selbst will ihn nach Rühnacht führen.

Rösselmann.

Das dürft Ihr nicht, das darf der Kaiser nicht,  
Das widerstreitet unsern Freiheitsbriefen<sup>1</sup>!

Gessler.

Wo sind sie? Hat der Kaiser sie bestätigt?  
Er hat sie nicht bestätigt—Diese Günst  
Muß erst erworben werden durch Gehorsam.  
Rebellen seid ihr alle gegen Kaisers  
Gericht, und nährt verwegene Empörung.  
Ich kenn' euch alle—ich durchschau' euch ganz—  
Den nehm' ich jezt heraus aus eurer Mitte;  
Doch alle seid ihr theilhaft seiner Schuld.  
Wer klug ist, lerne schweigen und gehorchen.

(Er entfernt sich, Bertha, Rudenz, Gattas und Knechte folgen, Kriessharts  
und Leuthold bleiben zurück.)

1. Freiheitsbriefen, Müller, liv. II, ch. 18: "Der Vogt führte den  
Zell, mit Verletzung der Freiheit, welche die ausländischen Gefangenschaft  
verbot, über den Waldstättersee."

Walther Fürst (in heftigem Schmerz).

Es ist vorbei<sup>1</sup>; er hat's beschlossen, mich  
Mit meinem ganzen Hause zu verderben!

Stauffacher (zum Tell).

O, warum müßtet Ihr den Wüthrich reizen!

Tell.

Bezwinge sich, wer meinen Schmerz gefühlt!

Stauffacher.

O, nun ist alles, alles hin! Mit Euch  
Sind wir gefesselt alle und gebunden!

Landleute (umringen den Tell).

Mit Euch geht unser letzter Trost dahin!

Leuthold (näher sich).

Tell, es erbarmt mich—doch ich muß gehorchen.

Tell.

Lebt wohl!

Walther

(sich mit heftigem Schmerz an ihn schmiegend)

O Vater! Vater! lieber Vater!

Tell

(erhebt die Arme zum Himmel).

Dort droben ist dein Vater! Den ruf an!

Stauffacher.

Tell, sag' ich Eurem Weibe nichts von Euch?

1. Es ist vorbei, c'en est fait. Voy. D. 7, note 2.

**Fell**

(Hebt den Knaben mit Inbrunst an seine Brust).

**Der Knab' ist unverletzt; mir wird Gott helfen!**

(Reißt sich schnell los und folgt den Waffenknechten.)

**I. Helfen.**

**Ἄγε δὲν παρὶ ἐπὶ ἐδὲ ἐναρξέει.**

# Vierter Aufzug.

## Erste Scene.

Östliches Ufer<sup>1</sup> des Vierwaldstättersees.

Die seltsam gestalteten schroffen Felsen im Westen schließen den Prospect.  
Der See ist bewegt, heftiges Rauschen und Tosen, dazwischen Blitze und  
Donnerschläge.

Kunz von Gerfau. Fischer und Fischerknabe.

Kunz.

Ich sah's mit Augen an, Ihr könnt mir's glauben;  
's ist alles so geschäh'n, wie ich Euch sagte.

Fischer.

Der Zell gefangen abgeführt nach Rüsfnacht,  
Der beste Mann im Land, der bravste Arm,  
Wenn's einmal gelten sollte für die Freiheit.

1. On a reproché à Schiller de s'être mis en contradiction avec lui-même en transportant, dans cette scène, la cabane du pêcheur sur la rive orientale du lac des Quatre-Cantons, tandis qu'à l'entrée de la pièce elle se trouve placée sur le côté opposé. Un savant commentateur, M. J. Meyer, est plutôt disposé à croire que le pêcheur Ruodi, dans le premier acte, n'est pas le même individu que celui dont il est fait mention ici, quoique le nom de ce dernier ne figure pas sur la liste des personnages. Il se trompe. Le fils du pêcheur est appelé ici Jenni, absolument comme, plus haut, le fils de Ruodi: puis, Ruodi est cité parmi les conjurés du Rutli (voy. p. 83), et le pêcheur, dans notre scène, dit aussi en avoir fait parti. Ces deux circonstances démontrent l'identité des deux personnages.

Kunz.

Der Landvogt führt ihn selbst den See herauf<sup>1</sup>;  
Sie waren eben dran, sich einzuschiffen,  
Als ich von Flüelen abfuhr; doch der Sturm  
Der eben jetzt im Anzug ist, und der  
Auch mich gezwungen, eilends hier zu landen,  
Mag ihre Abfahrt wohl verhindert haben.

Fischer.

Der Tell in Fesseln, in des Bogts Gewalt!  
O glaubt, er wird ihn tief genug vergraben,  
Daß er des Tages Licht nicht wieder sieht!  
Denn fürchten muß er die gerechte Rache  
Des freien<sup>2</sup> Mannes, den er schwer gereizt!

Kunz.

Der Altlandammann auch, der edle Herr  
Von Attinghausen, sagt man, lieg' am Tode<sup>3</sup>.

Fischer.

So bricht der letzte Anker unsrer Hoffnung!  
Der war es noch allein, der seine Stimme  
Erheben durfte für des Volkes Rechte!

Kunz.

Der Sturm nimmt überhand. Gehabt Euch wohl!  
Ich nehme Herberg<sup>4</sup> in dem Dorf; denn heut'

1. Führt ihn den See herauf, lui fait remonter le lac.

2. Des freien Mannes, de cet homme, s'il venait à recouvrer sa liberté. Et non pas simplement : de cette homme qui est d'une condition libre. Voy. fin de la scène : Der Tell sei frei und seines Armes mächtig.

3. Lieg' am Tode, était au lit de mort.

4. Ich nehme Herberg, je prends un logis, un gîte dans le village. Le poste avait en vue le village de Sippingen, situé sur la frontière du canton d'Uri, entre Flüelen et Brunnen. — Herberg. Comparez l'italien albergo (vieux allemand allberga), d'où vient le français auberge.

Ist doch an keine Abfahrt mehr zu denken.

(Geht ab.)

Fischer.

Der Zell gefangen und der Freyherr todt!  
Erheb' die freche Stirne, Tyranei,  
Wirf alle Scham hinweg! Der Mund der Wahrheit  
Ist stumm, das seh'nde Auge ist geblendet,  
Der Arm, der retten sollte, ist gefesselt!

Knabe.

Es hagelt schwer; kommt in die Hütte, Vater,  
Es ist nicht kommlisch<sup>1</sup>, hier im Freien hausen.

Fischer.

Raset, ihr Winde! Flammt herab<sup>2</sup>, ihr Blitze!  
Ihr Wolken, berstet! Gießt herunter, Ströme  
Des Himmels, und ersäuft das Land! Zerstückt  
Im Keim die ungeborenen Geschlechter!  
Ihr wilden Elemente, werdet Herr<sup>3</sup>!  
Ihr Bären<sup>4</sup>, kommt, ihr alten Wölfe, wieder,  
Der großen Wüste! Euch gehört das Land;  
Wer wird hier leben wollen ohne Freiheit!

1. *Il ne fait pas bon séjourner ici en plein air.* — Kommlisch, terme suisse, signifie litt. *avenant*, c.-à-d. *convenable*, *agréable*. — Im freien, dans l'air libre, au grand air, neutre de frei.

2. *Flammen*, employé comme verbe neutre, *flamboyer*, *jeter des flammes*. *Flammt herab*, *jetez vos flammes en bas*, foudroyez la terre. On sent tout de suite combien peu ce discours ampoulé convient au caractère de celui qui le prononce. C'est du faux pathos, c'est une imitation malheureuse d'un passage sublime du *Roi Lear*, par Shakspeare, acte III, sc. 2.

3. *Werdet Herr*, *devenez les maîtres*. *Herr*, au sing., parce que les deux termes ne forment qu'une seule idée. Comparez *Meister werden*.

4. Construisez : *Ihr Bären, ihr alten Wölfe der großen Wüste, kommt wieder!*

Knabe.

Hört, wie der Abgrund tozt, der Wirbel brüllt,  
So hat's noch nie geraft in diesem Schlunde!

Fischer.

Zu zielen auf des eignen Kindes Haupt,  
Solches ward keinem Vater noch geboten!  
Und die Natur soll nicht in wildem Grimm  
Sich drob empören? — O, mich soll's nicht wundern!  
Wenn sich die Felsen hücken in den See,  
Wenn jene Baken, jene Eifsthürme,  
Die nie aufthauten seit dem Schöpfungstag,  
Von ihren hohen Kulmen niederschmelzen<sup>1</sup>,  
Wenn die Berge brechen, wenn die alten Klüfte  
Einsürzen, eine zweite Sündfluth alle  
Wohnstätten der Lebendigen verschlingt!

(Man hört läuten.)

Knabe.

Hört Ihr, sie läuten droben auf dem Berg;  
Gewiß hat man ein Schiff in Noth geseh'n,  
Und zieht die Glocke, daß gebetet werde<sup>2</sup>.

(Steigt auf eine Anhöhe.)

Fischer.

Wehe dem Fahrzeug, laß jetzt unterwegs  
In dieser furchtbarn Wiege wird gewiegt!

1. *Je ne serais pas étonné de voir les rochers s'abaïsser dans le loc.*

2. *Niederschmelzen, se fondre et couler dans les vallées.* — *Kulm*, d latin *columen*, *culmen*, signifie le sommet d'une montagne, et surtout le sommet d'une forme conique ou arrondie.

3. *Gebetet werde.* On sonnait, autrefois, les cloches dans les pays catholiques, lorsqu'une tempête éclatait, pour inviter les fidèles à prier Dieu, afin qu'il détournât d'eux sa colère.

Hier ist das Steuer unnützlich und der Steuerer,  
Der Sturm ist Meister, Wind und Wellen spielen  
Ball mit dem Menschen—Da ist nah' und fern  
Kein Busen<sup>1</sup>, der ihm freundlich Schutz gewährte!  
Handlos<sup>2</sup> und schroff ansteigend starren ihm  
Die Felsen, die unwirblichen, entgegen<sup>3</sup>,  
Und weisen ihm nur ihre steinern schroffe Brust.

Knabe (deutet links).

Water, ein Schiff, es kommt von Klüelen her.

Fischer.

Gott helf' den armen Leuten! Wenn der Sturm  
In dieser Wasserluft sich erst verfangen<sup>4</sup>,  
Dann rast er um sich mit des Raubthiers Angst,  
Das an des Gitters Eisenstäbe schlägt;  
Die Pforte sucht er heulend sich vergebend,  
Denn ringsum schränken ihn die Felsen ein,  
Die himmelhoch den engen Paß vermauern.

(Er steigt auf die Anhöhe.)

Knabe.

Es ist das Herrenschiff<sup>5</sup> von Uri, Water,  
Ich kenn's am rothen Dach und an der Fahne.

1. Busen, sinus, κόλπος, et métaphoriquement baie, golfe.
2. Handlos, où la main n'a pas de prise, où l'accès est impossible. Ce terme a vieilli.
3. Einem entgegenstarren, se dresser raide devant quelqu'un.
4. Sich erst verfangen (hat)... s'est une fois pris dans ce gouffre.
5. Das Herrenschiff, la barque seigneuriale, la barque du bailli. Voy. plus haut die Herrenburg.—Am rothen Dach, à son toit rouge. Les barques, sur les lacs, en Suisse, sont quelquefois surmontées d'un toit mobile, à l'effet de mettre les passagers à l'abri de la pluie ou des rayons du soleil. D'autres traduisent Dach par tillac. Quant à la couleur rouge, c'était la couleur de la maison d'Autriche : dans ses armoiries on voyait un champ rouge traversé par deux bandes blanches.— Et quatre vers plus loin : Sein Verbrechen, son crime, la victime de son crime, de sa tyrannie, Tell.

Fischer.

Gerichte Gottes! Ja, er ist es selbst,  
Der Landvogt, der da fährt—Dort schiffte er hin,  
Und fährt im Schiffe sein Verbrechen mit!  
Schnell hat der Arm des Rächers ihn gefunden,  
Jetzt kennt<sup>1</sup> er über sich den stärkern Herrn,  
Diese Wellen geben<sup>2</sup> nicht auf seine Stimme;  
Diese Felsen bücken ihre Häupter nicht  
Vor seinem Gute—Knabe, bete nicht!  
Greif nicht dem Richter in den Arm!

Knabe.

Ich bete für den Landvogt nicht—Ich bete  
Für den Zell, der auf dem Schiff sich mit befindet.

Fischer.

O Unvernunft des blinden Clements!  
Mußt du, um einen Schuldigen zu treffen,  
Das Schiff mit sammt<sup>3</sup> dem Steuermann verderben!

Knabe.

Steh', steh', sie waren glücklich schon vorbei  
Am Buggisgrat<sup>4</sup>; doch die Gewalt des Sturms,

1. Kennt, pour erkennen. *Maintenant il reconnaît au-dessus de lui un seigneur plus puissant.*

2. Geben nicht auf... *n'écourent pas sa voix, n'obéissent pas à sa voix.*

3. Mit sammt, *una cum, à la suite, ensemble, avec.*

4. Buggisgrat, etc. Fluelen, où s'est embarqué Gessler, se trouve au nord d'Altdorf, à l'extrémité sud-est du lac des Quatre-Cantons. Le grand et le petit Axenberg, ainsi que le Buggisgrat (Grat, arête, *saxum dorsum*, Plin.) et le Hackmesser (le couperet), sont situés entre Fluelen et Brunnen, sur la rive orientale. En ces endroits le lac a une profondeur considérable, qui, près du Buggisgrat, est de 600 à 800 pieds. Le Teufelsmünster (le monastère ou couvent du Diable) est en face, sur la rive occidentale. Ce sont les noms d'affreux rochers.

Der von dem Teufelsmünster widerprallt,  
Wirft sie zum großen Axenberg zurück.  
— Ich seh' sie nicht mehr.

Fischer.

Dort ist das Hackmesser,  
Wo schon der Schiffe mehrere gebrochen.  
Wenn sie nicht weislich dort vorüberlenken,  
So wird das Schiff zerschmettert an der Fluß<sup>1</sup>,  
Die sich gähstrogig<sup>2</sup> absenkt in die Tiefe.  
— Sie haben einen guten Steuermann  
Um Bord; könnt' einer retten, wär's der Tell;  
Doch dem sind Arm' und Hände ja gefesselt.

Wilhelm Tell (mit der Armbrust).

(Er kommt mit raschen Schritten, blickt erstaunt umher und zeigt die heftigste Bewegung. Wenn<sup>3</sup> er mitten auf der Scene ist, wirft er sich nieder, die Hände zu der Erde und dann zum Himmel ausbreitend.)

Knabe (bemerkt ihn).

Sieh', Vater, wer der Mann ist, der dort kniet?

Fischer.

Er faßt<sup>4</sup> die Erde an mit seinen Händen,  
Und scheint wie außer sich zu sein.

1. Fluß. Dans la Haute-Allemagne, et plus particulièrement en Suisse, on appelle Fluß un rocher nu à face large et d'une pente rapide.

2. Gähstrogig, ou plutôt, comme on lit dans les premières éditions, gähstrogig, raide, à pic (sentrechtabschüssig), de Stog, Stug, qui, dans le dialecte du pays, signifie une hauteur très-escarpée, une montée raide. Gäh, populaire, pour jäh, escarpé. Voyez plus loin, p. 162, gählinge, pour jählinge, soudain. — Absenkt pour hinabsenkt.

3. Wenn, au lieu de wie. En employant wenn, Schiller avait plutôt en vue l'acteur de la scène jouant le rôle de Tell.

4. Er faßt die Erde... Hom., *Odyss.*, IV, 522 : Ἦτοι δὲ μὲν χερσὶν ἐπὶ τῆς γῆς παρτίδος αἴης, καὶ κύνας ἀπτόμενος ἦν παρτίδα.

Knabe (kommt vorwärts).

Was seh' ich! Vater! Vater, kommt und seht!

Fischer (näher sich).

Wer ist es?—Gott im Himmel! Was! der Zell?  
Wie kommt Ihr hieher? Redet!

Knabe.

Wart Ihr nicht  
Dort auf dem Schiff gefangen und gebunden?

Fischer.

Ihr wurdet nicht nach Küfnacht abgeführt?

Zell (steht auf).

Ich bin befreit.

Fischer und Knabe.

Befreit! O Wunder Gottes!

Knabe.

Wo kommt Ihr her?

Zell.

Dort<sup>1</sup> aus dem Schiffe.

Fischer.

Was?

Knabe (zugleich).

Wo ist der Landvogt?

Zell.

Auf den Wellen treibt er<sup>2</sup>.

1. Dort, (de) là-bas.

2. Treibt er, il flotte sur les vagues, il est à la merci des vagues.  
Pag. 164 : Dort mag's auf den Wellen treiben, là elle (la barque) peut  
flotter au gré des vagues.

Fischer.

Ist's möglich? Aber Ihr? Wie seid Ihr hier?  
Seid Euren Banden und dem Sturm entkommen?

Tell.

Durch Gottes gnäd'ge Fürsorge—Hört an!

Fischer und Knabe.

D redet, redet!

Tell.

Was in Altdorf sich  
Begeben, wißt Ihr's?

Fischer.

Alles weiß ich, redet!

Tell.

Daß mich der Landvogt fassen<sup>1</sup> ließ und binden,  
Nach seiner Burg zu Rüsfnacht wollte führen.

Fischer.

Und sich mit Tuch zu Füelen eingeschiffi.  
Wir wissen alles. Sprecht, wie Ihr entkommen!

Tell.

Ich lag im Schiff, mit Stricken fest gebunden,  
Wehrlos, ein aufgegebner<sup>2</sup> Mann—Nicht hofft' ich  
Das frohe Licht der Sonne mehr zu seh'n,  
Der Gattin und der Kinder liebes Antlitz,  
Und trostlos blickt' ich in die Wasserwüste—

Fischer.

D armer Mann!

1. Fassen est vieux et poétique, pour fangen, prendre, saisir  
2. Ein aufgegebener Mann, un homme perdu.

So führen wir dahin,  
 Der Vogt, Rudolf der Sarraz und die Knechte.  
 Mein Rösser aber mit der Armbrust lag  
 Am hintern Gransen<sup>1</sup> bei dem Steuerruder.  
 Und als wir an die Gte jetzt<sup>2</sup> gelangt  
 Beim kleinen Aren, da verhängt<sup>3</sup> es Gott,  
 Daß solch ein grausam mörderisch Ungewitter  
 Sählings herfürbrach aus des Gotthardts Schlünden,  
 Daß allen Ruderern das Herz entfant,  
 Und meinten<sup>4</sup> alle, elend zu ertrinken.  
 Da hört' ich's, wie der Diener einer sich  
 Zum Landvogt wendet' und die Worte sprach:  
 „Ihr sehet Eure Noth und unsre, Herr,  
 Und daß wir all' am Rand des Todes schweben —  
 Die Steuerleute aber wissen sich  
 Vor großer Furcht nicht Rath<sup>5</sup>, und sind des Fahrens  
 Nicht wohl berichtet<sup>6</sup> — Nun aber ist der Tell  
 Ein starker Mann und weiß ein Schiff zu steuern.  
 Wie, wenn wir sein jetzt brauchen in der Noth?“

1. Am hintern Gransen, à l'extrémité postérieure. Le terme Gransen, ainsi que tous les détails de ce récit, et jusqu'au style, sont empruntés à Tschudi.

2. Jetzt, maintenant, de même que le latin *nunc* et le grec *vūv*, se rapporte quelquefois, non pas au temps où l'on parle, mais au temps dont on parle, aux incidents successifs d'un récit. Déjà nous étions parvenus au coin...

3. Da verhängt es Gott. Tschudi: so fügt Gott, daß ein solcher grausamer ungestümmer Sturmwind insiel.

4. Meinten alle. La phrase reprend le tour direct: und es meinten alle, et tous pensaient.

5. Wissen sich nicht Rath, ne savent que faire, quel parti prendre. — Vor großer Furcht, *præ metu*.

6. Des Fahrens ... berichtet, instruits, versés dans l'art de conduire. C'est encore un vieux terme propre au midi de l'Allemagne. Tschudi: Und des Fahrens nit wol bericht.

Da sprach der Bogt zu mir: "Tell, wenn du dir's  
Getrauest, uns zu helfen aus dem Sturm,  
So möcht' ich dich der Bande wohl entled'gen."  
Ich aber sprach: "Ja, Herr, mit Gottes Hülfe  
Getrau' ich mir's, und helf' uns wohl hiebannen<sup>1</sup>."  
So ward ich meiner Bande los und stand  
Am Steuerruder und fuhr redlich hin<sup>2</sup>;  
Doch schielt' ich seitwärts, wo mein Schießzeug<sup>3</sup> lag,  
Und an dem Ufer merkt' ich scharf umher,  
Wo sich ein Vorthell aufthät<sup>4</sup> zum Entspringen.  
Und wie ich eines Felsenriffs gewahre,  
Das abgeplattet vorsprang in den See—

### Fischer.

Ich kenn's, es ist am Fuß des großen Axen,  
Doch nicht für möglich acht' ich's—so gar still  
Geht's an—vom Schiff es springend abzureichen<sup>5</sup>—

1. Helse uns wohl hiebannen, *je nous tirerai bien d'ici*. Voy. trois vers plus haut: uns zu helfen aus dem Sturm.—Hiebannen, populaire, pour von bannen, von hinnen, von hier weg. Acte V, sc. 2: Geht gesärrt von bannen. Comparez von wannen.

2. Und fuhr redlich hin, *je conduisais bravement la barque*, en mettant en usage tous mes moyens pour les garantir d'un accident. Tel est le sens de redlich (*strenue*), sens populaire qu'on retrouve dans les locutions: redlich arbeiten, redlich freiten. Tschudi: und fur redlich dahin. Tell n'use aucunement de perfidie envers le bailli: il le conduit sûrement jusqu'au point où le plus difficile était surmonté, et ce n'est que lorsque tout danger avait à peu près cessé, qu'il s'élançait hors de la barque pour se sauver lui-même.

3. Mein Schießzeug, *mon arme, mon arbalète*. Litt. instrument pour tirer.

4. Wo sich ein Vorthell aufthät, litt. où s'ouvrait, où se présenterait un avantage, c.-à-d. un endroit opportun, convenable pour s'élançer.

5. Abreichen, *atteindre*. Verbe synonyme, mais plus significatif que erreichen..

Tell.

Schrie ich <sup>1</sup> den Knechten, handlich <sup>2</sup> zuzugeh'n,  
Bis daß wir vor die Felsenplatte kämen,  
Dort, rief ich, sei das Ärgste <sup>3</sup> überstanden —  
Und als wir sie frischrundernd bald erreicht,  
Fleh' ich die Gnade Gottes an, und drückte,  
Mit allen Selbestkräften angestemmt,  
Den hintern Gransen an die Felswand hin.  
Setz schnell mein Schießzeug fassend, schwing' ich selbst  
Hochspringend auf die Platte <sup>4</sup> mich hinauf,  
Und mit gewalt'gem Fußstoß hinter mich  
Schleudr' ich das Schifflein in den Schlund der Wasser —  
Dort mag's, wie Gott will, auf den Wellen treiben!  
So bin ich hier, gerettet aus des Sturms  
Gewalt und aus der schlimmeren <sup>5</sup> der Menschen.

Fischer.

Tell, Tell, ein sichtbar Wunder hat der Herr  
An Euch gethan; kaum glaub' ich's meinen Sinnen —

1. Schrie ich.... continue la phrase, interrompue par la remarque du pêcheur.

2. D'y aller, de s'y mettre, de manœuvrer vigoureusement. Tschudi: schry den Knechten zu, daß si handlich zugin. Dans le dialecte suisse, handlich a le sens de kräftig, herzhast. Comparez le français: donner un coup de main.

3. Das Ärgste, le pire, le plus difficile.

4. Le rocher sur lequel Tell s'élança porte encore aujourd'hui le nom de Felsenplatte ou Felsenprung. On y a élevé une chapelle. Tous les ans, le premier vendredi après l'Ascension, on s'y rend en procession, par eau, de Fluelen.

5. Aus der schlimmeren, sous-entendu Gewalt. La même pensée se trouve exprimée plus haut, p. 18:

Der See kann sich, der Landvogt nicht erbarmen.

Et p. 19:

Doch besser ist's, Ihr fallt in Gottes Hand,  
Als in der Menschen.

Doch saget, wo gebenedet Ihr seht ihn?<sup>1</sup>  
Denn Sicherheit ist nicht für Euch, wofern  
Der Landvogt lebend diesem Sturm entkommt.

Tell.

Ich hört' ihn sagen, da ich noch im Schiff  
Gebunden lag, er wollt' bei Brunnen<sup>2</sup> landen,  
Und über Schwyz nach seiner Burg mich führen. —

Fischer.

Will er den Weg dahin zu Lande nehmen?

Tell.

Er denkt's.

Fischer.

O, so verbergt Euch ohne Säumen!  
Nicht zweimal hilft Euch Gott aus seiner Hand.

Tell.

Nennt mir den nächsten Weg nach Arth<sup>3</sup> und Rüsnacht!

Fischer.

Die offne Straße zieht sich über Steinen;  
Doch einen kürzern Weg und heimlichern  
Kann Euch mein Knabe über Lowerz<sup>4</sup> führen.

Tell (gibt ihm die Hand).

Gott lohn' Euch eure Gutthat. Lebet wohl!

(Geht und kehrt wieder um.)

1. *Où pensez-vous, où voulez-vous aller? Voy. p. 126, note 2.*  
2. *Brunnen, village du canton de Schwytz, au nord de la Tellens-  
platte, à une distance d'une lieue trois quarts.*  
3. *Arth est un beau village au pied du Rigi, sur le lac de Zug, au  
nord-ouest de Schwytz. On y passe pour aller à Küssnacht.*  
4. *Ueber Lowerz, en passant par Lowerz. Lowerz ou Lanerz, vil-  
lage situé sur le lac du même nom.*

— Habt Ihr nicht auch im Nütli mit geschworen?  
Mir dünkt, man nannt' Euch mir —

Fischer.

Ich war dabei  
Und hab' den Eid des Bundes mit beschworen.

Tell.

So eilt nach Bürglen, thut die Lieb' mir an!  
Mein Weib verzagt um mich; verkündet ihr,  
Daß ich gerettet sei und wohl geborgen.

Fischer.

Doch wohin sag' ich ihr, daß Ihr gefloh'n?

Tell.

Ihr werdet meinen Schwäher<sup>1</sup> bei ihr finden  
Und andre, die im Nütli mit geschworen —  
Sie sollen<sup>2</sup> wacker sein und gutes Muths;  
Der Tell sei frei und seines Armes mächtig;  
Balb werden sie ein Weib von mir hören<sup>3</sup>.

Fischer.

Was habt Ihr im Gemüth? Entdeckt mir's frei!

1. Meinen Schwäher, *mon beau-père*, Walther Furst. Le terme de Schwäher a vieilli dans le haut-allemand; mais Luther l'emploie souvent dans sa traduction de la Bible. Goethe, dans *Iphigénie*, s'en sert comme d'une forme plus noble, pour désigner le beau-frère (*Schwager*). De même Schwiegerin flotte entre les deux sens de Schwägerin (*belle-sœur*) et de Schwiegermutter (*belle-mère*).

2. Dites leur de ma part qu'ils aient confiance et bon courage. Wacker, proprement brave.

3. Von mir hören. Bientôt ils auront de mes nouvelles, ils entendront parler de moi. Von mir, lat. de me; à mon sujet.

**Tell.**

Ist es gethan, wird's auch zur Rede kommen<sup>1</sup>.

(Geht ab.)

**Fischer.**

Zeig' ihm den Weg, Jenni—Gott steh' ihm bei!  
Er führt's zum Ziel, was er auch unternommen.

(Geht ab.)

## Zweite Scene.

Obelhof zu Attinghausen.

Der Freiherr, in einem Armsessel sitzend. Walther Fürst,  
Stauffacher, Melchthal und Baumgarten, um ihn  
besetzt. Walther Tell, knieend vor dem Sterbenden.

**Walther Fürst.**

Es ist vorbei mit ihm<sup>2</sup>, er ist hinüber.

**Stauffacher.**

Er liegt nicht wie ein Todter—Seht, die Feder  
Auf seinen Lippen regt sich<sup>3</sup>! Ruhig ist  
Sein Schlaf, und friedlich lächeln seine Büge.

(Baumgarten geht an die Thüre und spricht mit jemand.)

**Walther Fürst** (zu Baumgarten).

Wer ist's?

**Baumgarten** (kommt zurück).

Es ist Frau Hedwig, Eure Tochter;

1. Quand ce sera fait, on en parlera. Cicéron : In sermone  
hominum veniet.

2. C'en est fait de lui. Il est mort.

3. La plume que j'approche de ses lèvres s'agite.

Sie will Euch sprechen, will den Knaben sehn.

(Walther Zell richtet sich auf.)

Walther Fürst.

Kann ich sie trösten? Hab' ich selber Trost?  
Häuft alles Leiden sich auf meinem Haupt?

Hedwig (herzubringend).

Wo ist mein Kind? Laßt mich, ich muß es seh'n —

Stauffacher.

Haßt Euch! Bedenkt, daß Ihr im Haus des Todes —

Hedwig (stürzt auf den Knaben).

Mein Wälty! O, er lebt mir!

Walther Zell (hängt an ihr).

Arme Mutter!

Hedwig.

Ist's auch gewiß? Bist du mir unverletzt?

(Betrachtet ihn mit ängstlicher Sorgfalt.)

Und es ist möglich? Konnt' er auf dich zielen?  
Wie konnt' er's? O, er hat kein Herz—Er konnte  
Den Pfeil abdrücken auf sein eignes Kind!

Walther Fürst.

Er that's mit Angst, mit schmerzgerissner Seele;  
Gezungen hat er's, denn es galt das Leben.

Hedwig.

O, hätt' er eines Vaters Herz, eh' er's  
Gethan, er wäre<sup>1</sup> tausendmal gestorben!

1. Er wäre, construction libre, pour wäre et. Après gethan sous-ent. hätte.

**Stauffacher.**

Ihr solltet Gottes gnäd'ge Schickung preisen,  
Die es so gut gelenkt —

**Hedwig.**

Kann ich vergessen,  
Wie's hätte kommen können? — Gott des Himmels!  
Und lebt' ich achtzig Jahr' — ich seh' den Knaben ewig  
Gebunden steh'n, den Vater auf ihn zielen,  
Und ewig fliegt der Pfeil mir in das Herz.

**Melchthal.**

Frau, wüßtet Ihr<sup>1</sup>, wie ihn der Bogt gereizt!

**Hedwig.**

O, rohes Herz der Männer! Wenn ihr Stolz  
Beleidigt wird, dann achten sie nichts mehr;  
Sie setzen<sup>2</sup> in der blinden Wuth des Spiels  
Das Haupt des Kindes und das Herz der Mutter!

**Baumgarten.**

Ist Eures Mannes Loos nicht hart genug,  
Daß Ihr mit schwerem Ladel ihn noch kränkt?  
Für seine Leiden habt Ihr kein Gefühl?

**Hedwig**

(lehrt sich nach ihm um und sieht ihn mit einem großen Blick an)

Hast du nur Thränen für des Freundes Unglück?  
— Wo waret ihr, da man den Treflichen  
In Bande schlug? Wo war da eure Hülfe?  
Ihr sahet zu, ihr ließt das Gräßliche gescheh'n;  
Geduldig littet ihr's, daß man den Freund

1. Wüßtet Ihr... si vous saviez...

2. Setzen, mettre en jeu. Dans l'aveugle fureur du jeu ils risquent la tête de l'enfant...

Aus eurer Mitte führte—Hat der Fess  
Nuch so an euch gehandelt? Stand er auch  
Bedauernd da, als hinter dir die Reiter  
Des Landvogts drangen, als der wüth'ge See  
Vor dir erbraus'te? Nicht mit müß'gen Thränen  
Beklagt' er dich, in den Nachen sprang er, Weib  
Und Kind vergaß er und befreite dich—

Walter Fürst.

Was konnten wir za seiner Rettung wagen,  
Die kleine Zahl, die unbewaffnet war!

Hedwig (wirft sich an seine Brust).

O Vater! Und auch du hast ihn verloren!  
Das Land, wir alle haben ihn verloren!  
Uns allen fehlt er, ach, wir fehlen ihm!  
Gott rette seine Seele vor Verzweiflung!  
Zu ihm Hnab ins Ibe Burgverließ  
Dringt keines Freundes Trost—Wenn er erkrankte!  
Ach, in des Kerkers feuchter Finsterniß  
Muß er erkranken.—Wie die Alpenrose<sup>1</sup>  
Bleicht und verkümmert in der Sumpflust,  
So ist für ihn kein Leben als im Licht  
Der Sonne, in dem Balsamstrom der Lüfte.  
Gefangen! Er! Sein Athem ist die Freiheit,  
Er kann nicht leben in dem Hauch der Gräfte.

Stauffacher.

Beruhigt Euch! Wir alle wollen handeln,  
Um seinen Kerker aufzuthun.

1. Die Alpenrose, *la rose des Alpes*. Elle pousse sur les Alpes à une hauteur de deux à trois mille pieds au-dessus de la mer, et, quand on la transplante dans les vallées, elle dépérit tout de suite. Avec la rose proprement dite elle n'a rien de commun que le nom. —Gefangen! Er! Lui, prisonnier! Sa respiration, son souflee est la liberté; c.-à-d. il ne peut respirer que l'air de la liberté; il ne vit que de liberté.

Hedwig.

Was könnt ihr schaffen ohne ihn? — So lang  
Der Zell noch frei war, ja, da war noch Hoffnung,  
Da hatte noch die Unschuld einen Freund,  
Da hatte einen Helfer der Verfolgte,  
Euch alle rettete<sup>1</sup> der Zell — Ihr alle  
Zusammen könnt nicht seine Fesseln lösen!

(Der Freiherz erwacht.)

Baumgarten.

Er regt sich, still!

Attinghausen (sich aufrichtend).

Wo ist er?

Stauffacher.

Wer?

Attinghausen.

Er fehlt mir,  
Verläßt mich in dem letzten Augenblick!

Stauffacher.

Er meint den Junker<sup>2</sup> — Schickt man nach ihm?

Walther Fürst.

Es ist nach ihm gesendet — Tröset Euch!  
Er hat sein Herz gefunden, er ist unser.

Attinghausen.

Hat er gesprochen für sein Vaterland?

1. Rettete, au subjonctif, sauverait.

2. Den Junker. *Il veut parler du gentilhomme, de Rudenz. —*  
Er hat sein Herz gefunden, *il a retrouvé son cœur; son cœur a parlé,*  
*il est revenu à nous.*

**Stauffacher.**

Mit Selbstenkühnheit.

**Uttinghausen.**

Warum kommt er nicht,  
Um meinen letzten Segen zu empfangen?  
Ich fühle, daß es schnellig mit mir endet.

**Stauffacher.**

Nicht also<sup>1</sup>, edler Herr! Der kurze Schlaf  
Hat Euch erquickt, und hell ist Euer Blick.

**Uttinghausen.**

Der Schmerz ist Leben<sup>2</sup>, er verlieh mich auch.  
Das Leiden ist, so wie die Hoffnung, aus.

(Er bemerkt den Knaben.)

Wer ist der Knabe?

**Walther Fürst.**

Segnet ihn, o Herr!

Er ist mein Enkel und ist vaterlos.

(Gebwig tritt mit dem Knaben vor dem Sterbenden nieder.)

**Uttinghausen.**

Und vaterlos laß ich euch alle, alle  
Zurück — Weh mir, daß meine letzten Blicke  
Den Untergang des Vaterlands geseh'n!  
Mußt' ich des Lebens höchstes Maß erreichen,  
Um ganz mit allen Hoffnungen zu sterben!

**Stauffacher (zu Walther Fürst)**

Soll er in diesem finstern Kummer scheiden?

1. Nicht also, pas ainsi! c.-à-d. : il n'en sera pas ainsi; ou plutôt : ne parlez pas ainsi.

2. La douleur est un symptôme de vie; elle aussi m'a quitté. La souffrance est partie, ainsi que l'espérance de revivre. Dans quelques maladies, la cessation des douleurs est, dit-on, un signe certain d'une fin prochaine.

Erheben wir ihm nicht die letzte Stunde  
Mit schönem Strahl der Hoffnung?— Edler Freiherr,  
Erhebet Euren Geist! Wir sind nicht ganz  
Verlassen, sind nicht rettungslos verloren.

Attinghausen.

Wer soll euch retten?

Walther Fürst.

Wir uns selbst. Vernehmt!

Es haben die drei Lände sich das Wort  
Gegeben, die Tyrannen zu verjagen.  
Geschlossen ist der Bund; ein heil'ger Schwur  
Verbindet uns. Es wird gehandelt werden,  
Eh' noch das Jahr den neuen Kreis<sup>1</sup> beginnt.  
Euer Staub wird ruh'n in einem freien Lande.

Attinghausen.

O, saget mir! Geschlossen ist der Bund?

Melchthal.

Am gleichen Tage werden alle drei  
Waldstädte sich erheben. Alles ist  
Bereit, und das Geheimniß wohlbewahrt  
Bis jetzt, obgleich viel Hunderte es theilen.  
Hohl ist der Boden unter den Tyrannen<sup>2</sup>;  
Die Tage ihrer Herrschaft sind gezählt,  
Und bald ist ihre Spur nicht mehr zu finden.

Attinghausen.

Die festen Burgen aber in den Länden?

1. Kreis.

Ἐπὶ ὀβριότητος ἐπέταται νέον κύκλον.

2. Unter den Tyrannen, sous les pas des tyrans.

Melchthal.

Sie fallen alle an dem gleichen Tag.

Attinghausen.

Und sind die Edlen dieses Bunds theilhaftig?

Stauffacher.

Wir harren ihres Bestands, wenn es gilt<sup>1</sup>;  
Jetzt aber hat der Landmann nur geschworen.

Attinghausen

(richtet sich langsam in die Höhe, mit großem Erschaunen).

Hat sich der Landmann solcher That verwogen<sup>2</sup>,  
Aus eignem Mittel ohne Hülf der Edeln,  
Hat er der eignen Kraft so viel vertraut —  
Ja, dann bedarf es unsrer nicht mehr;  
Getrübet können wir zu Grabe steigen<sup>3</sup>.  
Es lebt nach uns — durch andre Kräfte will  
Das Herrliche<sup>4</sup> der Menschheit sich erhalten.

(Er legt seine Hand auf das Haupt des Kindes, das vor ihm auf den  
Knieen liegt.)

Aus<sup>5</sup> diesem Haupte, wo der Apfel lag,  
Wird euch die neue bessere Freiheit grünen;  
Das Alte stürzt, es ändert sich die Zeit,  
Und neues Leben blüht aus den Ruinen.

1. Wenn es gilt, au moment suprême, au moment du danger.

2. Sich... verwogen. Le paysan a-t-il osé entreprendre une telle chose avec ses seules ressources? Sich verwegen (de wagen), vieux verbe aujourd'hui hors d'usage, pour sich unterfangen, sich erlauben.

3. Zu Grabe steigen, expression poétique calquée sur: zu Bette steigen.

4. La dignité de l'espèce humaine vivra après nous et veut être soutenue par d'autres forces.

5. Aus diesem Haupte, de cette tête sortira pour vous verdoyante... avec un sens symbolique. L'enfant Walther représente aux yeux d'Attinghausen la jeune génération qui doit fonder la nouvelle liberté.

Stauffacher (zu Walthers Fürst).

Seht, welcher Glanz sich um sein Aug' ergießt!  
Das ist nicht das Erlöschen der Natur,  
Das ist der Strahl schon eines neuen Lebens.

Uttinghausen.

Der Adel steigt von seinen alten Burgen,  
Und schwört den Städten seinen Bürger Eid;  
Im Uechtland<sup>1</sup> schon, im Thurgau hat's begonnen;  
Die edle Bern erhebt ihr herrschend Haupt;  
Freiburg ist eine sichere Burg der Freien;  
Die rege Zürich waffnet ihre Bünde  
Zum kriegerischen Heer<sup>2</sup> — Es bricht die Macht  
Der Könige sich an ihren ew'gen Wällen<sup>3</sup> —

(Er spricht das Folgende mit dem Ton eines Sehers — seine Rede steigt bis zur Begeisterung.)

Die Fürsten seh' ich und die edeln Herrn  
In Harnischen herangezogen kommen,  
Ein harmlos Volk von Hirten zu bekriegen.  
Auf Lob und Leben<sup>4</sup> wird gekämpft, und herrlich

1. Les cantons de Fribourg et de Bérne occupent aujourd'hui la plus grande partie du pays qu'on nommait autrefois *Uechtland*. Cette contrée, qui s'étendait depuis les lacs qui sont au pied du Jura jusqu'à l'Aar, fit partie de la Haute-Bourgogne jusqu'au commencement du xii<sup>e</sup> siècle. Le nom d'*Uechtland* n'est plus en usage aujourd'hui.

2. *Heer*. *L'active, l'industrielle Zurich arme ses tribus en armée guerrière*. D'après la constitution de l'an 1335, tous les métiers de Zurich étaient divisés en treize tribus, sous treize bannières, et la bourgeoisie entière formait, en quelque sorte, une confédération d'autant de communautés, dont chacune avait sa juridiction particulière, ses revenus et ses armes. Voy. Muller, liv. II, ch. 2.

3. A plusieurs reprises, la ville de Zurich avait résisté avec succès aux armes de la maison d'Autriche, notamment en 1351 et 1352.

4. *Auf Lob und Leben*, à outrance, à mort. C'est une allusion aux batailles de Morgarten (1315), de Sempach (1386), de Näfels (1388), gagnées par les Suisses contre les Autrichiens.

Wird mancher Paß durch blutige Entscheidung,  
Der Landmann stürzt sich mit der nackten Brust,  
Ein freies Opfer, in die Schaar der Lanzen<sup>1</sup>;  
Er bricht sie, und des Abels Blüthe fällt,  
Es hebt die Freiheit siegend ihre Fahne.

(Walther Fürst und Stauffachers Hände fassend.)

Drum haltet fest zusammen — fest und ewig —  
Kein Ort der Freiheit sei dem andern fremd —  
Hochwachten stellet aus auf euren Bergen,  
Daß sich der Bund zum Bunde rasch versammle<sup>2</sup> —  
Seid einig — einig — einig —

(Er fällt in das Kissen zurück — seine Hände halten entseelt noch die andern gefaßt. Fürst und Stauffacher betrachten ihn noch eine Zeitlang schweigend; dann treten sie hinweg, jeder seinem Schmerz überlassen. Unterdessen sind die Anrechte still herbeigekommen, sie nähern sich mit Zeichen eines stillern oder heftigern Schmerzes, einige knien bei ihm nieder und weinen auf seine Hand; während dieser stummen Scene wird die Burgglocke geläutet.)

Stubenz zu den Vorigen.

Stubenz (rasch eintretend).

Lebt er? O saget, kann er mich noch hören?

Walther Fürst

(deutet hin<sup>3</sup> mit weggewandtem Gesicht).

Ihr seid jetzt unser Lehensherr und Schirmer,  
Und dieses Schloß hat einen andern Namen.

1. Der Lanzen. Allusion au dévouement de Strouthan de Winkelried à la bataille de Sempach. Ein freies Opfer, *victime volontaire*, est une apposition à der Landmann. — Kein Ort, *nul canton*. On appelait la ligue des huit premiers cantons die acht alten Orte.

2. Litt. : *afin que l'alliance se réunisse rapidement à l'alliance* c.-à-d. afin que les confédérés s'empressent de se soutenir les uns les autres.

3. Deutet hin, *montre le baron*

**Rubenz**

(erblickt den Leichnam und steht von heftigem Schmerz ergriffen).

O gü't'ger Gott! — Kommt meine Neu' zu spät?  
Konnt' er nicht wen'ge Bulße länger ' leben,  
Um mein geändert Herz zu seh'n?  
Verachtet hab' ich seine treue Stimme,  
Da er noch wandelte im Licht — Er ist  
Dahin, ist fort auf immerdar, und läßt mir  
Dir schwere unbezahlte Schuld! — O saget!  
Schied er dahin in Unmuth gegen mich?

**Stauffacher.**

Er hörte sterbend noch, was Ihr gethan,  
Und segnete den Muth, mit dem Ihr spracht —

**Rubenz**

(kniet an dem Todten nieder).

Ja, heil'ge Reste eines theuren Mannes!  
Entseelter Leichnam! Hier gelob' ich dir's  
In deine kalte Todtenhand — zerrissen  
Hab' ich auf ewig alle fremden Bande;  
Zurückgegeben bin ich meinem Volk;  
Ein Schweizer bin ich, und ich will es sein  
Von ganzer Seele — —

(aufstehend.)

**Trauert um den Freund,**

Den Vater aller, doch verzaget nicht!  
Nicht blos sein Erbe ist mir zugefallen;  
Es steigt sein Herz, sein Geist auf mich herab,  
Und leisten soll euch meine frische Jugend,  
Was euch sein greises Alter schuldig blieb.

1. *Quelques instants de plus.*

— Schwürd'ger Vater <sup>1</sup>, gebt mir Eure Hand!  
Gebt mir die Euzige! Melchthal, auch Ihr!  
Bedenkt Euch nicht! D, wendet Euch nicht weg!  
Empfanget meinen Schwur und mein Gelübde!

Walther Fürst.

Gebt ihm die Hand! Sein wiederkehrend Herz  
Verdient Vertrau'n.

Melchthal.

Ihr habt den Landmann nichts geachtet?  
Sprecht, wessen soll man sich zu Euch versch'n?<sup>2</sup>

Rudenz.

D, denket nicht des Irthums meiner Jugend!

Stauffacher (zu Melchthal).

Selb einig! war das letzte Wort des Waters.  
Gedenket dessen!

Melchthal.

Hier ist meine Hand!

Des Bauern Handschlag, edler Herr, ist auch  
Ein Manneswort! Was ist der Ritter ohne uns?  
Und unser Stand <sup>3</sup> ist älter als der Eure.

Rudenz.

Ich ehr' ihn, und mein Schwert soll ihn beschützen.

Melchthal.

Der Arm, Herr Freiherr, der die harte Erbe

1. Schwürdiger Vater, etc. Ces mots s'adressent à Walther Fürst, les suivants : Gebt mir die Euzige, à Stauffacher.

2. Ihr habt... nichts geachtet, vous avez estimé le paysan comme rien : vous avez méprisé le paysan.

3. Dites, à quoi doit-on s'attendre de votre part?

4. Unser Stand, notre état, notre ordre.

Sich unterwirft und ihren Schooß befruchtet,  
Kann auch des Mannes Brust beschützen.

Rudenz.

Ihr

Sollt meine Brust, ich will die eure schützen,  
So sind wir einer durch den andern stark.  
— Doch wozu reden, da das Vaterland  
Ein Raub noch ist der fremden Tyrannet?  
Wenn erst der Boden rein ist von dem Feind,  
Dann wollen wir's in Frieden schon vergleichen<sup>1</sup>.

(Nachdem er einen Augenblick inne gehalten.)

Ihr schweigt? Ihr habt mir nichts zu sagen? Wie!  
Verdien' ich's noch nicht, daß ihr mir vertraut?  
So muß ich wider euren Willen mich  
In das Geheimniß eures Bundes drängen.  
— Ihr habt getagt<sup>2</sup> — geschworen auf dem Hütl —  
Ich weiß — weiß alles, was ihr dort verhandelt,  
Und was mir nicht von euch vertrauet ward,  
Ich hab's bewahrt gleich wie ein heilig Pfand.  
Nie war ich meines Landes Feind, glaubt mir,  
Und niemals hätt' ich gegen euch gehandelt.  
— Doch übel thatet ihr, es zu verschlehen,  
Die Stunde bringt, und rascher That bedarf's —  
Der Lell ward schon das Opfer eures Säumens —

Stauffacher.

Das Christfest abzuwarten, schwuren wir.

Rudenz.

Ich war nicht dort, ich hab' nicht mit geschworen.  
Wartet ihr ab, ich handle<sup>3</sup>.

1. Es vergleichen, *accorder, arranger la chose, vider le différend.*

2. *Vous avez siégé, tenu une assemblée.*

3. *Si vous attendez, moi j'agirai.*

Abfſelmann.

Was? Ihr wolltet —

Rubenz.

Des Landes Vätern zähl' ich mich jetzt bei,  
Und meine erste Pflicht ist, euch zu schützen.

Walther Fürst.

Der Erde diesen theuren Staub zu geben,  
Ist Eure nächste Pflicht und heiligste.

Rubenz.

Wenn wir das Land befreit, dann legen wir  
Den frischen Kranz des Siegs ihm auf die Bahre.  
— O Freunde! Eure Sache nicht allein,  
Ich habe meine eigne anzufechten  
Mit dem Tyrannen — Hört und wißt! Verschwunden  
Ist meine Bertha, heimlich weggeraubt  
Mit keiner Frevelthat aus unsrer Mitte!

Stauffacher.

Solcher Gewaltthat hätte der Tyrann  
Wider die freie Eble<sup>1</sup> sich verwogen?

Rubenz.

O meine Fremde! Euch versprach ich Hilfe,  
Und ich zuerst muß sie von euch erschle'n.  
Geraubt, entriſſen ist mir die Geliebte;  
Wer weiß, wo sie der Wüthende verbirgt,  
Welcher Gewalt sie frevelnd sich erkühnen,  
Ihr Herz zu zwingen zum verhassten Band!  
Verlaßt mich nicht, o helft mir sie erretten —

1. Die freie Eble, *cette femme, libre et noble.*

Sie liebt euch, o, sie hat's verdient uns Land,  
Daß alle Arme sich für sie bewaffnen —

Walther Fürst.

Was wollt Ihr unternehmen?

Rudenz.

Weiß ich's? Ach!

In dieser Nacht, die ihr Geschick umhüllt,  
In dieses Zweifels ungeheurer Angst,  
Wo ich nichts Festes<sup>1</sup> zu erfassen weiß,  
Ist mir nur dieses in der Seele klar:  
Unter den Trümmern der Tyrannenmacht  
Allein kann sie hervor<sup>2</sup> gegraben werden.  
Die Besten alle müssen wir bezwingen,  
Ob wir vielleicht in ihren Kerker bringen.

Melchthal.

Kommt, führt uns an! Wir folgen Euch. Warum  
Bis morgen sparen, was wir heut' vermbgen?  
Frei war der Tell, als wir im Rütli schwuren;  
Das Ungeheure war noch nicht geschehen.  
Es bringt<sup>3</sup> die Zeit ein anderes Geseß;  
Wer ist so feig, der jetzt noch könnte zagen!

Rudenz.

(zu Stauffacher und Walther Fürst).

Indeß bewaffnet und zum Werk bereit

1. Où je ne sais m'arrêter à rien de certain, à aucune résolution bien prise.

2. Ce n'est que sous les ruines de la puissance des tyrans que nous pourrons la retrouver.

3. Les circonstances nous dictent une autre loi que celle que nous nous étions imposée au Rütli, c'est « d'attendre jusqu'à la fête de Noël. D'après ce qui vient de se passer, il faut agir sans retard. »

Erwartet ihr<sup>1</sup> der Berge Feuerzeichen;  
Denn schneller, als ein Botensegel<sup>2</sup> fliegt,  
Soll euch die Botschaft unsers Siegs erreichen,  
Und seht ihr leuchten die willkommenen Flammen,  
Dann auf die Feinde stürzt wie Wetters Strahl<sup>3</sup>,  
Und brecht den Bau der Tyrannei zusammen!

(Gehen ab.)

### Dritte Scene.

#### Die hohle Gasse<sup>4</sup> bei Rüssnacht.

Man steigt von hinten zwischen Felsen herunter, und die Wanderer werden, ehe sie auf der Scene erscheinen, schon von der Höhe gesehen. Felsen umschließen die ganze Scene; auf einer der vordersten ist ein Vorsprung mit Gesträuch bewachsen.

Loll (tritt auf mit der Armbrust).

Durch diese hohle Gasse muß er kommen,  
Es führt kein andrer Weg nach Rüssnacht—Hier  
Wollend' ich's—Die Gelegenheit ist günstig.  
Dort der Hollunderstrauch verbirgt mich ihm;  
Von dort herab kann ihn mein Pfeil erlangen;  
Des Weges Enge wehret den Verfolgern<sup>5</sup>.

1. Erwartet ihr, le présent de l'indicatif qui remplace l'impératif.
2. Litt: *plus vite que ne vole une voile messagère*, c.-à-d. le vaisseau qui apporte un message.
3. Wie Wetters Strahl, *comme la foudre*.
4. Die hohle Gasse, *le chemin creux* est à un quart de lieue de Rüssnacht, sur la route d'Immensee, village qui est situé près du lac de Zug. On y a érigé une chapelle, en mémoire de l'événement qui fait l'objet de cette scène.
5. Wehret den Verfolgern, *fait obstacle aux persécuteurs*, c.-à-j. empêchera de me poursuivre.

Nach' deine Rechnung mit dem Himmel, Vogt!  
 Fort mußt du', deine Uhr ist abgelaufen.

Ich lebte still und harmlos<sup>1</sup>—Das Geschöpf  
 War auf des Waldes Thiere nur gerichtet,  
 Meine Gedanken waren rein von Mord—  
 Du hast aus meinem Frieden mich heraus<sup>2</sup>  
 Geschreckt; in gährend Drachengift hast du  
 Die Milch der frommen Denkart mir verwandelt;  
 Zum Ungeheuren hast du mich gewöhnt—  
 Wer sich des Kindes Haupt zum Ziele setzte,  
 Der kann auch treffen in das Herz des Feinds.

Die armen Kindlein, die unschuldigen,  
 Das treue Weib<sup>3</sup> muß ich vor deiner Wuth  
 Beschützen, Landvogt—Da<sup>4</sup>, als ich den Bogenstrang  
 Anzog—als mir die Hand erzitterte—  
 Als du mit grausam teuflischer Lust  
 Mich zwangst, aufs Haupt des Kindes anzulegen—  
 Als ich ohnmächtig flehend rang vor dir,

1. Il faut que tu partes, que tu meures; la dernière heure a sonné; ou plus littéralement : la montre a achevé son cours.

2. Harmlos, signifie d'un côté : qui est exempt de peines, sans affliction; d'un autre côté : qui ne cause pas de peine, inoffensif. C'est au dernier sens qu'il faut s'en tenir ici.

3. Herausgeschreckt, pris dans le sens qu'offre cette phrase d'Ennius, *exterritus somno*, ἔκτρον ἐκφοβηθεί; — Die Milch... Le lait de mes pieuses pensées, c.-à-d. la douceur de mon caractère. Fromm, dans l'acception d'innocent. Gährend (p. Gährendes), fermentant.

4. Tell avait lieu de craindre pour sa femme et ses enfants. L'exemple du père de Melchthal, à qui Landenberg avait fait crever les yeux, montrait assez jusqu'à quels excès la cruauté du bailli pouvait se porter. D'ailleurs Gessler avait déjà menacé Tell de le tuer, lui et son enfant, s'il se refusait à tirer la pomme.

5. Da, là, dans ce moment. Cinq vers plus bas, jamais reprend la phrase, interrompue par les quatre propositions qui commencent par als.

Damals gelobt' ich mir in meinem Innern  
Mit furchtbarm Eidschwur, den nur Gott gehört  
Daß meines nächsten Schusses erstes Ziel  
Dein Herz sein sollte—Was ich mir gelobt  
In jenes Augenblickes Höllequalen,  
Ist eine heil'ge Schuld; ich will sie zahlen.

Du bist mein Herr und meines Kaisers Vogt;  
Doch nicht der Kaiser hätte sich erlaubt,  
Was du—Er sandte dich in diese Lande,  
Um Recht zu sprechen—strenges<sup>1</sup>, denn er zürnet—  
Doch nicht, um mit der mörderischen Lust  
Dich jedes Greuels strafflos zu erfreuen;  
Es lebt ein Gott, zu strafen und zu rächen.

Komm' du hervor<sup>2</sup>, du Bringer bitterer Schmerzen,  
Mein theures Kleinod jetzt, mein höchster Schatz—  
Ein Ziel will ich dir geben, das bis jetzt  
Der frommen Bitte undurchbringlich war—  
Doch dir soll es nicht widersteh'n—Und du,  
Vertraute Bogensehne, die so oft  
Mir treu gedient hat in der Freude Spielen<sup>3</sup>,  
Verlass' mich nicht im fürchterlichen Ernst.  
Nur jetzt noch halte fest, du treuer Strang,

1. Strenges, sous-entendu Recht, justice, une justice sévère.

2. Komm du hervor. Il s'adresse à sa flèche, qu'il tire en ce moment du carquois. Il l'appelle *porteur de douleurs amères*, causant d'amères douleurs à ceux qu'il va frapper. Aussi Homère la nomme-t-il *μολαινέων ἔργον ὀδυνάων*, *Iliad.*, IV, 117.

3. In der Freude Spielen, dans les divertissements joyeux. On doit se rappeler surtout le tir (Freudeschießen) qui, dans les fêtes populaires, est un des amusements favoris des Suisses. — Im fürchterlichen Ernst, mot-à-mot : dans le terrible sérieux; dans cette lutte terrible.

Der mir so oft den herben Pfeil besüßelt<sup>1</sup>—  
Entränn' er jego kraftlos meinen Händen,  
Ich habe keinen zweiten zu versenden.

(Wanderer gehen über die Scene.)

Auf diese Bank von Stein will ich mich setzen,  
Dem Wanderer zur kurzen Ruh' bereitet—  
Denn hier ist keine Heimath—Jeder treibt  
Sich an dem andern rasch und fremd vorüber<sup>2</sup>,  
Und fraget nicht nach seinem Schmerz—Hier geht  
Der sorgenvolle Kaufmann und der leicht  
Geschürzte<sup>3</sup> Pilger—der andächt'ge Mönch,  
Der düstre Räuber und der heitre Spielmann,  
Der Säumer mit dem schwer beladenen Ross,  
Der ferne herkommt von der Menschen Ländern;  
Denn jede Straße führt ans End<sup>4</sup> der Welt.  
Sie alle ziehen ihres Weges fort  
An ihr Geschäft—und meines ist der Mord!  
(Setzt sich.)

Sonst wenn der Vater auszog, liebe Kinder,  
Da war ein Freuen<sup>5</sup>, wenn er wieder kam;  
Denn niemals kehrt' er heim, er bracht<sup>6</sup> euch etwas,

1. Besüßelt:

[Νευρά]

ἡ μούπτερωσας πολλάκις μικρὸν βέλος.

2. Litt.: *chacun passe devant l'autre rapidement et en étranger*; les voyageurs passent l'un devant l'autre, etc.

3. Der leicht geschürzte Pilger, *le pèlerin légèrement vêtu, au léger bagage*. En lat. *succinctus*.

4. Spielmann, *ménétrier*. — Säumer, *conducteur d'une bête de somme, colporteur*. — Ans End' der Welt, *au bout du monde, c.-à-d. dans tous les pays, jusqu'aux extrémités du monde*.

5. Da war ein Freuen, *alors c'était une joie quand il revenait*.

6. Litt.: *car jamais il ne rentrait, il vous apportait quelque chose*; c.-à-d. *il ne rentrait jamais sans vous apporter quelque chose*. Voyez un autre exemple de cet idiotisme, p. 80, note 1.

War's ' eine schöne Alpenblume, war's  
 Ein seltner Vogel oder Ammonshorn<sup>1</sup>,  
 Wie es der Wanderer findet auf den Bergen—  
 Jetzt geht er einem andern Waldwerk nach;  
 Am wilden Weg sitzt er mit Mordgedanken;  
 Des Feindes Leben ist's, worauf er lauert.  
 — Und doch an euch nur denkt er, liebe Kinder,  
 Auch jetzt—Euch zu vertheid'gen, eure holde Unschuld  
 Zu schützen vor der Rache des Tyrannen,  
 Will er zum Morde jetzt den Bogen spannen.

(Setzt auf.)

Ich laure auf ein edles Wild— Läßt sich's<sup>2</sup>  
 Der Jäger nicht verbießen, Tage lang  
 Umher zu streifen in des Winters Strenge,  
 Von Fels zu Fels den Wagesprung zu thun,  
 Hinan zu klimmen an den glatten Wänden,  
 Wo er sich anleimt mit dem eignen Blut<sup>3</sup>,  
 — Um ein armselig Graththier<sup>4</sup> zu erjagen.

1. War's, *était-ce, c.-à-d. soit.*

2. On appelle proprement *ammonites* ou *cornes d'Ammon* des coquilles fossiles qui ressemblent à des cornes de bœuf.

3. Läßt sich's (es sert à introduire les infinitifs suivants : *Tage lang umherzustreifen... zu thun, etc.*) der Jäger nicht verbießen, *le chasseur ne se laisse pas de...* Il y a là un idiotisme. Le tour de phrase est exclamatif, ce qui indique entre cette proposition et celle qui suit (*Gier gibt es...*) un rapport logique établissant à peu près cette succession d'idées : *si le chasseur expose sa vie pour avoir un misérable chamols, à plus forte raison, là où il s'agit d'un prix plus sérieux, doit-il ne pas hésiter...*

4. Mit dem eignen Blut. « Lorsque à la poursuite du chamols le chasseur s'est aventuré sur des glaciers escarpés, d'où il ne peut descendre sans courir les plus grands dangers, il s'ouvre, dit-on, parfois la plante des pieds, pour que le sang qui sort de la blessure l'empêche de glisser, et lui facilite la retraite. » SCHEUCHZER.

5. Graththier, *chamois*. « Il y a deux espèces de chamols, les uns appelés *Graththiere* (de *Grat* ou *Grat*), *arête d'une montagne* ou d'un

Hier gilt es einen köstlicheren Preis,  
Das Herz des Todfeinds, der mich will verderben.

(Man hört von ferne eine heitre Musik, welche sich nähert.)

Mein ganzes Leben lang hab' ich den Bogen  
Gehandhabt, mich geübt nach Schützenregel;  
Ich habe oft geschossen in das Schwarze,  
Und manchen schönen Preis mir heimgebracht  
Vom Freudenschießen<sup>1</sup> — Aber heute will ich  
Den Meisterschuß thun, und das Beste mir  
Im ganzen Umkreis des Gebirgs gewinnen.

(Eine Hochzeit zieht über die Scene und durch den Hohlweg hinauf. Er li  
betrachtet sie, auf seinen Bogen gelehnt; Stüssi, der Hirschsüß  
geißelt sich zu ihm.)

Stüssi.

Das ist der Klostermei'r<sup>2</sup> von Mörlishachen,  
Der hier den Brautlauf hält<sup>3</sup> — Ein reicher Mann;  
Er hat wohl zehn Senten<sup>4</sup> auf den Alpen.  
Die Braut holt er jetzt ab zu Smisee<sup>5</sup>,

*rocher*) ne séjournent que sur les plus hauts rochers, et ne quittent  
jamais les champs de neige et les glaciers; les autres, plus bruns  
de couleur et plus grands que les premiers, se plaisent dans le  
voisinage des broussailles et des bois, et sont nommés pour cela  
Walsthier. • BUSCHING.

1. Vom Freudenschießen, en revenant du tir. Voy. p. 184, note 3.

2. Klostermeier, intendant du couvent. — Mörlishachen, village  
situé sur le lac des Quatre-Cantons au sud de Kussnacht.

3. Qui tient ici le cortège nuptial, c.-à-d. dont la noce passe  
en ce moment. Brautlauf, nuptia, vieux mot (dans Ottfried, auteur du  
x<sup>e</sup> siècle, Brutloft) dont l'étymologie n'est pas bien certaine. Cependant,  
en comparant Brautzug (p. 198), Brautfahrt, on est amené à croire  
que la seconde partie du composé vient du verbe laufen, dont une  
forme dialectique est losen. Brautlauf serait donc proprement : con-  
duite de la fiancée.

4. Sente (de Senne), troupeau de vaches qui se tient réuni et  
forme un tout.

5. Smisee, sur le lac de Zug, au nord-est de Kussnacht.

Und diese Nacht wird hoch geschwelgt<sup>1</sup> zu Rüsnacht.  
Kommt mit! 's ist jeder Wiedermann geladen.

Tell.

Ein ernster Gast stimmt nicht zum Hochzeitshaus.

Stüssli.

Drückt Euch ein Kummer, werft ihn frisch vom Herzen!  
Nehmt mit, was kommt, die Zeiten sind jetzt schwer;  
Drum muß der Mensch die Freude leicht ergreifen<sup>2</sup>,  
Hier wird gefreit und anderwo begraben.

Tell.

Und oft kommt gar das eine zu dem andern<sup>3</sup>.

Stüssli.

So geht die Welt nun. Es gibt allerwegen<sup>4</sup>  
Unglücks genug — Ein Ruff<sup>5</sup> ist gegangen  
Im Glarner Land und eine ganze Seite  
Vom Glärnisch<sup>6</sup> eingefunken.

1. Wird hoch geschwelgt, *il y aura grand festin.*

2. Leicht ergreifen, *s'empresser de saisir.*

3. *Et souvent l'un vient se joindre à l'autre*, la noce à l'enterrement. Paroles à double entente. Pour le messier, c'est tout bonnement un lieu commun; Tell y cache une allusion à ses projets contre la vie de Gessler.

4. *Allerwegen, partout, en tout lieu*, terme dialectique.

5. Ein Ruff ist gegangen, *il y a eu un éboulement de montagne.* Dans certaines parties de la Suisse, Ruff (au pluriel Ruffen, Ruffen) est synonyme de Bergsturz, Bergschliff, *chute de montagne.* Deux Ruff surtout ont laissé leur souvenir dans le pays; ce sont celui du mont Conto, à une petite distance de Chlavenna, qui, en 1618, a enseveli sous ses débris la petite ville de Plurs avec près de deux mille cinq cents âmes; et l'éboulement d'une partie du Rossberg, arrivé le 2 septembre 1806, dans le canton de Schwytz, où disparurent les jolis villages Goldau et Busingen.

6. Le *Glärnisch* est une montagne du canton de Glaris, également remarquable par sa hauteur et par sa forme. Sa partie postérieure, qu'on appelle *Sinter-Glärnisch* ou *Hoch-Glärnisch*, a près de 9000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Tell.

Wanken auch  
Die Berge selbst? Es steht nichts fest auf Erden.

Stüssli.

Auch anderswo vernimmt man Wunderdinge.  
Da sprach ich einen, der von Baden<sup>2</sup> kam.  
Ein Ritter wollte zu dem König reiten,  
Und unterwegs begegnet ihm ein Schwarm  
Von Hornissen, die fallen auf sein Ross,  
Daß es vor Marter todt zu Boden sinkt,  
Und er zu Fuße ankommt bei dem König.

Tell.

Dem Schwachen ist sein Stachel auch gegeben.

(Kringart kommt mit mehreren Kindern und stellt sich an den Eingang des Hofwegs.)

Stüssli.

Man deutet's auf ein großes Landesunglück,  
Auf schwere Thaten wider die Natur<sup>3</sup>.

Tell.

Dergleichen Thaten bringet jeder Tag;  
Kein Wunderzeichen braucht sie zu verkünden.

1. Da sprach ich einen, *là je parlai, voilà que je parlai à quelqu'un, c.-à-d. je viens de parler à quelqu'un.* On dit également einen ou mit einem sprechen.

2. Baden, petite ville sur le Limmat, fait aujourd'hui partie du canton d'Argovie. C'était autrefois une forteresse, appelée *ber Stein zu Baden* (voy. acte V, sc. 1, p. 212), ou résidaient souvent les ducs d'Autriche.

3. Thaten wider die Natur, *des actions contre nature*, comme le meurtre de l'oncle par le neveu (de l'Empereur Albert par le duc Jean).

Stüssi.

Ja, wohl dem, der sein Feld bestellt in Ruh',  
Und ungekränkt dahetunigt bei den Seimen.

Tell.

Es kann der Frömmste nicht im Frieden bleiben,  
Wenn es dem bösen Nachbar nicht gefällt.

(Tell steht oft mit unruhiger Erwartung nach der Höhe des Abges.)

Stüssi.

Gehabt Euch wohl!—Ihr wartet hier auf jemand?

Tell.

Das ihu' ich.

Stüssi.

**Große Heimkehr zu den Turen!**

—Ihr seid aus Uri? Unser gnäd'ger Herr,  
Der Landvogt, wird noch heut' von dort erwartet.

Wandrer (kommt).

Den Vogt erwartet heut' nicht mehr! Die Wasser  
Sind ausgetreten von dem großen Regen,  
Und alle Brücken hat der Strom zerrissen<sup>1</sup>.

(Tell steht auf.)

Armgar t (kommt vorwärts).

Der Landvogt kommt nicht?

1. Bestellt in Ruh', *cultive en repos*. Comparez le commencement de la 2<sup>e</sup> éode d'Horace :

Beatus ille qui procul negotiis...  
Paterna rura bobus exercet suis.

2. Alle Brücken zerrissen, *déchiré*, c.-à-d. rompu tous les ponts, Homère :

"Οστ' ὄκα βέων ἐπέδασσα γαφύρας

Stüssli.

Sucht Ihr was an ihn'?

Armgar t.

H, freilich!

Stüssli.

Warum stellet Ihr euch denn  
In dieser hohlen Gass' ihm in den Weg?

Armgar t.

Hier weicht er mir nicht aus, er muß mich hören.

Friesshardt.

(kommt eilfertig den Weg herab, und ruft in die Scene).

Man fahre aus dem Weg! — Mein gnäd'ger Herr,  
Der Landvogt, kommt dicht hinter mir geritten.

(Zu geht ab.)

Armgar t. (lebhast).

Der Landvogt kommt!

(Sie geht mit ihren Kindern nach der vordern Scene. Gessler und Rudolph  
der Savras zeigen sich zu Pferd auf der Höhe des Wegs.)

Stüssli (zum Friesshardt).

Wie kamt Ihr durch das Wasser,  
Da doch<sup>1</sup> der Strom die Brücken fortgeführt?

Friesshardt.

Wir haben mit dem See gefochten, Freund,  
Und fürchten uns vor keinem Alpentwasser.

1. *Cherchez-vous quelque chose à lui? avez-vous quelque chose à lui demander?*

2. Da doch, *puisque*; litt. : *lorsque pourtant*.

Stüßfi.

Ihr wart zu Schiff in dem gewalt'gen Sturm?

Frießhardt.

Das waren wir. Mein Lebtag<sup>1</sup> den<sup>2</sup> ich dran<sup>3</sup>—

Stüßfi.

O bleibt, erzählt!

Frießhardt.

Laßt mich, ich muß voraus<sup>4</sup>,  
Den Landvogt muß ich in der Burg verkünden.  
(Ab.)

Stüßfi.

Wär'n gute Leute auf dem Schiff gewesen,  
In Grund gesunken wär's mit Mann und Maus<sup>5</sup>,  
Dem Volk kann weder Wasser bei, noch Feuer<sup>6</sup>.

(Er sieht sich um.)

Wo kam der Waldmann hin<sup>6</sup>, mit dem ich sprach?  
(Geht ab.)

Gesler und Rudolph der Harras zu Pferd.

Gesler.

Sagt, was ihr wollt, ich bin des Kaisers Diener,

1. Mein Lebtag, terme populaire, toute ma vie. C'est une abréviation pour meine Lebtag.

2. Den<sup>2</sup> ich dran, j'y penserai.

3. Ich muß voraus, il faut que j'aille en avant, que je prenne les derants. Comparez plus haut: Sie wollen verüber, ils veulent passer: Et p. 197: Die Knechte können nicht hindurch, ne peuvent pas passer p. 199: Wo soll ich hin? où dois-je aller?

4. Mit Mann und Maus, avec homme et souris, avec tout ce qu'il contenait, sans que rien en échappât.

5. Cette race, ces gens-là sont à l'abri du feu et de l'eau. Kann bei, pour kann beikommen.

6. Qu'est devenu le chasseur?...

Und muß drauf denken, wie ich ihm gefalle.  
Er hat mich nicht ins Land geschickt, dem Volk  
Zu schmeicheln und ihm sanft zu thun<sup>1</sup> — Gehorsam  
Erwartet er, der Streit ist<sup>2</sup>, ob der Bauer  
Soll Herr sein in dem Land, oder der Kaiser.

Armgarth.

Jetzt ist der Augenblick! Jetzt bring' ich's an<sup>3</sup>!  
(Nähert sich furchtsam.)

Gessler.

Ich hab' den Hut nicht aufgesteckt zu Altdorf  
Des Scherzes wegen, oder um die Herzen  
Des Volks zu prüfen; diese kenn' ich längst.  
Ich hab' ihn aufgesteckt, daß sie den Nacken  
Mir lernen beugen, den sie aufrecht tragen —  
Das Unbequeme<sup>4</sup> hab' ich hingepflanzt  
Auf ihren Weg, wo sie vorbeigeh'n müssen,  
Daß sie drauf stoßen mit dem Aug'<sup>5</sup>, und sich  
Erinnern ihres Herrn, den sie vergessen.

Rudolph der Garraß.

Das Volk hat aber doch gewisse Rechte —

Gessler.

Die abzuwägen, ist jetzt kein Zeit!

1. *Et pour le traiter avec douceur.*

2. Der Streit ist, ob... *la question est de savoir si...* Il s'agit de savoir si. Cet emploi de Streit, qui signifie proprement lutte, combat, rappelle un emploi analogue du grec ἀγών. Hérodote, par exemple, a dit (VII, 11) : Πούταν ἢ καθεύει προξέται ἀγών. REGNIER.

3. Anbringen, produire, présenter. Es, la chose en question, ma demande.

4. Das Unbequeme, ce signe gênant, importun.

5. Litt. : Afin qu'ils s'y heurtent avec l'œil.

— Weitschicht'ge<sup>1</sup> Dinge sind im Werk und Werden,  
Das Kaiserhaus will wachsen; was der Vater  
Glorreich begonnen, will der Sohn vollenden.  
Dies kleine Volk ist uns ein Stein im Weg<sup>2</sup>—  
So oder so<sup>3</sup>— Es muß sich unterwerfen.

(Sie wollen vorüber. Die Frau wirft sich vor dem Landvogt nieder.)

Armgar.

Barmherzigkeit, Herr Landvogt! Gnade! Gnade!

Gesler.

Was bringt Ihr Euch auf offner Straße mir  
In Weg?— Zurück!

Armgar.

Mein Mann liegt im Gefängniß;  
Die armen Waisen schrei'n nach Brod— Habt Mitleid,  
Gestrenger Herr, mit unserm großen Glend!

Rudolph der Harraß.

Wer seid Ihr? Wer ist Euer Mann?

Armgar.

Ein armer

Wilsheuer<sup>4</sup>, guter Herr, vom Rigiberge<sup>5</sup>,

1. Weitschichtig, proprement, *d vastes couches, d vastes compartiments, et en général, vaste. De vastes choses se préparent et vont s'exécuter.*

2. Ein Stein im Wege, *une pierre d'achoppement, un obstacle.*

3. So oder so, *ainsi ou ainsi, d'une manière ou de l'autre, il faut qu'il se soumette.*

4. Wilsheuer, *faucheur d'herbes sauvages (de feu, foin, et de wild, sauvage). « On appelle Wilsheuer de pauvres gens, qui, ne possédant pas de pâturages pour nourrir leur peu de bétail, vont couper le foin dans le désert et sur des lieux escarpés et presque inaccessibles. Ils mettent le foin, qu'ils ont coupé au péril de leur vie, dans des filets qu'ils jettent par-dessus le bord des rochers, et quelquefois il arrive qu'ils sont entraînés eux-mêmes dans l'abîme. »*  
Scheuchzen.

5. Dem Rigiberge, *du Rigi (regina montium), montagne située*

Der überm Abgrund weg<sup>1</sup> das freie Gras  
Abmähet von den schroffen Felsenwänden,  
Wohin das Vieh sich nicht getraut zu steigen —

Nudolph der Harray (zum Landvogt).

Bei Gott, ein elend und erbärmlich Leben!  
Ich bitt' Euch, gebt ihn los, den armen Mann!  
Was er auch Schweres<sup>2</sup> mag verschuldet haben,  
Strafe genug ist sein entsetzlich Handwerk.

(Zu der Frau.)

Euch soll Recht werden<sup>3</sup> — Drinnen auf der Burg  
Rennt Eure Bitte — Hier ist nicht der Ort.

Armgar.

Nein, nein, ich weiche nicht von diesem Platz,  
Bis mir der Vogt den Mann zurückgegeben!  
Schon in den sechsten Mond<sup>4</sup> liegt er im Thurm,  
Und harret auf den Richterspruch vergebend.

Gesler.

Wesh, wollt Ihr mir Gewalt anthun? Hintweg!

Armgar.

Gerechtigkeit, Landvogt! Du bist der Richter  
Im Lande an des Kaisers Statt und Gottes.

dans le canton de Schwitz, entre les lacs de Zug, de Lucerne et de Lowerz. On y jouit d'une des plus belles vues du monde.

1. Überm Abgrund weg, de dessus l'abîme. Das freie Gras, l'herbe qui n'appartient à personne.

2. Quelque grave que soit la faute qu'il ait commise, son métier affreux en est une punition assez grande.

3. On vous fera justice. Présentez votre requête à l'intérieur du château.

4. (Jusque) dans la sixième lune... e.-à-d. il y a plus de cinq mois que...

Thu' deine Pflicht! So' du Gerechtigkeit  
Vom Himmel hoffest, so erzeig' sie uns!

Gesler.

Hort! Schaff' das freche Volk mir aus den Augen<sup>1</sup>!

Armgar t

(greift in die Bügel des Pferdes).

Nein, nein, ich habe nichts mehr zu verlieren.  
—Du kommst nicht von der Stelle, Bogt, bis du  
Mir Recht gesprochen—Falte deine Stirne,  
Kulle die Augen, wie du willst—Wir sind  
So grenzenlos unglücklich, daß wir nichts  
Nach deinem Born mehr fragen<sup>2</sup>—

Gesler.

Weib, mach' Platz,

Ober mein Ross geht über dich hinweg.

Armgar t.

Lass' es über mich dahin geh'n—Da—

(Sie reißt ihre Kinder zu Boden und wirft sich mit ihnen ihm in den Weg.)

Hier lieg' ich

Mit meinen Kindern—Lass' die armen Waisen  
Von deines Pferdes Huf zertreten werden!  
Es ist das Nergste nicht, was du gethan—

Nubolp h der Harras.

Weib, seib Ihr rasend?

1. So tu, si tu aspires... vieux pour wenn du.
2. Schaff' mir aus den Augen, faites-moi disparaître de mes yeux.
3. Que nous ne nous inquiétons plus de ta colère.

Urmgart (heftiger fortfahrend).

Kratzest du doch<sup>1</sup> längst  
Das Land des Kaisers unter deine Füße!  
— O, ich bin nur ein Weib! Wär' ich ein Mann,  
Ich wüßte wohl was Besseres, als hier  
Im Staub zu liegen —

(Man hört die vorige Musik wieder auf der Höhe des Bergs, aber gedämpft.)

Gesler.

Wo sind meine Knechte?

Man reiße sie von hinnen, oder ich  
Vergesse mich und thue, was mich reuet.

Rudolph der Garra.

Die Knechte können nicht hindurch<sup>2</sup>, o Herr!  
Der Hohlweg ist gesperrt durch eine Hochzeit.

Gesler.

Ein allzumilde<sup>3</sup> Herrscher bin ich noch  
Gegen dieß Volk — die Jungen sind noch frei,  
Es ist noch nicht ganz, wie es soll, gebändigt —  
Doch es soll anders werden, ich gelob' es,  
Ich will ihn brechen, diesen starren Sinn,  
Den kalten Geist der Freiheit will ich beugen.  
Ein neu Gesetz will ich in diesen Landen  
Verkündigen — Ich will —

(Ein Pfeil durchbohrt ihn; er stürzt mit der Hand ans Herz' und will fallen. Mit matter Stimme:)

1. Kratzest tu doch, tu foulais bien à tes pieds... Voy. sur cette tournure p. 209, note 1.
2. Hindurch. Voy. p. 192, note 3.
3. Allzumilde, beaucoup trop doux. Nous avons déjà vu plusieurs de ces adjectifs composés de all, tout (à fait).
4. Il porte rapidement la main à son cœur. — Bill faltet, chancelle.

**Gott sei mir gnädig!**

**Rudolph der Harras.**

**Herr Landvogt—Gott, was ist das? Woher kam das**

**Armgar (auffahrend).**

**Mord! Mord! Er taumelt, sinkt! Er ist getroffen!**

**Rudolph der Harras**

*(springt vom Pferde).*

**Welch gräßliches Ereigniß—Gott—Herr Ritter—**

**Ruft die Erbarmung Gottes an!—Ihr seht**

**Ein Mann des Lobes!**

**Gefler.**

**Das ist Zell's Geschloß.**

*(Er vom Pferd herab dem Rudolph Harras in den Arm gefaßt und  
wird auf der Bank niedergelassen.)*

**Zell**

*(erscheint oben auf der Höhe des Felsens).*

**Du kennst den Schützen, suche keinen andern!**

**Frei sind die Hütten, sicher ist die Unschuld**

**Vor dir, du wirst dem Lande nicht mehr schaden!**

*(Verschwindet von der Höhe. Volk stürzt herein.)*

**Stüßli (voran).**

**Was gibt es hier? Was hat sich zugetragen?**

**Armgar.**

**Der Landvogt ist von einem Pfeil durchschossen.**

**Volk (im Hineinstürzen).**

**Wer ist erschossen?**

*(Indem die Vordersten von dem Brautzug auf die Scene kommen, sind die  
Hintersten noch auf der Höhe, und die Musik geht fort.)*

1. Im Hineinstürzen, *en se précipitant sur la scène.*

2. Geht fort, *continue.*

Rudolph der Garaus.

Er verblutet sich.

Hort, schaffet Hilfe! Setzt dem Mörder nach!  
— Verlorner Mann; so muß es mit dir enden;  
Doch meine Warnung wolltest du nicht hören!

Stüffi.

Bei Gott! Da liegt er bleich und ohne Leben!

Viele Stimmen.

Wer hat die That gethan?

Rudolph der Garaus.

Laßt dieses Volk,

Daß es dem Mord Musik macht? Laßt sie schweigen!<sup>1</sup>

(Musik bricht plötzlich ab<sup>2</sup>, es kommt noch mehr Volk nach.)

Herr Landvogt, rebet, wenn Ihr könnt— Habt Ihr  
Mir nichts mehr zu vertrauen?

(Gesler gibt Zeichen mit der Hand, die er mit Gestigkeit wiederholt, da sie nicht gleich verstanden werden.)

Wo soll ich hin?

— Nach Rüfnacht? Ich versteh' Euch nicht— D werdet

Nicht ungeduldig— Laßt das Irdische!

Denkt jetzt, Euch mit dem Himmel zu versöhnen!

(Die ganze Hochzeitgesellschaft umsteht den Sterbenden mit einem hilflosen Grausen.)

Stüffi.

Sieh, wie er bleich wird— Jetzt, jetzt tritt der Tod  
Ihm an das Herz— die Augen sind gebrochen<sup>3</sup>.

1. Laßt sie schweigen, faites-la taire.
2. Bricht... ab, cesse. Le verbe français briser a un sens analogue dans la locution brisons là.
3. Die Augen sind gebrochen, les yeux sont éteints, ont perdu leur éclat. En latin, Oculi solvuntur, ou natant.

Armgar

(hebt ein Kind empor).

Seht, Kinder, wie ein Wütherich verschleibet!

Rudolph der Garraß.

Wahnsinn'ge Weiber, habt ihr kein Gefühl,  
Daß ihr den Blick an diesem Schreckniß wendet?  
— Helft — leget Hand an — Steht mir niemand bei.  
Den Schmerzspieß ihm aus der Brust zu ziehn?

Weiber (treten zurück).

Wir ihn berühren, welchen Gott geschlagen!

Rudolph der Garraß.

Fluch treff' euch und Verdamniß!

(Nimmt das Schwert.)

Stüßst (fällt ihm in den Arm).

Wagt es, Herr!

Eu'r Walten hat ein Ende. Der Tyrann  
Des Landes ist gefallen. Wir erdulden  
Keine Gewalt mehr. Wir sind freie Menschen.

Alle (tumultuös).

Das Land ist frei!

Rudolph der Garraß.

Ist es dahin gekommen'?

Endet die Furcht so schnell und der Gehorsam?

(Zu den Waffentragern, die herbeibringen.)

Ihr seht die grausenvolle That des Mords,

1. *En sommes-nous venus là?*

Die hier geschehen—Hülfe ist umsonst—  
Vergeblich ist's, dem Mörder nachzusehen.  
Uns drängen andre Sorgen—Auf<sup>1</sup>, nach Küssnacht,  
Daß wir dem Kaiser seine Wüste retten!  
Denn aufgelöst in diesem Augenblick  
Sind aller Ordnung, aller Pflichten Bande,  
Und keines Mannes Treu' ist zu vertrauen.

(Indem er mit den Waffentruhen abgeht, erscheinen sechs barmherzige Brüder).

Armgar.

Platz! Platz! da kommen die barmherzigen Brüder.

Stüßl.

Das Opfer liegt—Die Raben steigen nieder.

Barmherzige Brüder

(Schließen einen Halbkreis um den Toten und singen in tiefem Ton):

Wasch<sup>2</sup> tritt der Tod den Menschen an;

Es ist ihm keine Frist gegeben;

Es<sup>3</sup> stürzt ihn mitten in der Bahn,

Es reißt ihn fort vom vollen Leben<sup>4</sup>.

Bereitet oder nicht, zu gehen,

Er muß vor seinem Richter stehen!

(Indem die letzten Seilen wiederholt werden, fällt der Vorhang.)

1. Auf, allons! en route! à Küssnacht! (Litt. : debout.) Acte V, sc. 1 : Auf! reißt es (das Schloß) nieder! allons, renversons-le!

2. Tritt... an, aborde, c.-à-d. surprind. De même en latin *aggrat*, pour *invadere*, *impetere*.

3. Es stürzt ihn, ça le renverse; il est renversé. Voy. p. 6, note 2. Dans quelques éditions on lit *es stürzt*, changement malheureux de quelque correcteur qui ne comprenait pas l'idiotisme de *es*.

4. Ça l'enlève (il l'enlève) dans la plénitude de la vie.

# Fünfter Aufzug.

## Erste Scene.

Öffentlicher Platz bei Aitdorf.

Im Hintergrunde rechts die Feste Dwing-Wei mit dem noch stehenden Bau-  
gerüste, wie in der dritten Scene des ersten Aufzugs; links eine Aussicht  
in viele Berge hinein<sup>1</sup>, auf welchen allen Signalfener brennen. Es ist eben  
Lagedanbruch, Glocken ertönen aus verschiedenen Bergen.

Kuobi, Kuoni, Werni, Meister Steinmeg  
und viele andere Landleute, auch Weiber und Kinder.

Kuobi.

Seht ihr die Feu'signale auf den Bergen?

Steinmeg.

Hört ihr die Glocken drüben überm Wald?

Kuobi.

Die Feinde sind verjagt.

Steinmeg.

Die Burgen sind erobert.

1. In viele Berge hinein, une vue s'étendant sur de nombreuses  
montagnes; ou plutôt s'ouvrant jusque dans les renfoncements  
les profondeurs des montagnes.

**Ruobt.**

Und wir im Lande Uri dulden noch  
Auf unserm Boden das Tyrannenschloß?  
Sind wir die Letzten, die sich frei erklären?

**Steinmez.**

Das Loch soll stehen, das uns zwingen wollte?  
Auf, reißt es nieder!

**Alle.**

**Nieder! Nieder! Nieder!**

**Ruobt.**

Wo ist der Stier von Uri'?

**Stier von Uri.**

**Hier. Was soll ich'?**

**Ruobt.**

Steigt auf die Hochwacht<sup>1</sup>, klopft in Guer Horn,  
Daß es weitschmetternd in die Berge schalle,  
Und, jedes Echo in den Felsenklüften  
Aufweckend, schnell die Männer des Gebirgs  
Zusammenrufe!

(Stier von Uri geht ab. Walthar Fürst kommt.)

**Walthar Fürst.**

**Haltet<sup>2</sup>, Fremde! Haltet!**

1. Der Stier von Uri, le taureau d'Uri, l'homme qui sonne de la trompe. Voy. p. 3, note 4.

2. Me voici, que dois-je faire?

3. Die Hochwacht. Ce mot que nous avons déjà vu dans le sens de fanal (voy. p. 162, note 2, et 104, note 4), désigne aussi, dans certains pays de montagnes, la garde placée sur une hauteur, ou, comme ici, la hauteur même, où l'on monte la garde, par exemple, une montagne, une tour, un clocher.

4. Haltet, arrêlez. Il nous manque encore des renseignements sur ce qui est arrivé...

Noch fehlt uns Kunde, was in Unterwalden  
Und Schwyz geschehen. Laßt uns Boten erst  
Erwarten!

Ruodi.

Was erwarten? Der Tyrann  
Ist todt, der Tag der Freiheit ist erschienen.

Steinmeg.

Ist's nicht genug an diesen flammenden Boten<sup>1</sup>,  
Die rings herum auf allen Bergen leuchten?

Ruodi.

Kommt alle, kommt, legt Hand an, Männer und Weiber!  
Brecht das Gerüste! Sprengt die Bogen! Reißt  
Die Mauern ein! Kein Stein bleib' auf dem andern!

Steinmeg.

Gefellen, kommt! Wir haben's aufgebaut;  
Wir wissen's zu zerstören.

Alle.

Kommt, reißt nieder!

(Sie stürzen sich von allen Seiten auf den Bau.)

Walthar Fürst.

Es ist im Lauf. Ich kann sie nicht mehr halten.

Melchthal am Baumgarten kommen.

Melchthal.

Was? Steht die Burg noch, und Schloß Sarnen liegt  
In Asche, und der Roßberg ist gebrochen?

1. Diesen flammenden Boten, *de ces messagers enflammés*. Muller, liv. II, ch. 1 : « D'Alpe en Alpe brillèrent les signaux convenus. Le Twinghof fut envahi par les hommes d'Uri... » Comparez Eschyle, *Agam.*, v. 273 :

Φυρτὸς δὲ φυρτὸς βῆρ' ἀπ' ἀγγέλου πυρὸς  
ἔμυσε.

Walther Fürst.

Sieh Ihr es, Melchthal? Bringt Ihr uns die Freiheit?  
Sagt, sind die Lande alle rein vom Feind?

Melchthal (umarmt ihn).

Rein ist der Boden. Freut Euch, alter Vater!  
In diesem Augenblicke, da wir reden,  
Ist kein Tyrann mehr in der Schweizer Land<sup>1</sup>.

Walther Fürst.

O spricht, wie wurdet Ihr der Burgen mächtig?

Melchthal.

Der Stubenz war es, der das Sarner-Schloß  
Mit männlich<sup>2</sup> kühner That gewann.  
Den Roßberg hatt' ich Nachts zuvor erstiegen.  
— Doch horet, was geschah. Als wir das Schloß  
Vom Feind geleert, nun freudig angezündet,  
Die Flamme prasselnd schon zum Himmel schlug,  
Da stürzt der Diethelm, Geflors Dub'<sup>3</sup>, hervor,  
Und ruft, daß die Brunederin<sup>4</sup> verbrenne.

1. In der Schweizer Land, dans le pays des Suisses. C'est aux habitants des trois anciens cantons que se rapporte ici le nom de Schweizer, Suisses, orthographe qui, plus tard, fut étendue aux habitants de tout le pays compris aujourd'hui sous le nom de Suisse, Schweiz, tandis que la forme primitive de Schwyz (Switz, Switz, Seoytz, Schwoytz, en latin Suisia, Suicia) sert encore aujourd'hui à désigner le canton de Schwytz proprement dit. Un des trois chefs de l'expédition dont il est fait mention plus haut, p. 89, s'appelait Suiser, et il donna son nom au pays dans lequel il vint s'établir. Voy. p. 86 :

Des Schweres Ehre werde Schwyz zu Theil;  
Denn seines Stammes rühmen wir uns Alle.

2. Männlich, dans le dialecte suisse, pour männlich.

3. Dube, varlet, écuyer, vaic, puer.

4. Die Brunederin, Berthe de Bruneck. Voy. p. 28, note 6.

Walther Fürst.

Gerechter Gott!

(Man hört die Balken des Gerüstes stürzen.)

Melchtal.

Sie war es selbst, war heimlich  
Hier eingeschlossen auf des Vogts Geheiß.  
Rasend erhob sich Rubenz—denn wir hörten  
Die Balken schon, die festen Pfosten stürzen,  
Und aus dem Rauch hervor den Jammerruf  
Der Unglückseligen.

Walther Fürst.

Sie ist gerettet?

Melchtal.

Da galt<sup>1</sup> Geschwindsein und Entschlossenheit!  
—Wär' er nur unser Edelmann gewesen<sup>2</sup>,  
Wir hätten unser Leben wohl geliebt;  
Doch er war unser Eidgenos, und Bertha  
Ehrte das Volk—So setzten wir getrost  
Das Leben dran, und stürzten in das Feuer.

Walther Fürst.

Sie ist gerettet?

Melchtal.

Sie ist's. Rubenz und ich,  
Wir trugen sie selbander<sup>3</sup> aus den Flammen,

1. Il fallait là de la promptitude et de la résolution.

2. S'il n'avait été que notre gentilhomme, nous aurions bien trop aimé notre vie pour la risquer.

3. Selbander, à nous deux. Litt. : étant moi-même l'autre, le second. Selbweiten a le même sens. Selbritten, Selbvierten, etc., à nous trois, à nous quatre, etc. Comparez le grec αὐτὸς δεύτερος, αὐτὸς τρίτος, αὐτὸς τέταρτος, etc.; et les correspondants, dans le vieux français, soi troisième, soi quart, etc.

Und hinter uns fiel krachend das Gebäll.  
— Und jetzt, als sie gerettet sich erkannte,  
Die Augen aufschlug zu dem Himmelslicht,  
Jetzt stürzte mir der Freiherr an das Herz,  
Und schweigend ward ein Bündniß jetzt beschworen,  
Das, fest gehärtet in des Feuers Blut,  
Bestehen wird in allen Schicksalsproben—

Walther Fürst

Wo ist der Landenberg?

Melchthal.

Ueber den Brünig<sup>1</sup>.

Nicht lag's an mir, daß er das Licht der Augen  
Davon trug<sup>2</sup>, der den Vater mir gebendet.  
Nach<sup>3</sup> jagt' ich ihm, erreicht' ihn auf der Flucht,  
Und riß ihn zu den Füßen meines Vaters.  
Geschwungen über ihn war schon das Schwert;  
Von der Darmherzigkeit des blinden Greises  
Erhielt er stehend das Geschenk des Lebens.  
Urfehde<sup>4</sup> schwur er, nie zurück zu kehren;

1. Ueber den Brünig, par delà le Brunig. D'après cela, Landenberg aurait fui dans la direction du midi, vers la frontière du canton de Berne. Ceci l'aurait obligé à faire un grand détour pour arriver jusqu'à l'Empereur, chez qui le bailli devait aller chercher protection. Tschudi et Muller disent que Landenberg s'était enfui vers Lucerne par Alpnach.

2. Daß er... davon trug, litt. : qu'il emportât (sains et saufs) ses yeux. Le même usage se voit dans *πάσασθαι*, et dans *aufferre*. Térence : *id inultum nunquam auferet*.

3. Nach jagt' ich ihm, expression plus énergique que : ich jagt' ihm nach. De même en grec on dirait : *μετά δ'εγὼ ἐδίωκον*.

4. Urfehde, promesse par serment de ne pas se venger, ou de ne pas revenir. C'est le serment qu'on faisait prêter aux bannis ou à certains prisonniers rendus à la liberté. Landenberg ne tint pas sa promesse. Il suivit le duc Léopold dans son expédition contre les trois cantons, et périt à la bataille de Morgarten.

Er wird sie halten; unsern Arm hat er  
Gefühlt.

Walther Fürst.

Wohl Euch, daß ihr den reinen Sieg  
Mit Blute nicht geschändet!

Kinder

(ellen mit Krämmern des Gerüsts über die Scene).

Freiheit! Freiheit!

(Das Horn von Uri wird mit Macht geblasen.)

Walther Fürst.

Seht, welch ein Fest! Des Tages werden sich  
Die Kinder spät als Greise noch erinnern.

(Mädchen bringen den Hut auf einer Stange getragen; die ganze Scene  
fällt sich mit Woll an.)

Ruodi.

Hier ist der Hut, dem wir uns beugen mußten.

Baumgarten.

Gebt uns Bescheid, was damit werden soll.

Walther Fürst.

Gott! Unter diesem Hute stand mein Enkel!

Mehrere Stimmen.

Gerührt das Denkmal der Tyrannenmacht!  
Ins Feuer mit ihm!

Walther Fürst.

Nein, laßt ihn aufbewahren!

Der Tyranei muß er zum Werkzeug dienen;  
Er soll der Freiheit ewig Zeichen<sup>1</sup> sein!

1. Zeichen sein. Nonius: *Moris erat servis, simul atque manu*

Die Landleute, Männer, Weiber und Kinder sehen und sitzen auf den Balken des zerbrochenen Geräthes malerisch gruppiert in einem großen Galbtreis umher.)

**Melchtal.**

So stehen wir nun fröhlich auf den Trümmern  
Der Tyrannet, und herrlich ist's erfüllt,  
Was wir im Mütkli schwuren, Eidgenossen!

**Walther Fürst.**

Das Werk ist angefangen, nicht vollendet.  
Jetzt ist uns Muth und feste Eintracht noth;  
Denn seib gewiß, nicht säumen wird der König,  
Den Lob zu rächen seines Bogts, und den  
Vertriebnen mit Gewalt zurück zu führen.

**Melchtal.**

Er zieh' heran mit seiner Heeresmacht!  
Ist' aus dem Innern doch der Feind verjagt;  
Dem Feind von außen wollen wir begegnen.

**Ruobi.**

Nur wen'ge Pässe öffnen ihm das Land;  
Die wollen wir mit unsern Leibern decken.

**Baumgarten.**

Wir sind vereint durch ein ewig Band,  
Und seine Heere sollen uns nicht schrecken!

*missi essent, demere capillos et capiti calvo pileum imponere, ut eo quasi simbolo tempestatem servitutis viderentur effugisse, ut naufragio liberati solent. De cet usage viennent les locutions: ad pileum aliquem vocare (Tite-Live), affranchir quelqu'un; et: pileum redimere, racheter sa liberté.*

1. Ist doch... verjagt... maintenant que l'ennemi... est en sa chasse, nous saurons bien nous défendre.... Voy. p. 197, note 1.

Abffelmann und Stauffacher kommen.

Abffelmann (im Eintreten).

Das sind des Himmels fürchtbare Gerichte.

Landleute.

Was gibt's?

Abffelmann.

In welchen Zeiten leben wir!

Walther Fürst.

Sagt an, was ist es? Ha, seht Ihr's, Herr Werner?  
Was bringt Ihr uns?

Landleute.

Was gibt's?

Abffelmann.

Hört und erschauet!

Stauffacher.

Von einer großen Furcht sind wir befreit —

Abffelmann.

Der Kaiser ist ermordet.

Walther Fürst.

Gnäd'ger Gott!

(Landleute machen einen Aufstand<sup>1</sup> und umdrängen den Stauffacher.)

Alle.

Ermordet! Was? Der Kaiser! Hört! Der Kaiser!

1. Machen einen Aufstand, *se lèvent tous à la fois*. Aufstand, proprement *action de se lever, surtout de se lever plusieurs à la fois*, se dit surtout en parlant d'un *soulèvement hostile*.

Melchthal.

Nicht möglich! Woher kam Euch diese Kunde?

Stauffacher.

Es ist gewiß. Bei Brugg<sup>1</sup> nel König Albrecht  
Durch Mörders Hand — ein glaubenswerther Mann,  
Johannes Müller<sup>2</sup>, bracht' es von Schaffhausen.

Walther Fürst.

Wer wagte solche grauenvolle That?

Stauffacher.

Sie wird noch grauenvoller durch den Thäter.  
Es war sein Nefse, seines Brubers Kind,  
Herzog Johann von Schwaben, der's vollbrachte.

Melchthal.

Was trieb ihn zu der That des Vaternords?

Stauffacher.

Der Kaiser hielt das väterliche<sup>3</sup> Erbe  
Dem ungeduldig Mahnenden zurück;  
Es hieß<sup>4</sup>, er denf' ihn ganz darum zu kürzen,

1. Brugg (dans l'idiome suisse, Brugg), petite ville de l'Argovie, non loin du confluent de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat.

2. Johannes Müller, etc. En écrivant ces vers, Schiller a voulu rendre hommage au célèbre historien de la Suisse, Jean de Muller, natif de Schaffhouse, chef-lieu du canton du même nom.

3. Das väterliche Erbe. Plus haut, p. 98, Schiller avait dit :

Der Herzog steht ihn um sein Mütterliches

Tschudi : ... daß der König (le roi Albert)... Im (au duc Jean) von seinen väterlichen und mütterlichen Erbtheil noch nie übt (etwas) geben zu verwalten.. Le duc avait donc à réclamer des biens qui lui revenaient de la part de son père et de sa mère. Voy. Muller, l. II, ch. 1.

4. On disait qu'il songeait à l'en frustrer entièrement. Kürzen, pour verkürzen. Nous avons déjà vu plusieurs exemples de verbes simples mis à la place des composés correspondants.

Mit einem Bischofshut ihn abzufinden<sup>1</sup>.  
Wie dem auch sei<sup>2</sup> — der Jüngling öffnete  
Der Waffenfreunde bösem Rath sein Ohr,  
Und mit den edeln Herrn von Eschenbach<sup>3</sup>,  
Von Tägerfelden, von der Wart und Palm  
Beschoß er, da er Recht nicht konnte finden,  
Sich Rath' zu holen mit der eignen Hand.

Walther Fürst.

O spricht, wie ward das Gräßliche vollendet?

Staufferher.

Der König ritt herab vom Stein<sup>4</sup> zu Baden,  
Gen Rheinfeld, wo die Hoffstatt<sup>5</sup> war, zu zieh'n  
Mit ihm die Fürsten Hans<sup>6</sup> und Leopold,  
Und ein Gefolge hochgeborner Herren.

1. *Abfinden* signifie *faire renoncer quelqu'un, au moyen d'un dédommagement, aux prétentions qu'il peut avoir à telle ou telle chose; puis, désintéresser quelqu'un, se débarrasser de quelqu'un, au moyen d'une légère concession, d'un léger présent.* Le verbe est ici très-significatif, et on peut le considérer comme renfermant ce double sens.

2. *Quoi qu'il en soit.*

3. *Eschenbach.* Le seigneur d'*Eschenbach*, d'une antique noblesse, était un baron puissant, allié à la plus haute noblesse en Argovie, en Thurgovie et en Rhétie. Il avait personnellement à se plaindre du roi. Le baron de *Wert* était son cousin. Le soin de l'éducation du duc Jean avait été confié au sir de *Tägerfeld*, de la seigneurie de Bude. *Palm* ou *Balm* (signifiant proprement une grotte dans un roc) avait son château dans le comté de Lenzbourg, près de Grossdietwyl.

4. *Vom Stein zu Baden.* Voy. p. 189, note 2.

5. *Die Hoffstatt, la cour, comme Hoflager, Pfalz.* Acte II, sc. 2 :

*Ich war zu Rheinfeld an des Kaisers Pfalz.*

On sait qu'au moyen âge les Empereurs d'Allemagne faisaient des tournées dans l'Empire, et établissaient leur siège tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, sans avoir de résidence fixe.

6. *Hans, Jean, duc de Souabe.* Léopold, le second fils de l'Empereur Albert, celui-là même qui fut vaincu à Morgarten en 1315.

Und als sie kamen an die Neuf, wo man  
Auf einer Fähre sich läßt übersehn,  
Da brängten sich die Mörder in das Schiff,  
Dass sie den Kaiser vom Gefolge trennten.  
Drauf als der Fürst durch ein geackert Feld  
Einreitet<sup>1</sup> — eine alte große Stadt<sup>2</sup>  
Doll drunter liegen aus der Heiden Zeit<sup>3</sup> —  
Die alte Feste Habsburg<sup>4</sup> im Gesicht,  
Wo seines Stammes Hoheit ausgegangen —  
Stößt Herzog Hans den Dolch ihm in die Kehle,  
Rudolph von Palm durchrennt ihn mit dem Speer,  
Und Eschenbach zerspaltet ihm das Haupt,  
Dass er herunterstinkt in seinem Blut,  
Gemordet von den Seinen, auf dem Seinen<sup>5</sup>.  
Am andern Ufer sahen sie<sup>6</sup> die That,  
Doch durch den Strom geschleiden, konnten sie  
Nur ein ohnmächtig Wehgeschrei erheben;

1. Einreitet. *Après de Windisch, village situé à un tiers de lieue de Bruck, à l'est.*

2. Alte große Stadt, la ville de *Vindonissa*. C'était, comme l'on sait, la principale des places d'armes élevées par les Romains, pour défendre cette frontière contre les Germains. Ravagée successivement par les Vandales, les Allemands et les Huns, elle fut enfin entièrement détruite vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, par Childebert II, roi des Francs.

3. Aus der Heiden Zeit, *du temps des payens, des Romains.*

4. Les ruines du château de Habsbourg, berceau de la famille de ce nom, sont situées sur le Wulpelsberg, à peu de distance de Schinzach, au sud-ouest de Bruck. Ce château avait été bâti en 1020, par Radbot, le premier qui prit le nom de comte de Habsbourg.

5. Auf dem Seinen, *sur son propre domaine. Acte. V, sc. 2, p. 224: ich siehe wieder auf dem Meinigen. Tschudi: "In und uff dem Seinen und von den Seinen erschlagen." Il fut assassiné « à l'endroit où est aujourd'hui le maître autel dans l'église de Königsfelden. » MÜLLER.*

6. Sie, ils, c.-à-d. ceux de ses compagnons qui n'avaient pas encore passé le fleuve. Car les conjurés, sous prétexte qu'il ne fallait pas surcharger le bateau, avaient séparé l'Empereur de sa suite.

Am Wege aber saß ein armes Weib;  
In ihrem Schooß verblatete der Kaiser.

Melchtbal.

So hat er nur sein frühes Grab gegraben,  
Der<sup>1</sup> unerfättlich alles wollte haben!

Stauffacher.

Ein ungeheurer Schrecken ist im Land umher;  
Gesperret sind alle Pässe des Gebirgs;  
Jedweder Stand<sup>2</sup> verwahret seine Gränzen;  
Die alte Zürich<sup>3</sup> selbst schloß ihre Thore,  
Die dreißig Jahr lang offen standen, zu,  
Die Mörder fürchtend, und noch mehr — die Rächer.  
Denn mit des Bannes Fluch<sup>4</sup> bewaffnet, kommt  
Der Ungarn Königin, die strenge Agnes<sup>5</sup>,  
Die nicht die Milde kennet ihres zarten  
Geschlechts, des Vaters königliches Blut  
Zu rächen an der Mörder ganzem Stamm,  
In ihren Knechten, Kindern, Kindeskindern,  
Ja, an den Steinen ihrer Schlösser selbst.

1. Der, lui qui, insatiable, voulait tout avoir. C'est encore un emprunt à Tschudi : Also kam der König von syms großen Oyt (Geiz) und Rartgheit wegen umb sin Leben.

2. Jedweder (pour jeder, jeglicher) Stand, chaque ville, chaque canton. Le mot Stand désigne quelquefois, comme l'explique Campe, « une Stadt, welche auf die Landtage Abgeordnete sendet. » Muller : « Chaque fort, chaque défilé fut muni et gardé. »

3. Die alte Zürich, féminin poétique, comme plus haut, p. 175, die alte Bern, die roge Zürich. Tschudi : « Derz von Zürich Thor waren 30 Jahr offen gestanden, daß sie weder Tage noch Nächte nie beschloffen wurden..., jetz aber liehnd si die beschließend... »

4. Mit des Bannes Fluch. Le roi Henri, à la diète de Spire, « lança sur tous ceux qui avaient conspiré contre Albert le ban de l'Empire; par là ils furent déclarés dignes de mort, séparés de la société de leurs amis, et livrés à la merci de leurs ennemis. » MULLER.

5. Die strenge Agnes. Agnès, fille de l'Empereur Albert et veuve d'André, roi de Hongrie. Elle était alors âgée de 28 ans.

Gefchworen hat sie, ganze Zeugungen<sup>1</sup>  
Hinabzusenden in des Vaters Grab,  
In Blut sich wie in Malenthau<sup>2</sup> zu baden.

Melchthal.

Weiß man, wo sich die Mörder hingeflüchtet?

Stauffacher.

Sie flohen alsbald nach vollbrachter That  
Auf fünf verschiedenen Straßen aus einander,  
Und trennten sich, um nie sich mehr zu seh'n—  
Herzog Johann soll irren in Gebirge.

Walther Fürst.

So trägt die Unthat ihnen keine Frucht!  
Rache trägt keine Frucht! Sich selbst ist sie  
Die fürchterliche Nahrung<sup>3</sup>, ihr Genuß  
Ist Mord, und ihre Sättigung das Grausen.

Stauffacher.

Den Mördern bringt die Unthat nicht Gewinn;  
Wir aber brechen<sup>4</sup> mit der reinen Hand

1. Ganze Zeugungen, *des générations entières*. Plus de mille innocents périrent par la main du bourreau. « Elle sévit plus qu'inhumainement, et autrement qu'il ne convenait à une femme. » TSCHUDI.

2. Wie in Malenthau. On rapporte que la reine Agnès et son frère, le duc Léopold, après la prise de Farwangen, principal château du seigneur de Balm, firent décapiter, sous leurs yeux, soixante-trois gentilshommes et autres gens de guerre, et qu'Agnès s'écria, en voyant couler leur sang : « Maintenant je me baigne dans la rosée de mal. » Après avoir exercé toutes ces vengeances, la reine Agnès et sa mère, Elisabeth, firent bâtir sur le lieu même où Albert avait été tué, un couvent de femmes de l'ordre de Sainte-Claire, appelé e couvent de Königsfelden.

3. La vengeance (le sentiment de la vengeance) se nourrit par elle-même; elle se repait du meurtre; elle est assouvie par l'horreur qu'elle inspire.

4. Wir brechen, nous cueillons.

Des blut'gen Frevels segenvolle Frucht,  
Denn einer großen Furcht sind wir entledigt:  
Gefallen ist der Freiheit größter Feind,  
Und, wie verlautet, wird das Scepter geh'n  
Aus Habsburgs Haus zu einem andern Stamm;  
Das Reich will seine Wahlfreiheit behaupten.

Walther Fürst und mehrere.

Bernahmt Ihr was?

Stauffacher.

Der Graf von Luxemburg<sup>1</sup>  
Ist von den mehrsten Stimmen schon bezeichnet.

Walther Fürst.

Wohl uns, daß wir beim Reiche treu gehalten;  
Seht ist zu hoffen auf Gerechtigkeit!

Stauffacher.

Dem neuen Herrn thun tapfre Freunde noth;  
Er wird uns schirmen gegen Oestreichs Rache.

(Die Landleute umarmen einander.)

Sigrift mit einem Reichsboten.

Sigrift.

Hier sind des Landes würd'ge Oberhäupter.

Abßelmann und mehrere.

Sigrift, was gib'te<sup>2</sup>

Sigrift.

Ein Reichsbot' bringt dieß Schreiben.

1. Henri, comte de Luxembourg, fut élu Empereur sous le nom de Henri VII, le 28 novembre 1308, à l'unanimité des voix. Il confirma, l'année suivante, les privilèges que les cantons avaient obtenus de Frédéric II et d'Adolphe, et leur accorda même de nouvelles faveurs.

Alle (zu Walther Fürst).

Erbrecht und Ieset!

Walther Fürst (liest).

„ Den beschelbnen Männern  
Von Uri, Schwyz und Unterwalden bietet  
Die Königin Elisabeth <sup>1</sup> Gnad' und alles Gute. “

Viele Stimmen.

Was will die Königin? Ihr Reich ist aus.

Walther Fürst (liest).

„ In ihrem großen Schmerz und Wittwenleid,  
Worein der blut'ge Hinscheid <sup>2</sup> ihres Herrn  
Die Königin versetzt, gedenkt sie noch  
Der alten Treu' und Lieb' der Schwygerlande. “

Melchthal.

In ihrem Glück hat sie das nie gethan.

Abffelmann.

Still! Lasset hören!

Walther Fürst (liest).

„ Und sie verfleht sich <sup>3</sup> zu dem treuen Volk,  
Dass es gerechten Abscheu werde tragen  
Vor den verfluchten Thätern dieser That;  
Darum erwartet sie von den drei Länden,

1. *La reine Elisabeth, salut et prospérité!* Elisabeth, veuve de l'Empereur Albert, était fille de Meinhard, duc de Carinthie. Elle mourut en 1313.

2. Der Hinscheid se dit, dans la Haute-Allemagne, pour des Histoires, le décès, le trépas.

3. Sich zu einem verflehen, attendre de quelqu'un, espérer de quelqu'un. — Abscheu tragen, éprouver de l'horreur.

Daß sie den Mördern nimmer Vorschub thun,  
Vielmehr getreulich dazu helfen werden,  
Sie auszuliefern in des Rächers Hand,  
Der Lieb' gedenkend und der alten Gunst,  
Die sie von Rudolphs Fürstenhaus empfangen."

(Zeichen des Unwillens unter den Landleuten.

**Viele Stimmen.**

**Der Lieb' und Gunst!**

**Stauffacher.**

Wir haben Gunst empfangen von dem Vater;  
Doch wessen rühmen wir uns von dem Sohn?  
Hat er den Brief der Freiheit uns bestätigt,  
Wie vor ihm alle Kaiser doch gethan?  
Hat er gerichtet nach gerechtem Spruch  
Und der bedrängten Unschuld Schutz verkeh'n?  
Hat er auch nur die Boten wollen hören,  
Die wir in unsrer Angst zu ihm gesendet?  
Nicht Eins von diesem Allen hat der König  
An uns gethan, und hätten wir nicht selbst  
Uns Recht verschafft mit eigener muth'ger Hand,  
Ihn rührte unsre Noth nicht an — Ihm Dank?  
Nicht Dank hat er gesät in diesen Thälern.  
Er stand auf einem hohen Platz, er konnte  
Ein Vater seiner Völker sein; doch ihm  
Gefiel es, nur zu sorgen für die Seinen:  
Die er gemehrt hat, mögen um ihn weinen!

**Walther Fürst.**

**Wir wollen nicht frohlocken seines Falls,**

1. Quel bienfait pouvons-nous citer du fils?
2. Que ceux qu'il a grandis, enrichis, pleurent sa mort.

Nicht des empfangnen Bösen jezt gedenken,  
Fern sei's von uns! Doch, daß wir rächen sollten  
Des Königs Tod, der nie uns Gutes that,<sup>1</sup>  
Und die verfolgen, die uns nie betrübten,  
Das ziemt uns nicht und will uns nicht gebühren.  
Die Liebe will ein freies Opfer sein;  
Der Tod entbindet von erzwungnen Pflichten;  
— Ihm haben wir nichts weiter zu entrichten.

Melchtal.

Und weint die Königin in ihrer Kammer,  
Und klagt ihr wilber Schmerz den Himmel an,  
So seht ihr hier ein angstbefreites Volk  
Zu eben diesem Himmel dankend stehen —  
Wer Thränen ernten will, muß Liebe säen.

(Reichsbote geht ab.)

Stauffacher (zu dem Volk).

Wo ist der Zell? Soll er allein uns fehlen,  
Der unsrer Freiheit Stifter ist? Das Größte  
Hat er gethan, das Härteste erduldet.  
Kommt alle, kommt, nach seinem Haus zu wallen<sup>2</sup>,  
Und rufet Heil dem Retter von uns allen!

(Alle gehen ab.)

1. Jean de Muller (liv. II, ch. 1) rapporte en ces termes la réponse des Waldstetten à l'envoyé autrichien : "Den König, welcher uns nie Gutes erwiesen, wollen wir nicht rächen an denen, die uns nie Leid gethan; wir wollen keinen Theil nehmen an ihrer That; wir halten Frieden mit allen die uns ruhig lassen."

2. Kommt zu wallen, venez, parlez tous pour aller; c.-à-d. allons, partons tous. Comparez les locutions homériques : ἔβη λίαν, ἔβη δέειν, ἔβη ἰλάειν. Wallen, proprement avancer par un mouvement onduleux, signifie dans un sens restreint aller en pèlerinage. C'est de wallen que vient le verbe français aller, dont le présent et le futur sont empruntés, l'un à vadere, l'autre à ire.

## Zweite Scene.

Kells Hausflur<sup>1</sup>.

Ein Feuer brennt auf dem Herd. Die offenstehende Thür zeigt ins Freie<sup>2</sup>.

Edwig, Walther und Wilhelm.

Edwig.

Heut' kommt der Vater. Kinder, liebe Kinder!  
Er lebt, ist frei, und wir sind frei und Alles<sup>3</sup>!  
Und euer Vater ist's, der's Land gerettet.

Walther.

Und ich bin auch dabei gewesen, Mutter:  
Mich muß man auch mit nennen. Waters Pfell  
Ging mir am Leben hart vorbei<sup>4</sup>, und ich  
Hab' nicht gezittert.

Edwig (umarmt ihn).

Ja, du bist mir wieder  
Gegeben! Zweimal hab' ich dich geboren!

1. Hausflur, *pièce d'entrée, vestibule*, est, le plus souvent, du genre féminin, bien que flur, lorsqu'il a le sens du composé Hausflur, soit ordinairement du genre masculin, afin de le distinguer de die flur, la campagne. La même anomalie de genre se voit dans: der Mittwoch (de die Woche), die Großmuth (de der Muth), et dans quelques autres substantifs composés.

2. Zeigt ins Freie, montre, laisse voir la campagne, donne sur la campagne.

3. Und Alles, et tout, tout le monde est libre.

4. Litt. : m'a passé bien près de la vie. En grec on dirait :

Παρύς γὰρ ἔγγυς μοι βίου παρέντατο  
βίος.

Zweimal litt ich den Muttterschmerz um dich!<sup>1</sup>  
Es ist vorbei — Ich hab' euch beide, beide!  
Und heute kommt der liebe Vater wieder!

(Ein Mönch erscheint an der Sanstthür.)

Wilhelm.

Sieh', Mutter, sieh' — dort steht ein frommer Bruder;  
Gewiß wird er um eine Gabe fleh'n.

Edwig.

Führ' ihn herein, damit wir ihn erquicken;  
Er fühl's daß er ins Freudenhaus gekommen.

(Geht hinein und kommt bald mit einem Becher wieder.)

Wilhelm (zum Mönch).

Kommt, guter Mann! Die Mutter will Euch laben.

Walther.

Kommt, ruht Euch aus und geht gestärkt von dannen!

Mönch

(Ist umherblickend, mit verstärkten Sägen).

Wo hin ich? Saget an, in welchem Lande?

Walther.

Erid Ihr verirret, daß Ihr das nicht wißt?  
Ihr seid zu Bürglen, Herr, im Lande Uri,  
Wo man hineingeht in das Schächenthal<sup>2</sup>.

1. Zweimal litt ich den Muttterschmerz. Euripide, *Iphigénie en Au-*  
*lide*, v. 1234 :

Ἡ πρὶν ὀδίνουσι ἐμὲ  
Νῦν δευτέρων ὀδῖνα τήνδε λαμβάνει.

2. In das Schächenthal, dans la vallée du Schächchen. Voy. p. 113,  
note 4.

Mönch (zur Hedwig, welche zurückkommt).

Seid Ihr allein? Ist Euer Herr zu Hause?

Hedwig.

Ich erwart' ihn eben—doch was ist Euch<sup>1</sup>, Mann?

Ihr seht nicht aus, als ob Ihr Gutes brächtet.

—Wer Ihr auch seid, Ihr seid bedürftig, nehmt!

(Reicht ihm den Becher.)

Mönch.

Wie auch mein lechzend Herz nach Labung schmachtet<sup>2</sup>,

Nichts rühr' ich an, bis Ihr mir zugesagt—

Hedwig.

Berührt mein Kleid nicht, tretet mir nicht nah',

Bleibt ferne steh'n, wenn ich Euch hören soll.

Mönch.

Bei diesem Feuer, das hier gastlich lobert,

Bei Eurer Kinder theurem Haupt, das ich

Umfasse—

(Ergreift den Knaben.)

Hedwig.

Mann, was sinnet Ihr? Zurück

Von meinen Kindern!—Ihr seid kein Mönch! Ihr seid

Es nicht! Der Friede wohnt in diesem Kleide;

In Euren Lügen wohnt der Friede nicht.

Mönch.

Ich bin der unglücklichste der Menschen.

1. Doch was ist Euch?... *Mais qu'avez-vous? Vous n'avez pas l'air comme si vous apportiez (d'apporter) quelque chose de bon.*

2. *Quelque besoin qu'éprouve mon cœur altéré de se refaire...*

**Hedwig.**

Das Unglück spricht gewaltig zu dem Herzen;  
Doch Euer Blick schürt mir das Innre zu.

**Walther** (aufspringend).

Mutter, der Vater!

(Eilt hinaus.)

**Hedwig.**

O mein Gott!

(Wilt nach, zittert und hält sich an.)

**Wilhelm** (eilt nach).

Der Vater?

**Walther** (draußen).

Da bist du wieder!

**Wilhelm** (draußen).

Vater, lieber Vater!

**Tell** (draußen).

Da bin ich wieder — Wo ist eure Mutter?

(Kreuzt herein.)

**Walther.**

Da steht sie an der Thür und kann nicht weiter<sup>1</sup>,  
So zittert sie vor Schrecken und vor Freude.

**Tell.**

O Hedwig! Hedwig! Mutter meiner Kinder!  
Gott hat geholfen — Uns trennt kein Tyrann mehr.

**Hedwig** (an seinem Gasse).

O Tell! Tell! welche Angst litt ich um dich!

(Mühsam wird aufmerksam.)

1. Und kann nicht weiter... *et ne peut pas aller plus loin, tant elle tremble.*

Lell.

Bergiß sie jetzt und lebe nur der Freude!  
Da bin ich wieder! Das ist meine Hütte!  
Ich sehe wieder auf dem Meiningen!<sup>1</sup>

Wilhelm.

Wo aber hast du deine Armbrust, Vater?  
Ich seh' sie nicht.

Lell.

Du wirst sie nie mehr seh'n.  
An heil'ger Stätte ist sie aufbewahrt;  
Sie wird hinfort zu keiner Jagd mehr dienen.

Hedwig.

O Lell! Lell!

(Winkt zurück, läßt seine Hand los.)

Lell.

Was erschreckt dich, liebes Weib?

Hedwig.

Wie—wie kommst du mir wieder?—Diese Hand  
—Darf ich sie fassen?—Diese Hand—O Gott!

Lell (herzlich und muthig).

Hat euch vertheidigt und das Land gerettet;  
Ich darf sie frei hinauf zum Himmel heben.

(Mönch macht eine rasche Bewegung, er erblickt ihn.)

Wer ist der Bruder hier?

Hedwig.

Ach, ich vergaß ihn!

Sprich du mit ihm; mir graut in seiner Nähe.

1. Auf dem Meiningen. Voy. p. 212, note 5.

Mönch (tritt näher).

Seld Ihr der Tell, durch den der Landvogt fiel?

Tell.

Der bin ich, ich verberg' es keinem Menschen.

Mönch.

Ihr seid der Tell! Ach, es ist Gottes Hand,  
Die unter Euer Dach mich hat geführt.

Tell (nißt ihn mit den Augen).

Ihr seid kein Mönch! Wer seid Ihr?

Mönch.

Ihr erschlugt

Den Landvogt, Der Euch Böses that — Auch ich  
Hab' einen Feind erschlagen, der mir Noth  
Versagte — Er war Euer Feind, wie meiner —  
Ich hab' das Land von ihm befreit.

Tell (zurückfahrend).

Ihr seht —

Entsetzen! — Kinder! Kinder, geht hinein!  
Geh', liebes Weib! Geh'! Geh'! — Unglücklicher,  
Ihr wäret —

Hedwig.

Gott, wer ist es?

Tell.

Frage nicht!

Fort! fort! Die Kinder dürfen es nicht hören.  
Geh' aus dem Hause — weit hinweg! — Du darfst  
Nicht unter einem Dach mit diesem wohnen.

1. Entsetzen! horreur! quelle horreur!

Edwig.

Woh' mir, was ist das? Kommt!

(Geht mit den Kindern.)

Tell (zu dem Mönch).

Ihr seid der Herzog  
Von Oesterreich—Ihr seid's! Ihr habt den Kaiser  
Erschlagen, euern Ohm<sup>1</sup> und Herrn.

Johannes Parricida.

Er war

Der Räuber meines Erbes.

Tell.

Euern Ohm  
Erschlagen, Euern Kaiser! Und Euch trägt  
Die Erde noch! Euch leuchtet noch die Sonne!

Parricida.

Tell, hört mich, eh' Ihr—

Tell.

Von dem Blute triefend  
Des Vaternordes und des Kaisermords,  
Wagst du zu treten in mein reines Haus?  
Du wagst's, dein Antlitz einem guten Menschen  
Zu zeigen und das Gastrecht zu begehren?

Parricida.

Bei Euch hofft' ich Barmherzigkeit zu finden;  
Auch Ihr nehmt Rach' an Eurem Feind.

Tell.

Unglücklicher!

1. Ohm, forme abrégée pour Oheim. • Le duc Jean était passé en Itali: sous l'habit de moine. • Muller. liv. II, ch. I.

Darfst du der Ehrsucht blut'ge Schuld vermengen  
Mit der gerechten Nothwehr eines Vaters?  
Hast du der Kinder liebes Haupt vertheidigt?  
Des Herdes Heiligthum beschützt? Das Schrecklichste,  
Das Letzte<sup>1</sup> von den Deinen abgewehrt?  
— Zum Himmeln heb' ich meine reinen Hände,  
Verfluche dich und deine That. — Gerächt  
Hab' ich die heilige Natur, die du  
Geschändet — Nichts theil' ich mit dir — Gemordet  
Hast du, ich hab' mein Theuerstes vertheidigt.

Parricida.

Ihr stoßt mich von Euch, trostlos, in Verzweiflung?

Tell.

Mich faßt ein Grausen, da ich mit dir rede.  
Fort! Wandle deine fürchterliche Strafe!  
Lass' rein die Hütte, wo die Unschuld wohnt!

Parricida (wendet sich zu gehen).

So kann ich, und so will ich nicht mehr leben!

Tell.

Und doch erbarmt mich deiner — Gott des Himmels!  
So jung<sup>2</sup>, von solchem adeligen Stamm,  
Der Onkel Rudolphs, meines Herrn und Kaisers,  
Als Mörder flüchtig hier an meiner Schwelle,  
Des armen Mannes<sup>3</sup>, stehend und verzweifelnd —

(Verhüllt sich das Gesicht.)

1. Das Letzte, *la dernière extrémité, la mort, la ruine.*

2. So jung. Il était né en 1289, et avait par conséquent dix-neuf ans lorsqu'il tua son oncle Albert.

3. An meiner Schwelle, des armen Mannes. Ce génitif s'accorde avec le génitif qui est implicitement contenu dans l'adjectif possessif, sur le seuil de moi, d'un pauvre homme. Homère: Δαηρ αὐτ' ἐπέε λέξε κρυπιδος. Cicéron: *Meas presentis preces.*

Parricida.

O, wenn Ihr weinen könnt, laßt mein Geschick  
Euch jammern<sup>1</sup>; es ist fürchterlich — Ich bin  
Ein Fürst — ich war's — ich konnte glücklich werden,  
Wenn ich der Wünsche Ungebuld bezwang<sup>2</sup>.  
Der Neid zernagte mir das Herz — Ich sah  
Die Jugend meines Veters<sup>3</sup> Leopold  
Gekrönt mit Ehre und mit Land belohnt<sup>4</sup>,  
Und mich, der gleiches Alters mit ihm<sup>5</sup> war,  
In slavischer Unmündigkeit gehalten —

Teil.

Unglücklicher, wohl kannte dich dein Ohm,  
Da er dir Land und Leute<sup>6</sup> weigerte!  
Du selbst mit rascher, tollber Wahnsinnsthat  
Rechtfertigst furchtbar seinen weisen Schluß.  
— Wo sind die blut'gen Helfer deines Mords?

Parricida.

Wohin die Rachegeister sie geführt;  
Ich sah sie seit der Unglücksthat nicht wieder.

Teil.

Weißt du, daß dich die Nacht verfolgt, daß du

1. Laßt... jammern, *que mon sort vous touche!*

2. Bezwang, pour bezwungen hätte. Voy. p. 149, note 4.

3. Die Jugend meines Veters... « Jaloux de voir les honneurs et les biens dont était comblé le duc Léopold, (second) fils du roi, jeune homme de son âge... » Jean demanda plusieurs fois, mais inutilement, les provinces qu'avait particulièrement gouvernées son père... »  
MULLER.

4. Mit Land belohnt, *riche en possessions, en apanages*. Belohnt, qui signifie proprement *récompensé*, a ici à peu près la même valeur que le latin *donatus, ornatus, auctus*. RÉGNIER.

5. Gleiches Alters mit ihm, *ὁμηλικὸν αὐτῷ, ipsi coævus*.

6. Leute, *des gens, des vassaux*.

Dem Freund verboten und dem Feind erlaubt?<sup>1)</sup>

Barricida.

Darum vermeid' ich alle offne Straßen;  
An keine Hütte wag' ich anzupochen—  
Der Wüste fehr' ich meine Schritte zu;  
Mein eignes Schreckniß, irr' ich durch die Berge,  
Und fahre schauernd vor mir selbst zurück,  
Zeigt mir ein Bach mein unglücklich' Bild.  
O, wenn Ihr Mitleid fühlt und Menschlichkeit—  
(fällt vor ihm nieder.)

Tell (abgewendet).

Steht auf! Steht auf!

Barricida.

Nicht, bis Ihr mir die Hand gereicht zur Hülfe.

Tell.

Kann ich Euch helfen? Kann's ein Mensch der Sünde?<sup>2)</sup>  
Doch stehet auf—Was Ihr auch Gräßliches  
Verübt—Ihr seid ein Mensch—Ich bin es auch—  
Vom Tell soll keiner ungetröset scheiden—  
Was ich vermag, das will ich thun.

Barricida.

(auffpringend und seine Hand mit Gefügigkeit ergreifend.)

O Tell!

Ihr rettet meine Seele von Verzweiflung.

1. Daß du dem Freund verboten... Ces termes sont empruntés à l'acte de proscription même lancé par l'Empereur Henri III contre les meurtriers d'Albert : " die Täter seien, dit Tschudi, Iren Bränden verboten, Iren Menden erlaubt; " litt. : que les auteurs (de ce crime) étaient défendus à leurs amis, et permis à leurs ennemis; c.-à-d. qu'il était défendu à leurs amis de les assister et de les recevoir, et permis à leurs ennemis de les tuer.

2. Ein Mensch der Sünde, un homme du péché, c.-à-d. un mortel pécheur. Dieu seul peut vous secourir,

Tell.

Lass' meine Hand los— Ihr müßt fort. Hier könnt  
Ihr unentdeckt nicht bleiben, könnt entdeckt  
Auf Schutz nicht rechnen— Wo gedenkt Ihr hin?<sup>1</sup>  
Wo hofft Ihr Stüb' zu finden?

Barricida.

Weiß ich's? Ach!

Tell.

Hört, was mir Gott ins Herz gibt— Ihr müßt fort  
Ins Land Italien, nach Sanct Peters Stadt!  
Dort werft Ihr Euch dem Pabst zu Füßen, beichtet  
Ihm Eure Schuld und löset Eure Seele<sup>2</sup>.

Barricida.

Wird er mich nicht dem Mörder überliefern?

Tell.

Was er Euch thut, das nehmet an von Gott<sup>3</sup>!

Barricida.

Wie komm' ich in das unbekante Land?  
Ich bin des Wegs nicht kundig, wage nicht  
Zu Wanderern die Schritte zu gefallen.

Tell.

Den Weg will ich Euch nennen, merket wohl!  
Ihr steigt hinauf, dem Strom der Reuß entgegen<sup>4</sup>,

1. Wo gedenkt Ihr hin? *Où pensez-vous, où voulez-vous aller?*  
2. Löset Eure Seele, *rachetez votre âme.* Saint Marc, ch. 8, v. 37.  
3. *Quoi qu'il vous fasse, acceptez-le comme venant de Dieu.*  
4. Dem Strom der Reuß entgegen, *contre le courant de la Reuss.* —  
Ici commence une description poétique de l'ancienne route du  
Saint-Gotthard, qui, au moyen âge, comme l'on sait, était le prin-  
cipal passage menant de l'Allemagne en Italie. Partant d'Amsteg,

Die wilde Laufes von dem Berge stürzt —

Parrieda (erschrickt).

Sieh' ich die Neuh? Sie floß bei meiner That.

Tell.

Am Abgrund geht der Weg, und viele Kreuze  
Bezeichnen ihn, errichtet zum Gedächtniß  
Der Wanderer, die die Lawine begraben.

Parrieda.

Ich fürchte nicht die Schrecken der Natur,  
Wenn ich des Herzens wilde Qualen zähme.

Tell.

Vor jedem Kreuze fallet hin und büßet  
Mit heißen Neuthränen eure Schuld —  
Und seid Ihr glücklich durch die Schreckensstraße,  
Sendet der Berg nicht seine Windeswehen

on remonte toujours la Reuss, en passant tantôt sur la rive droite, tantôt sur la gauche, selon que les masses de rochers s'avancent plus ou moins près du bord de l'abîme où coule le torrent (Schiller : Am Abgrund geht der Weg...). Après trois heures et demie de marche, on arrive dans la gorge sauvage de *Schöllenen*, longue d'une lieue et demie, et dangereuse par les avalanches qui viennent s'y jeter (Schiller : die Schreckensstraße; et : sendet der Berg nicht seine Windeswehen; de là on parvient au pont du Diable, appelé die stäubende Brücke, ou, comme dit Schiller, die Brücke welche stäubet, le pont humecté par la pluie fine qu'y lancent les vagues bouillonnantes de la Reuss. À l'extrémité de ce pont se présente le *Teufelsberg*, à travers lequel passe une sombre galerie creusée dans le roc, et longue de deux cents pieds; on nomme ce passage l'*Urner-loch* (le trou d'Uri), Schiller l'appelle das schwarze Felsenloch. En sortant de ce trou, on voit devant soi la riante *vallée d'Urseren* (Schiller : das heitre Thal der Freude) avec le beau village d'*Andermatt*. Enfin, après avoir franchi des déserts de neige et de glace, on arrive au plateau du mont Saint-Gotthard, où se trouve, non loin du célèbre *hospice des Capucins*, sept petits lacs (Schiller : die ewigen Seen), entre autre celui de *Luzendro*, d'où sort la Reuss.

1. Bei meiner That. Voy. p. 213.

2. Seine Windeswehen, ses avalanches. Windeswehe ou Windwehe signifie proprement amas de neige accumulé par le vent

Auf Euch herab von dem beel'ten Joch<sup>1</sup>,  
So kommt Ihr auf die Brücke, welche fläubet<sup>2</sup>.  
Wenn sie nicht einbricht unter Eurer Schuld.  
Wenn Ihr sie glücklich hinter Euch gelassen,  
So reißt ein schwarzes Felsen thorsich auf;  
Kein Tag hat's noch erhellt—da geht Ihr durch,  
Es führt Euch in ein heitres Thal der Freude—  
Doch schnellen Schritts müßt Ihr vorüber eilen;  
Ihr dürft nicht weilen, wo die Ruhe wohnt.

*Barricade.*

O Rudolph! Rudolph! Königlichcr Ahn!  
So zieht dein Entel ein auf deines Reiches Boden!

*Tell.*

So immer steigend kommt Ihr auf die Höhen  
Des Gotthardts, wo die ew'gen Seen sind,

1. Joch (*jugum*), *chaîne de montagnes, croupe, crête.*

2. Die Brücke, welche fläubet, litt. : *le pont qui est couvert de poussière, c.-à-d. le pont mouillé par l'eau qui y tombe en pluie fine.* Voy. p. 230, note 4. — La légende du pays rapporte que le diable s'était offert de jeter, en une seule nuit, un pont de pierre sur la Reuss, à la condition que la première âme qui y passerait serait à lui. Les Urnals l'ayant fait traverser d'abord par un chien, Satan eut un tel dépit d'avoir été joué, qu'il jeta à l'une des extrémités du pont un énorme bloc de granit, ne donnant passage que par un petit trou étroit. Arrêtés devant ce nouvel obstacle, les habitants du pays prirent le parti de rattacher aux parois du rocher, au moyen de chaînes, un pont suspendu, qui reçut le nom de *die fläubende Brücke*, pont que Schiller a confondu avec le *pont du Diable* proprement dit.

3. Reißt sich auf, *s'ouvre tout à coup.* Voy. un emploi analogue du verbe *aufreißen*, p. 143. — Cette galerie a été creusée dans le *Teufelsberg* en 1707, et considérablement élargie en 1828.

4. Des Gotthardts. On donne, par excellence, le nom de Saint-Gotthard au bassin élevé qui est entre les villages d'Airolo et d'Andermatt, et qui sépare la race allemande de la race italienne.

Die von des Himmels Strömen selbst sich füllen<sup>1</sup>,  
Dort nehmt Ihr Abschied von der deutschen Erde,  
Und muntern Laufs führt Euch ein andrer Strom<sup>2</sup>  
Ins Land Italien hinab, Euch das gelobte<sup>3</sup>—

(Man hört den Aufreihen, von vielen Abhörnern geblasen.)

Ich höre Stimmen. Fort!

Hebwig (eilt herein).

Wo bist du, Tell?

Der Vater<sup>4</sup> kommt! Es nah'n in frohem Zug  
Die Eidgenossen alle—

Barriada (verhüllt sich).

Wehe mir!

Ich darf nicht weilen bei den Glücklichen.

Tell.

Geh', liebes Weib! Erfrische diesen Mann!  
Belad' ihn reich mit Gaben; denn sein Weg  
Ist weit, und keine Herberg' findet er.  
Eile! Sie nah'n.

Hebwig.

Wer ist er?

1. Die... selbst sich füllen. \* Diese Seen haben ihre Urquellen theils in Bächen, welche von höhern Bergen in sie fließen, theils aber von eigenen reichen in ihrer Tiefe liegenden Aern oder Quellen. Es bleiben diese Seen das ganze Jahr hindurch in gleicher Tiefe. \* SCHUCHZER.

2. Ein anderer Strom, *le Tessin*, dont les sources s'échappent des lacs du Saint-Gothard. Il descend en Italie par une pente rapide; c'est pourquoi le poëte dit: muntern Laufes, *d'une course vive*.

3. Euch das gelobte (de geloben), *qui est pour vous la terre promise, où vous trouverez le salut*.

4. Der Vater, *mon père*, Walther Furst.

Tell.

Forsche nicht!

Und wenn er geht, so wende deine Augen,  
Dass sie nicht sehen, welchen Weg er wandelt!

(Parzelsba geht auf den Tell zu mit einer raschen Bewegung; dieser aber bedeutet ihn mit der Hand<sup>1</sup> und geht. Wenn beide zu verschlechten Seiten abgegangen, verändert sich der Schauplatz, und man sieht in der

### Letzten Scene

den ganzen Thalgrund vor Tells Wohnung, nebst den Anhöhen, welche ihn einschließen, mit Landleuten besetzt, welche sich zu einem Ganzen gruppiren<sup>2</sup>. Andre kommen über einen hohen Steg, der über den Schächten führt, gezogen. Walter Fürst mit den beiden Knaben, Melchthal und Stauffacher kommen vorwärts; andre drängen nach: wie Tell heraustritt, empfangen ihn alle mit lautem Frohlocken.)

Alle.

Es lebe Tell! der Schütz' und der Erretter!

(Indem sich die Vordersten um den Tell drängen und ihn umarmen, erscheinen noch Rudenz und Bertha, jener die Landleute, diese die Hedwig umarmend. Die Musik vom Berge begleitet diese stumme Scene. Wenn sie geendigt, tritt Bertha in die Mitte des Volks.)

Bertha.

Landleute! Eidgenossen! Nehmt mich auf  
In euern Bund, die erste Glückliche,  
Die Schutz gefunden in der Freiheit Land.  
In eure tapf're Hand leg' ich mein Recht.  
Wollt ihr als eure Bürgerin mich schützen?

1. Bedeutet ihn mit der Hand, *lui fait signe de la main.*
2. *Qui se groupent de manière à former un tableau*

**Landleute.**

Das wollen wir mit Gut und Blut.

Bertha.

Wohlant!

So reich' ich diesem Jüngling meine Rechte,  
Die freie Schweizerin dem freien Mann!

Rudenz.

Und frei erklär' ich alle meine Knechte.

(Indem die Musik von neuem rasch einfällt, fällt der Vorhang.)



CLASSIQUES ALLEMANDS

Revue finale, corrigée.

Tous les éditons annotées sont suivies du nom des annotateurs en face de la première colonne.

Auerbach. Choix de récits, allégories de la First-Notre. Texte allemand publié avec l'autorisation exclusive pour la France, de l'auteur et de l'éditeur, par M. B. Lévy, ancien inspecteur général de l'Instruction publique.	
Benedix. Les pièces, comédies extraites du Théâtre de famille (A. Lange).	00
— Le mariage, comédie (L. Gey).	00
— Scènes choisies du Théâtre de famille (L. Gey).	1 50
Campe. Le Jeune Robinson.	2 00
Chamisso. Pierre Schlemihl (Kocis).	2 50
Choix de fables et de contes en Allemand (L. Gey).	1 50
Contes et morceaux choisis de Schmid, Grunmachler, Litke, Gieseler, Lichtenberg, Gabel, Herder et Garsia (Th. Fuchs).	1 50
Contes populaires tirés de Grunmachler, Andersen et Litke.	2 00
— Contes de Grimm, par Grimm et Grimm (Th. Fuchs).	2 00
— Contes de Grimm, par Grimm et Grimm (Th. Fuchs).	2 00
— Fables (L. Gey).	1 50
— Hermann et Dorothea (L. Gey).	1 50
— Iphigénie en Taurole (L. Gey).	1 50
— Le Tasse (L. Gey).	1 50
— Morceaux choisis (L. Gey).	1 50
Goethe et Schiller. Poésies lyriques (Lichtenberg).	2 50
Hauff. Le conte de la nuit (L. Gey).	2 50
Herder. Contes choisis (L. Gey).	1 50
Herder. Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité.	1 50
Hoffmann. La Tante Ulriche de Nuremberg (L. Gey).	1 50
Kleist (Ge). Michael Kohlhaas (Th. Fuchs).	1 50
Kotzebue. La petite ville allemande (L. Gey).	1 50
Lessing. Fables (L. Gey).	1 50
— Laocoon (L. Gey).	1 50
— Minna de Barnhelm (L. Gey).	1 50
— Extraits de la dramaturgie de Hambourg (L. Gey).	1 50
— Extraits des lettres sur les écritures modernes et des lettres archéologiques (L. Gey).	2 50
Niebuhr. Histoire tirée des textes allemands de la Grèce (L. Gey).	1 50
Schiller. Histoire de la guerre de Trente Ans (L. Gey).	2 50
— Histoire de la révolte des Pays-Bas (L. Gey).	2 50
— Jeanne d'Arc (L. Gey).	2 50
— Guillaume Tell (Th. Fuchs).	1 50
— La fiancée de Messine (L. Gey).	1 50
— Marie Stuart (Th. Fuchs).	1 50
— Wallenstein (L. Gey).	2 50
— Ono et néphé (L. Gey).	2 50
— Morceaux choisis (L. Gey).	1 50
Schiller et Goethe. Extraits de leur correspondance (L. Gey).	1 50
Schmid. Les chefs de Pélopie (L. Gey).	1 50
— Les petits contes (L. Gey).	1 50
Wilderich. Nouvelles choisies (L. Gey).	1 50

